

Jean-Pierre Depétris

Autour de Bolgobol

La Belle Inutile Éditions

2009

© Jean-Pierre Depetris, avril 2005, pour l'édition numérique
Le contenu de ce document peut être redistribué sous les conditions énoncées dans la Licence pour Documents
Libres version 1.1 ou ultérieure.
<<http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Gilde/Licence/ldl.html>>
Adresse: <<http://jdepetris.free.fr/Livres/voyage3/>>

© Jean-Pierre Depetris, février 2009, pour l'édition imprimée
Published by LULU
ISBN 978-1-4092-6496-5

Table des matières

Un journal de voyage en ligne.....	5
Avertissement pour l'édition de Autour de Bolgobol.....	6
DANS LA RÉGION DE DARGO PAL.....	7
Cahier I Dans le Dapkar.....	7
Cahier II À Dargo Pal	11
Cahier III Bahoutban.....	15
Cahier IV Le moine Gandyya et la naissance du Marmat.....	19
Cahier V Dans la montagne.....	23
Cahier VI De Dargo Pal à Algarod	27
DANS LA RÉGION D'ALGAROD.....	31
Cahier VII À Algarod	31
Cahier VIII Le Gourpa Révolutionnaire	35
Cahier IX La République du Gourpa	39
Cahier X Au cœur de l'Asie	43
Cahier XI Autour d'Algarod	47
Cahier XII Le Marmat contemporain.....	51
Cahier XIII Le Jeu des Quatre Empires.....	55
ENTRE ALGAROD ET BOLGOBOL.....	59
Cahier XIV À Mâhaltareq.....	59
Cahier XV Journal de mon journal.....	63
Cahier XVI Vers Gandoughurat.....	67
Cahier XVII À Gandoughurat.....	71
Cahier XVIII Les aubes de Gandoughurat.....	75
Cahier XIX Le monde du travail.....	70
Cahier XX Le Dzogchen dans le Marmat.....	83
DANS LA VALLÉE DE L'OUMROUAT.....	87
Cahier XXI La légende des siècles.....	87
Cahier XXII Ishou Oun Noury Goundyana.....	91
Cahier XXIII La haute vallées de l'Oumrouat.....	95
Cahier XXIV Soirée poétique chez Razzi.....	99
Cahier XXV Dans la basse vallée.....	103
Cahier XXVI Chasse en montagne.....	107
Cahier XXVII En attendant que passent mes courbatures.....	111
RETOUR VERS TANGAAR.....	115
Cahier XXVIII Court passage à Bolgobol.....	115
Cahier XXIX À Bin Al Azar.....	119
Cahier XXX Jihad Abd Al Haqq Al Garoudy.....	123
Cahier XXXI Chez les nomades.....	127
Cahier XXXII Les Trois Princes de Serendip.....	131
Cahier XXXIII Xanadu le palais de Kubilaï Khan.....	135
Cahier XXXIV Derniers jours à Tangaar.....	139

Historique

Version 2 : février 2009, corrections mineures pour l'édition imprimée

Version B.2 : décembre 2008, corrections mineures et ajout d'une préface pour l'édition imprimée

Version 1.0.2 : 28 mai 2007, corrections diverses, principalement la fin du cahier XXX.

Version 1.0.1 : 3 avril 2006, corrections mineures

Version 1 : 29 novembre 2005, 34 cahiers

Premiers cahiers en ligne : avril 2005

Un journal de voyage en ligne

Automne 2008

Oui, *Autour de Bolgobol* est bien un journal de voyage en ligne, dont cette préface concerne la version imprimée. Il l'est plus encore que les deux précédents tomes de mes voyages, car il a été le premier, en 2005, à être accessible sans mot de passe.

Il n'est pas très facile d'écrire ainsi en temps réel sans savoir exactement où l'on va, même s'il est toujours possible à chaque instant d'apporter des corrections mineures. Il y a là quelque chose qui va à l'encontre des habitudes centenaires qu'avait nourries l'imprimerie.

Curieusement, alors même que le numérique s'était fait un formidable outil d'édition, permettant de réécrire, modifier et corriger à l'infini, l'internet, dans un mouvement tout contraire, incite à se lancer sans filet, et à retrouver dans l'écriture la spontanéité et l'immédiateté de la lettre manuscrite, quand ce n'est pas de la parole.

En réalité, ces deux aspects sont loin d'être inconciliables. Que serait un livre condamné à demeurer perpétuellement une ébauche à force d'être incessamment réécrit ? Mais sans ces puissantes ressources de la commande numérique, comment écrire en ligne sans perdre toute tenue dans le style, et toute cohérence dans la pensée ?

Le numérique et l'internet ne sont pas seulement des outils complémentaires, mais aussi les remèdes à leurs excès réciproques : la virtualité, celle du possible illimité, et l'actualité, la mise en acte ici et maintenant de la connexion. Car cette connexion est quand même celle d'hommes et de femmes réels, dans un monde déterminé par sa consistance spatiale et temporelle.

Si le livre réel est donc bien le livre numérique, en ligne et en source libre, quelle place revient-il au livre de papier ? La réponse surgit alors d'elle-même dans son évidente simplicité : sa place est sur mon étagère. Tant qu'il y aura des étagères, et qu'elles seront le meilleur moyen pour les garder à portée de main, avec leurs titres lisibles sur le dos, il y aura une place pour les livres imprimés.

Il demeure pourtant des questions pour rendre sur papier un livre numérique. J'ai beaucoup hésité pour savoir si je devais conserver les illustrations dans le corps du texte, comme elles le sont en ligne, ou les éditer à la fin, comme je l'ai fait pour les précédents livres. Je me sers beaucoup des images comme de ponctuations, je dirais presque des plages de repos au sein du texte, et la lecture sur papier n'a pas besoin de tels renforts. Sur la faible surface de la page imprimée, je crains plutôt que les images renforcent les descriptions qu'elles illustrent ou remplacent, au détriment des autres. Elles sont donc encore une fois utilisées comme un abrégé final, moins nombreuses qu'elles ne sont en ligne.

Les liens aussi posent un problème. Il est aisé d'un simple clic à l'écran d'ouvrir le passage d'un autre livre, et de revenir dans mes cahiers sur des épisodes précédents. La même indication imprimée sur du papier est beaucoup moins commode. Je me demande donc si mes renvois à des passages de tomes antérieurs dans le corps du texte gardent encore leur pertinence. Je les ai donc placés en notes, et je n'ai laissé que les adresses d'autres sites ou ceux de mes autres ouvrages en ligne.

Avertissement pour l'édition de Autour de Bolgobol

Avril 2005

À Bolgobol (2003) 32 cahiers

Ce premier journal de voyage a été écrit et édité sur le web en 2003 pour mon plaisir et celui de quelques proches qui seuls en avaient l'adresse et le code. J'ai cultivé le goût du feuilleton, divisant le récit en autant d'épisodes d'égale longueur, aisément lisibles d'un trait, même à l'écran.

J'en ai profité pour utiliser en cours de rédaction les retours des lecteurs. J'ai seulement falsifié les adresses de courriel pour empêcher des messages non désirés, mais tous les liens sont en principe valides.

En revenant à Bolgobol (2004) 11 cahiers¹

J'ai écrit mon second journal l'année suivante, tandis que je corrigeais le premier et tentais de le faire publier sur papier. Il était en effet devenu trop volumineux pour qu'un nouveau venu puisse aisément le lire en ligne ou l'imprimer. Quasiment personne n'a eu accès à ce second journal pendant sa rédaction.

Autour de Bolgobol (2005) en cours

L'édition publique en cours d'écriture fait bénéficier de retours qui alimentent et réorientent le texte, tandis que le lecteur accède à son procès même, et peut en influencer le cours. Ces avantages ont un coût pour les deux ; pour le lecteur qui n'accède alors qu'à un brouillon, sujet à de fréquents remaniements et à des recompositions parfois profondes ; et pour l'auteur, qui peut ressentir la désagréable impression qu'on lit par-dessus son épaule.

C'est une part du feu que j'accepte dans ce Troisième Voyage à Bolgobol. Plus que jamais cette édition est pensée pour l'internet. Pour la rendre mieux lisible à l'écran, j'ai opté pour des paragraphes plus courts et des images dans le corps du texte.

La lecture des précédents journaux n'est pas nécessaire à la compréhension de ce dernier.

¹ L'ouvrage a été complété depuis avec des pages qui étaient restées sur mes partitions, et il compte maintenant 25 cahiers. Il a été imprimé dans la même édition en automne 2008. (Note de 2009.)

DANS LA RÉGION DE DARGO PAL

Cahier I Dans le Dapkar

Le 19 avril

Sur le plateau du Dapkar

Voilà que pour la troisième année, je reviens dans la région.

Les arbres ici sont à peine en fleurs alors que les pétales blancs jonchaient déjà le sol aux pieds des amandiers il y a un mois à Marseille.

L'image de la pièce où je me suis éveillé continue à me hanter. Le jour inondait les tapis d'un rose doré, à travers les fenêtres à guillotine descendant jusqu'au sol, et aux vitres bordées d'une bande de petits vitraux en losanges.

À travers les vitres du car, j'ai aperçu ce matin sur le plateau du Dapkar un troupeau de buffles. De loin, ces magnifiques animaux ressemblent à s'y méprendre à des bisons, si ce n'étaient leurs longues cornes, semblables à celles des taureaux camarguais.

L'Asie est bien trois continents à elle seule

L'Asie est bien trois continents à elle seule. On a d'abord le monde chinois et ses voisins immédiats, pétris des mêmes ferments culturels, de la Mandchourie à ce que nous appelions l'Indochine. Il y a ensuite le monde indien, qui rayonne du Pakistan à la même Indochine et bien plus bas dans le Pacifique. Il reste enfin le monde Perse, dont le rayonnement fut bien plus large que l'Iran actuel.

À mi-chemin de ces trois mondes, il est un centre immense. Ce centre a été souvent, comme il l'est aujourd'hui, un point aveugle. À d'autres moments, il a su absorber toute l'Asie, et plus encore, constituant le plus grand empire que le monde ait connu.

Le 20 avril

La neige n'a pas déserté la région depuis bien longtemps, laissant la terre gorgée d'humidité, dont le soleil dégage les arômes changeants.

Le tourisme est inexistant ici, et s'il est quelque monument valant la peine d'être visité, rien ne l'indique. La région du Dapkar est des plus isolées dans la République Tasgarde. Au bord de l'étroite route, on ne trouve que de modestes villages aux maisons à moitié enfouies dans la pente.

Les murs ne sont pas droits, ni des jardins ni des bâtiments. Affaissés sur leurs bases, les pierres y côtoient les parpaings et les briques, là où manque le crépi. La pauvreté s'y résout pourtant en richesse où y serpentent des herbes folles et une sorte de lierre à peine bourgeonnant.

Le 21 avril

Les fenêtres qui descendent jusqu'au sol sont traditionnelles de la région. On ne trouve presque nulle part de chaise ni de table. On s'assoit sur des tapis et des coussins.

Si les fenêtres étaient aussi hautes que chez nous, on ne pourrait voir dehors, aussi n'ouvre-t-on la plupart du temps que la partie inférieure.

On utilise de petites tables basses de bois massif, parfois sculptées d'arabesques, qu'on place devant soi pour poser un livre, un cahier, ou un clavier d'ordinateur. C'est sur celui de mon portable que j'écris en ce moment-même.

Il y a très longtemps, ces mêmes meubles servaient à dérouler des parchemins. On posait alors sur eux des lutrins de bois.

Le parchemin avait à ses deux extrémités des poignées pour les dérouler. Des encoches permettaient de les faire pivoter. Plus tard, de petits meubles similaires servirent à tenir inclinés les livres dont on tournait les pages.

Depuis quelques temps, l'ordinateur nous fait revenir aux antiques rouleaux, qu'on parcourt à l'aide des ascenseurs de la fenêtre, ou de la molette de la souris. Ce qui s'affiche alors à l'écran est comparable à la partie déroulée d'un parchemin.

Nous abandonnons les pages, qui rendaient bien service avec leur numérotation arbitraire. Un numéro de page, et de ligne éventuellement, permettait de trouver tout passage dans les livres les plus épais, et d'y glisser un signet au besoin pour le retrouver. Il est beaucoup moins facile, quoi qu'on dise, de naviguer dans des rouleaux.

Ces successives nouveautés ont entraîné des modifications notables dans la taille et les divisions des écrits. Ainsi le livre, qu'il soit manuscrit ou imprimé, suppose une somme considérable de pages, et un certain volume. On utilise d'ailleurs volontiers en français les termes de « somme » et de « volume » comme synonyme de « livre ». Il est peu pratique, sinon impossible, de relier, ou seulement de brocher, quelques pages.

À l'opposé, un rouleau est vite limité dans sa taille. Les « volumes » anciens étaient constitués d'un nombre plus ou moins important de rouleaux, dont chacun contenait le chapitre d'un même ouvrage. L'ensemble faisait alors un « volume » plutôt considérable. Aussi le support encourageait à écrire des ouvrages plus brefs, ou encore à concevoir les parties du « volume » comme des ouvrages plus autonomes qu'ils ne le furent dans les livres imprimés. Plus tard, ceux-ci à leur tour incitèrent à faire le contraire, à donner une tournure plus unitaire à des travaux qui avaient pu naître sous la forme d'épîtres, de sermons, de discours.

L'écran revient à nouveau mettre en jeu des règles qui semblaient bien fixées. La page web n'est ni celle du livre, ni l'ouvrage entier. Elle nous force à repenser l'écriture pour elle.

Pour permettre le meilleur confort de lecture, elle doit contenir l'équivalent de deux à six pages A4 imprimées serré, soit ne pas excéder la taille d'un petit chapitre de livre, d'une petite plaquette ou d'une publication en revue. Elle ne doit pas dépasser non plus les dix minutes à un quart d'heure de lecture à voix haute ; car la dimension prononçable du texte n'est jamais à négliger.

Le 22 avril

Lors de mon premier voyage qui m'avait conduit directement dans la deuxième ville de la République Tasgarde, Bolgobol, j'ai eu l'impression de comprendre l'unité du pays. En fait, je crois bien qu'il n'en a aucune. Il n'en a jamais eue.

Il est dur de dessiller son regard du modèle de l'État national quand on est un Européen de l'Ouest. Les grandes nations de l'Europe Occidentale, ou celles immigrées en Amérique du Nord, ont fondé des identités puissantes, se voulant chacune le cœur de « la Civilisation ». Elles n'ont plus cessé de se livrer des guerres pour imposer à leurs voisines, et à la terre tout entière, leurs institutions et leurs idéaux.

Il en est résulté de très fortes unités nationales, pourtant à peine différentes les unes des autres. On ne retrouve rien de semblable sur le reste de la planète.

Ici toutes les grandes civilisations ont laissé leurs marques. Cette idée même de grandes civilisations n'y a pas de sens, tant leur diversité et leurs intrications caractériseraient plutôt ici la civilisation.

En arrivant la première fois il y a deux ans, j'ai trouvé la population très peu religieuse. Puis en pénétrant le cœur du pays, j'ai mieux vu sa présence. Avec le temps, c'est l'idée même de religion qui me devient insaisissable.

« Religion » est un mot latin, qui en réalité ne désigne pas grand chose hors de la civilisation romaine. La réduction de l'antique panthéon au Dieu unique a conservé à la religion de l'empire bien des caractères communs, quant à la fonction et au culte du moins. Plus on s'en éloigne, moins le mot conserve de sens.

Ceci se vérifie dans la République Tasgarde, mais aussi bien partout dans le monde où les missionnaires coloniaux n'ont pas accompli leur œuvre.

Pourquoi Zheng He navigua-t-il dans l'« océan de l'ouest » ?

Né dans une famille de Musulmans, Zheng He était un Musulman fidèle, mais, comme cela arrivait souvent en Chine, sa conviction islamique ne l'empêcha pas d'adhérer au Bouddhisme et de vénérer Mazu, déesse taoïste de la Mer et protectrice des marins et des pêcheurs. C'est probablement sous l'influence de Zhu Yuanzhang (1328-1398), fondateur de la dynastie des Ming, qui avait été bonze, et de Zhu Di (1360-1424), empereur Chengzu, qui avait une ferme foi bouddhique, que Zheng He reçut, au cours de l'ordination bouddhique, le nom de religion « Fu Shan » (Bonheur et bonté). Sa foi pour trois religions lui permit d'unir les marins et les militaires autour de lui, de partager les mêmes sentiments et d'éprouver une profonde sympathie et une sincère amitié pour les peuples des pays où la flotte jetait l'ancre.

Pourquoi l'empereur Chengzu de la dynastie des Ming envoya-t-il Zheng He effectuer sept voyages dans l'« océan de l'ouest » ? Premièrement, Zheng He connaissait l'art de la guerre et était à la hauteur du commandement militaire. Deuxièmement, il possédait une vaste connaissance, savait l'histoire, la géographie, les coutumes et les usages religieux de divers pays de l'« océan de l'ouest », et parlait l'arabe. Troisièmement, il avait aussi des connaissances sur la navigation et la construction navale. Quatrièmement, il pouvait établir de bons rapports avec les Musulmans, les Bouddhistes et les Taoïstes et communiquer avec eux.

China.org.cn/ - 2005/02/01

Lu et copié hier soir sur les pages françaises du site Chine Nouvelle.

Dargo Pal porte de la montagne

Dargo Pal surprend par sa taille et ses hautes constructions, après avoir traversé les territoires si pauvres du plateau du Dapkar et ses modestes villages. On voit d'abord le massif de granite rose du mont Galdoun et la haute falaise de grès calcaire, ensoleillée du matin au soir, qui domine la vallée du Gandar. La ville s'étire dessous, sur l'adret, jusqu'aux terres cultivées de l'étroite plaine.

Puis on distingue la citadelle, très différente ici des fortifications de la plupart des villes du pays. Elle est bâtie presque à la verticale dans la roche, coiffant la falaise d'un feston de créneaux et de tours carrées, et se confondant avec elle.

Pas de tours arrondies, ici, ni de bulbes qui les surmontent : une accumulation de parallélépipèdes aux sommets plus étroits que la base. Pas de grands murs aveugles non plus, mais des fenêtres partout et d'étroites terrasses. Cette architecture donne à la ville un air à la fois de solidité rocheuse et d'équilibre précaire, en contraste avec les paysages qu'on vient de traverser.

À dix heures du matin, en descendant du car, je trouvais l'air encore glacé.

Les rues de Dargo Pal

Comme à Bolgobol, le centre des rues pavées de dalles de grès est souvent creusé d'une rigole où l'eau coule nuit et jour. Ces ruelles sont étroites et pourtant claires à cause de la déclivité. Les façades sont plus hautes de deux à trois étages du côté ensoleillé qui renvoie la lumière sur celles, en face, qui n'en ont qu'un au niveau de la chaussée.

Une apaisante impression de puissance

Le car s'arrête au pied de la ville, près de la rivière, devant un grand bâtiment de béton aux balcons de bois, qui fait tout à la fois garage, station service, hôtel, centre commercial, café et

restaurant. Des tables et des chaises que je n'avais pas vues depuis des jours m'ont donné envie de prendre un café en me réchauffant au soleil.

Devant moi, les bras du Gandar paraissent perdus au milieu de leurs larges berges de caillasses d'où émergent par endroits de gigantesques blocs. La plaine vue du car sur l'autre rive, est cachée par des taillis de résineux qui paraissent d'ici rejoindre la forêt sur l'ubac.

On doit avoir de bons mollets pour vivre à Dargo Pal. Les transports en commun sont rares, comme les véhicules à moteur. Trois funiculaires relient la vallée aux sommets de la ville. L'un est suspendu, les deux autres sont sur rails. Le plus ancien, qui grimpe aussi la pente la plus raide, est proche de l'arrêt du car.

Il fonctionne selon un simple et ingénieux système hydraulique. Les deux grosses cabines de métal montent et descendent sur deux paires de rails parallèles, tenues par des câbles sur un arbre commun. Chacune est coiffée d'un réservoir d'eau. Celle qui parvient en bas le vide, tandis qu'en haut, l'autre le remplit. La vitesse est régulée par une grosse roue dentée prenant appui sur une sorte d'épaisse et étroite échelle d'acier qui court entre les rails.

C'est celui que j'ai pris. Le mécanisme fait un bruit épouvantable. Épouvantable n'est pas le mot juste, je m'en rends compte en l'écrivant, car je me demande si ce vacarme sourd ne nous protège pas au contraire du vertige et de la crainte. Très prégnant au départ, il donne, tandis que nous ne cessons de monter, une impression apaisante de puissance.

Cahier II
À Dargo Pal

Le 23 avril

Iskanda wa'l Aryyâ

« Âna Iskanda Wa'l Aryyâ. » La voix est belle, et je quitte lentement des yeux l'écran de mon Powerbook pour les tourner dans sa direction, tout en essayant d'interpréter cette suite de phonèmes.

Mes yeux en rencontrent deux autres, à peine discernables dans l'ombre d'un ample foulard noir rabattu sur le visage.

« Je suis Iskanda Wa'l Aryyâ. »

— Glad to see you Iskanda, I'm Jean-Pierre, dis-je en tendant la main après l'avoir rapidement portée à mon cœur, ma bouche et mon front. Toute vêtue de noir, la silhouette a tiré la chaise d'une main svelte et s'est assise en face de moi en me gratifiant d'un large sourire.

Je ne sais comment je peux le percevoir alors que je distingue à peine le regard. Je ne sais non plus comment je vois qu'Iskanda est belle. Le timbre de sa voix, son regard, donnent à son corps voilé de noir une présence troublante.

J'étais loin de me douter qu'Iskanda était une femme. L'internet réserve souvent de telles surprises quand on ne place pas de photos sur son site, surtout avec la langue anglaise qui est laconique sur le sexe du locuteur.

— Ma photo avec un voile ? Répond-elle à ma remarque en plaisantant. — Au moins les yeux, ajouté-je avec un sourire.

Nous nous sommes rencontrés à l'hôtel où est l'arrêt des cars et où j'ai pris une chambre. Depuis hier, j'ai utilisé plusieurs fois l'extraordinaire funiculaire jusqu'à la citadelle, et me suis arrêté à différentes stations pour visiter la ville. Il m'attire comme un enfant.

Dargo Pal et le moine Gandyya

Jusqu'au huitième siècle, Dargo Pal n'était qu'un village, un tout petit village en pied de pente, bien au dessous de la falaise. Au milieu de celle-ci était une grotte. C'est là que s'installa le moine Gandyya.

Les peuples tsgards et asgods étaient des communautés guerrières sédentarisées dans les régions montagneuses au cœur du continent, à l'époque où le Bouddhisme se répandit très haut vers le Nord au-dessus de l'Inde, et s'insinua entre les peuples mongols et l'empire Tsin. Ils furent ensuite fortement marqués par l'influence de l'empire d'Alexandre (Iskandel) auquel succéda l'empire scythique des Shaka, dont ils occupaient, au nord, une zone tampon avec les peuples de la steppe.

Cette situation géographique permit à la région d'échapper aux invasions, participant pourtant à toutes en fournissant de forts contingents de guerriers, plus ou moins mercenaires, plus ou moins francs-tireurs. Cette même situation en marge des grandes civilisations et de leurs routes commerciales, associée au relief qui rend son accès difficile, et à son absence de richesse naturelle, en fit une zone de refuge privilégiée. Chaque époque connut ses migrations de savants, d'ingénieurs, de mystiques, de poètes, d'architectes ou de réformateurs. Gandyya était l'un de ceux-là.

Avant de s'appeler Gandyya, il était un docker du Qatar. Il éleva ses huit enfants dans la voie du Prophète jusqu'à ce que son aîné fut devenu un homme. Il avait cru longtemps que cette voie se résumait à la pureté du cœur et la droiture des actes. Ses lectures et sa fréquentation des Soufis le conduisirent à penser autrement.

« Le Livre est le monde lui-même, » aurait-il dit à ses fils, « et le Trône Divin est le corps de l'homme du berceau à sa tombe. »

« C'est donc dans la main de l'homme que Dieu, glorifié soit-Il, tient le calame. »

Comment Hammad Bin Sihr devint Gandyya

Hammad Bin Sihr, avant de s'appeler Gandyya, partit donc vers l'Asie, comme l'y incitaient les paroles avérées du Prophète : *Allez chercher la science jusqu'en Chine.*

Il n'alla pas si loin. Il s'arrêta à Alexandrie Eskartê, devenue Khodjent, puis Leninabad au siècle dernier après la révolution soviétique, ville fondée par Alexandre sur la route de la soie, au Tadjikistan actuel, sur les rives du fleuve Loxarte, le Syr Daria d'aujourd'hui. Alexandre le Grand a donné son nom à plus d'une demi-douzaine de villes de la Méditerranée à l'Asie Centrale.

Hammad Bin Sihr s'initia au Bouddhisme et devint bonze sous le nom de Gandyya, sans renoncer à sa foi musulmane — ce que personne ne lui demanda.

Gandyya reçut l'illumination par deux fois. Il la reçut d'abord du maître Gandodouya. « Maître, dis-moi ce qu'est le Bouddha, » lui avait-il demandé. « C'est Dionysos qui vient te demander du vin, » répondit le maître.

Plus tard, il rencontra le maître Bolinda, qui lui demanda comment la lumière lui fut transmise, et il répéta ces paroles. « De la bouche de Gandodouya coule l'eau de la vie, dit Bolinda, mais je me demande ce que tu as pu comprendre. »

« J'ai compris que tous les hommes avaient en eux la nature de Bouddha, » répondit Gandyya. « C'est bien ce que je craignais, dit Bolinda, tu n'es qu'un âne. »

Gandyya n'était pas homme à se laisser traiter de la sorte. Il tourna les talons et partit en maugréant. Il connaissait assez ces vieux moines idiots qui se prennent pour les portiers de la sagesse, comme il ne connaissait que trop ces oulémas théologiens et juristes, qui s'entendent à faire croire aux hommes qu'ils ne portent pas déjà en eux le Dépôt Divin et la Lumière de l'Éveil. Qu'est-ce que ce vieux fou croyait qu'il n'avait pas compris ?

Justement, sa colère tombant, il voyait de moins en moins ce qu'il aurait pu ne pas comprendre. Il revint donc sur ses pas, toujours convaincu que Bolinda n'était pas plus malin que lui. Il se planta en face du vieux moine et lui lança : « qu'est-ce que le Bouddha ? »

Bolinda se tourna pour prendre une jarre avec deux gobelets d'argent en disant : « C'est Dionysos qui vient te demander à boire. »

« Allah est grand et généreux, » dit Gandyya en s'asseyant et en retrouvant l'illumination.

Une partie de la citadelle est occupée par un musée que j'ai visité hier après mon arrivée. C'est là que j'ai appris tout ce que je sais de Gandyya. Nous en avons reparlé ce matin, Iskanda et moi.

Iskanda

J'ai proposé à Iskanda de déjeuner dans les hauts quartiers où j'ai remarqué hier un restaurant d'où la vue est magnifique, me donnant la nouvelle occasion d'un voyage en ascenseur.

Je crois bien qu'il n'en existe plus un seul de semblable dans le monde. Les deux lourdes nacelles sont en acier riveté. La cabine se prolonge d'une passerelle qu'une rampe protège du vide. C'est là que se tient le pilote, droit devant un volant et un levier à l'aide desquels il vidange le réservoir, contrôle la poussée et la vitesse de la roue dentée.

Vu d'en bas, quand la cabine s'approche, on distingue bien la grosse roue centrale sur laquelle tout le compartiment repose, et le gros tuyau courbé par lequel l'eau se vide bruyamment au fond d'un bassin de pierre dans lequel la machine vient se nicher.

La robustesse du mécanisme me fait paraître fragile le corps d'Iskanda, qui ne l'est pourtant pas particulièrement. Le dispositif, par sa simplicité même, ne laisse rien craindre. La cabine ne pourrait se décrocher ; la déclivité, l'engrenage, la possibilité à tout instant de

vidanger, le centre de gravité nettement déporté derrière le point d'appui de la roue, laissent, au pire, imaginer l'immobilisation.

Je ne savais pas qu'Iskanda était une femme. J'ignorais aussi qu'elle était historienne. Elle travaille ici à la citadelle, dont une grande partie abrite aujourd'hui des départements universitaires. C'est ainsi qu'elle a connu mon ami Manzi, professeur de grammaire à l'université de Bolgobol, qui m'a mis en contact avec elle. Il l'a parfois aidée au cours de ses recherches pour traduire des textes anciens. Il s'est lui-même servi de ses travaux dans sa thèse qui fait remonter l'étymologie de Soufisme (*Motasaouf*) au Sophisme grec.

En effet, les travaux d'Iskanda tendent à prouver que les idées, les connaissances et les techniques de l'hellénisme tardif venaient d'Orient dès le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, avant que le grec ne devienne, un siècle plus tard dans l'Empire d'Alexandre, la principale langue intellectuelle. Aussi, si le mot *Motasaouf* est d'origine grecque, son contenu, le sophisme, est asiatique, ainsi que l'épicurisme ou le matérialisme atomiste de Démocrite.

Les odeurs de Dargo Pal

Rien de tel que l'eau et le soleil pour dégager les arômes — ici il y en a partout — et ceux de la ville sont très agréables.

On trouve des fontaines en quantité, ainsi que de petits bassins, et ces caniveaux creusés au milieu des rues dans des parpaings de granite. Il y a une odeur de pierre humide. Elle se mêle à celle des plantes qui poussent dans de petits sarcophages le long des murs, celle des herbes séchées dont beaucoup de boutiques font commerce, celle du bois aussi.

Construites sur du grès, les maisons sont naturellement faites de la même roche, avec quelquefois des entablements de granite. Les toits sont en bois recouverts d'ardoises.

Ce bois, du sapin venu de la forêt sur le versant qui fait face à la ville, est teinté de noir. Les balcons et les rampes en sont faits, contrastant fortement sur les façades claires. Les devantures des magasins sont souvent prolongées de tréteaux pour compenser la pente des rues, et leur bois, généralement lavé de bon matin, dégage aussi sous le soleil une odeur particulière.

Le restaurant donne sur une terrasse où nous avons mangé. Elle tombe en à-pic sur la roche qui surmonte de quelques dizaines de mètres une petite place, puis les toits s'étendent en pente raide, jusque dans la vallée.

On voit que la côte en face est moins régulière qu'on l'aurait cru d'en bas. D'ici l'on domine un plateau cultivé, avec un village et des champs. Mes jambes deviennent cotonneuses quand je m'approche trop du parapet.

« Le vertige d'ici ? » S'étonne Iskanda. « Il n'y a guère plus de trente mètres au-dessus de la place. » Ce ne sont pas ces trente mètres qui me font cet effet, c'est ce paysage démesuré qui m'assaille de toute part. Je résiste fort bien au vertige de l'à-pic, mais j'ai un impérieux besoin d'horizontalité. Donnez-moi un vis-à-vis, et je ne me soucie plus de ce qui est sous moi.

Conversations sur la propriété intellectuelle

« La façon dont on critique ou défend la propriété des auteurs ou le libre accès au savoir est absconse, » m'a confié Iskanda. C'est une question qui nous tient à cœur, elle et moi, ainsi que nos différents amis.

« Elle est d'abord absconse, approuvé-je, parce que la propriété des auteurs n'intervient proprement qu'après qu'ils s'en soient dépossédés. »

« Pas du tout, tranche-t-elle. La question n'est pas juridique, et moins encore économique. Elle est pratique, et je dirais même technique. »

« Lorsque je publie une thèse d'histoire, » poursuit Iskanda Wa'l Aryyâ, après que le patron nous ait servi le fromage, « c'est afin que d'autres puissent la lire, profiter de mon travail et me faire profiter du leur. Bien sûr, pour continuer à travailler, je dois avoir de quoi

vivre. Certes, je suis universitaire, et d'autres ne le sont pas ; dans tous les cas, la vente de publications ne résout en rien le financement de la recherche, pas plus qu'elle ne permet de vivre aux auteurs qui ne sont pas payés par l'université. Au contraire, la publication a un coût, que n'épongent généralement pas les ventes. C'est pourquoi elle est subventionnée par tout ce qui, ici et là, tient lieu d'institutions scientifiques ou littéraires, de fondations diverses ou d'associations. »

« L'idée que les auteurs vivraient, ou seulement bénéficieraient, de la vente de leurs écrits, ne se vérifie que sur le marché d'une musique horrible, de vidéos racoleuses, de romans de gare, ou de quelques ouvrages de masse faits par des hommes publics. Tu ne me diras pas le contraire. À leur propos, les termes « œuvre de l'esprit » deviennent quelque peu étranges. »

« Ils les magnifient jusqu'au grotesque, » approuvé-je.

« Non. » Tranche-t-elle encore. « La question n'est pas là : le mot esprit prend seulement un sens étrange. »

Qu'est-ce que l'esprit ?

La notion d'œuvre de l'esprit a été conçue en opposition à celle de « support matériel ». Elle supposait que l'ouvrage ne se résumait pas à l'objet physique, feuilles imprimées et reliées, et qu'il en était autonome.

— Oui, ajoute Iskanda, comme la musique ne se réduit pas plus à la partition qu'à son exécution. À ce compte, des suites de bits s'émancipent de leur support numérique ; seraient-elles par cela même « œuvres de l'esprit » ?

— C'est une question complexe, dis-je en dressant l'oreille.

— Non, c'est une question simple. La suite des bits ne nous intéresse pas plus que l'encre et la forme des lettres sur le papier. Ils sont un support matériel comme un autre, comme le même livre peut changer de support en étant réédité. C'est simplement plus rapide. Nous pourrions encoder et recompiler le même ouvrage autrement, de sorte que la suite des bits ne soit pas la même, sans que ne soit changé ce qu'on appelle l'« œuvre de l'esprit ». À l'inverse, tes propres paroles, attribuées à un autre dans un autre contexte et une autre situation, ne sont plus les mêmes. Sinon, autant dire que tout est esprit.

— Et alors ?

« Mon travail, par exemple, reprend Iskanda, certains savent s'en servir, à supposer qu'ils en aient l'utilité, d'autres non. Certains pourront y contribuer, d'autres ne sauront pas. D'un autre côté, il dépend d'abord de ma compétence qu'il soit utilisable, ou que je sois capable d'utiliser le travail d'un tiers. »

« Tu sais aussi bien que moi que des ouvrages qui ne donnent pas leurs sources, qui offrent des informations tronquées ou erronées, ou qui s'attribuent la paternité de travaux qui ne sont pas les leurs, sont tout simplement de mauvais ouvrages, faits par des auteurs incompetents et qui seraient bien heureux de faire autrement s'ils en étaient capables. Ce ne sont pas des lois, des contrats ou des licences qui le leur apprendront. »

« Alors la question n'est pas de définir dans quel cadre juridique on aurait le droit de travailler l'esprit, le diffuser ou l'échanger, mais comment une telle chose est possible. »

Cahier III Bahoutban

Le 25 avril

J'ai occupé une bonne part de ma journée d'hier à tenir mon journal, à rechercher sur l'internet des travaux d'Iskanda et à trouver des documents pour en éclairer ma lecture.

À défaut de m'instruire sur les langues locales, j'ai au moins appris deux mots en français : *apophatique* (du grec *apophasis*, négation) et *aphairétique* (du grec *aphaiéisis*, abstraction.)

L'Islam et la Modernité

Les intellectuels européens ont toujours vu en Ibn Rochd (Avéroès 1126-1195) l'apogée de la philosophie islamique. Il ne marque peut-être que la fin de la philosophie antique, avec laquelle l'Occident Chrétien continua à se coller jusqu'à la Renaissance et la Modernité.

Tout au contraire, le douzième siècle est peut-être le véritable début de la philosophie islamique, qui se déploya particulièrement entre l'Anatolie, la Transoxiane et le Gangara. La langue grecque, avec sa philosophie et sa science, n'a atteint son hégémonie qu'après la fin de la Grèce. La langue arabe, sa philosophie et sa science, de même, ne l'ont atteint qu'après la chute de la civilisation arabe sous les coups de la reconquête par les Occitans et les Ibères de l'Émirat d'Andalousie, et des conquêtes mongoles.

Au-delà même de la philosophie islamique, cette naissance est peut-être celle de la Modernité et des Lumières. Peu de gens savent que le concept de *Lumières*, *Illuminisme* ou *Aufklärung* ont été traduits de l'arabe et du farsi, et ne sont pas endogènes à l'Occident. Aussi loin que l'on remonte, il semble qu'on les doive à Sohrawardi.

Qu'est-ce que les Lumières ?

Dans ses écrits de jeunesse, Descartes a écrit : « Il peut paraître étonnant que les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes. [...] Il y a en nous des semences de science, comme dans un silex des semences de feu ; les philosophes les extraient par raison ; les poètes les arrachent par imagination : elles brillent alors davantage. » *Olympiques* 1619-1620

Ferdinand Alquié attire l'attention dans son édition de 1988 sur l'absolue nouveauté d'une telle idée en Occident. Personne n'avait encore dit que les lumières pouvaient se trouver en l'homme, et substituer *l'illumination* (intérieure) à *l'inspiration* (divine).

Une telle idée, on peut la trouver dans le *dharma* bouddhiste, qui voit en chaque être les germes de la bouddhité (*Tathagata*), dans la notion muhammadienne de Dépôt Divin, ou encore dans le Platonisme. Il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue centrale dans le Chiisme tardif, là où se superposaient l'antique Mazdéisme, le Bouddhisme Theravada (*École des Anciens*), l'Empire d'Alexandre et l'Islam iranien. Elle y a même pris une forme historique, sociale et militante avec la Réforme Ismaélienne d'Alamut.

Qu'est-ce que le néoplatonisme ?

Le *néoplatonisme* est une composante essentielle des *Lumières*, qui draine cependant certains malentendus. Sous l'influence du platonisme antique de Plotin, ou encore de Celse, de Maxime de Tyr ou de Clément d'Alexandrie, ou encore sous celle de la simple ignorance, on associe spontanément Platon au dualisme, à la stricte séparation entre noumène et phénomène, monde des « idées » et monde des manifestations.

Ce n'est pas cela qui caractérise le néoplatonisme, notamment islamique, bien trop moniste. Une telle distinction y est alors moins un dualisme initial qu'un procès, je dirais même un travail, celui de l'abstraction, montant jusqu'à l'« idée » (*jabr*), le « monde des idées » (*jabarut*). Ces abstractions sont déjà dans « l'existant », et demeurent en lui.

Le Platon du néoplatonisme est donc moins celui du *Phèdre* que celui du *Ménon*, où Socrate démontre en l'interrogeant, que l'esclave de son interlocuteur, qui n'a jamais appris la

géométrie la connaît déjà. Il lui suffit de le questionner en faisant appel à sa raison, pour réveiller ses lumières. C'est ce néoplatonisme-là qui germera plus tard en Occident, de La Mirandole à Gödel.

Apogée de la philosophie islamique en Orient

La reconquête et les croisades eurent un effet désastreux sur le monde arabe sans apporter à l'Empire Chrétien d'Occident de considérables bénéfices. Il n'en fut pas de même avec l'extension mongole en Orient, bien qu'elle n'eut rien à envier à la brutalité des croisés.

Pour retrouver la plus riche expression de la philosophie islamique en Asie, il fallut pourtant attendre la prédominance des milieux cultivés d'Ispahan, sous le règne de Shah Abbas Premier (1587-1629).

Le premier des grands philosophes de cette époque est peut-être Mir Damad (mort en 1631-1632). Il laissa un *Livre des charbons ardents (Qabasat)*, somme de recherches avicenniennes. Sa réflexion la plus originale portait sur la nature de la temporalité. Résolvant la contradiction entre la création et l'existence éternelle, Mir Damad fonda le concept de l'« éternellement advenant ».

Son élève, Molla Sadra Shirazi, occupa une place centrale dans la philosophie islamique. Né en 1571-1572, mort en 1640-1641, il éclipsa son maître par son influence qui, aujourd'hui encore, règne sur les philosophes traditionnels. Dans ses *Gloses sur Le Livre de la sagesse orientale de Sohrawardi*, il affirmait la prévalence de l'acte par lequel l'esprit configure sa propre matière, dans le monde imaginal (*'alam al-mithal*)².

Molla Sadra est surtout connu pour avoir renversé la métaphysique des essences : selon lui, chaque substance est déterminée par son acte d'être et par le niveau atteint par l'intensité de cette existence (*wojud*) jusqu'aux plus hauts degrés du *Jabarut* (monde des idées). L'essence de la substance dépend de cette intensité.

On peut dire qu'à partir de Molla Sadra tous les philosophes d'Orient furent sommés de se prononcer sur trois questions : la nature de l'imagination créatrice, l'équivocité ou l'univocité de l'être, le primat de l'essence ou celui de l'existence.

Retour tardif au Platonisme classique

Le concept sadrien du mouvement intrasubstantiel voulait que chaque substance soit affectée par la mutation de son acte d'exister au long de la ligne des degrés de l'être. C'est contre cette thèse que Qazi Sa'id Qommi (1633-1691/1692) s'est élevé. Ce penseur nous a laissé d'importants commentaires des traditions des imams rédigés en farsi. Il y professait une philosophie négative, dont la conséquence pour l'être divin est de se distinguer radicalement de tout existant émané. L'équivocité de l'être supposait à son tour de revenir au primat de l'essence sur l'existence.

Une autre école singulièrement prolifique, l'école shaykhie, s'opposa à Molla Sadra. Shaykh Ahmad Ahsa'i (1753-1826), son fondateur, professa lui aussi l'équivocité de l'être, dans une ligne néoplatonicienne assez stricte. Il ressort de son œuvre, comme de celle de Molla Hadi Sabzavari (1797/1798-1878), la prévalence du thème de l'illumination, comme si Sohrawardi avait légué à l'ensemble de la philosophie orientale sa tonalité originale, à travers les siècles.

Cependant, l'Asie prenait ainsi au dix-septième siècle une direction opposée à celle de L'Occident sous l'impulsion cartésienne.

Pour comprendre cette thématique lorsqu'on est un Occidental, on a intérêt à se référer au concept d'*enaction*, tel que l'a défini Francesco Varela³, et à songer aussi que toute la spéculation métaphysique orientale est solidement arrimée à une théorie et une recherche mathématiques. Ainsi, toute cette gradation de l'existence s'élève jusqu'au « Jabarut ». Le mot « al Jabr » n'a jamais été traduit en une langue européenne, et a simplement donné « algèbre ».

2 Voir mon premier voyage à Bolgobol cahier 13

3 <<http://web.ccr.jussieu.fr/varela/>>, et <<http://www.enolagaia.com/Varela.html>>

Je me demande si je ne ferais pas mieux de cesser d'écrire ainsi mon journal au quotidien, qui me prend trop de temps. Seulement un journal cesse d'en être un, s'il n'est plus quotidien. Il devient, par exemple, un hebdomadaire, un bi ou un tri-hebdomadaire de voyage.

Depuis mon premier séjour, j'ai voulu écrire vite, sans retoucher mes notes ni me documenter. C'est impossible. Écrire prend du temps. Quelle que soit l'efficacité de nouveaux outils qui nous y aident, nous nous heurtons à une part de travail incompressible.

Le 26 avril

Bahoutban

J'ai découvert hier la ville nouvelle, invisible lorsqu'on arrive du plateau du Dapkar. C'est là que sont les industries, au pied de la falaise, à l'est, le long des rives du Gandar, presque invisible aussi de la vieille ville.

Celle-ci n'est d'ailleurs pas si vieille, puisqu'elle n'était qu'un village au huitième siècle. En ce temps-là, la ville était Bahoutban, devenue ce quartier bas, industriel et peuplé. Une ligne de car urbain le dessert à partir de mon hôtel.

Bahoutban était un centre bouddhiste depuis la plus haute antiquité. C'est là qu'Iskanda travaille sur une fouille, et des documents en pâli, en sanskrit et en ancien palanzi.

Dargo Pal s'est développé plus tard au détriment de Bahoutban, et a fini par l'intégrer comme l'un de ses quartiers, puis lui-même s'est étendu jusqu'à devenir le plus grand de la ville.

Le Bouddhisme avait connu un très grand rayonnement dans la région à l'époque des royaumes grecs. On trouve ici de nombreux monuments. Ils sont taillés dans la roche contre laquelle la ville fut fondée. Ils ont alors un air de décor sans profondeur, théâtral. Ils sont couverts de bas-reliefs relatant la vie de Gautama, dans le style hellénistique.

On remonte l'avenue qui longe la cimenterie. Après la station-service, on s'enfonce dans ce quartier pauvre, dont les petites maisons sont bordées de jardins fermés par des barrières de bois, et l'on tombe sans transitions sur les fouilles.

Hier, Iskanda m'y a fait découvrir, dans une niche de pierre, la statue d'un bouddha ascétique : un homme maigre, osseux et grave, en position de lotus, évoquant bien plus le stoïcisme ou la passion christique des Romains, que les bouddhas épanouis de l'Extrême-Orient. Elle m'a appris que c'était une imitation tardive de l'école du Gandhara des premiers siècles.

L'apparition de l'Islam dans le Dapkar

Iskanda, que j'ai retrouvé ce matin dans le bar près de la station-service, ne travaille pas sur cette période antique. Elle tente d'élucider l'apparition de l'Islam.

On comprend assez mal comment l'Asie centrale s'est islamisée. L'explication militaire des « conquêtes » abassides ne nous apprend pas comment des États dotés de bien plus puissantes armées se sont évanouis sur place, alors que les combattants de la foi ont marqué le pas devant des régions bien moins capables de résister.

Des cultes locaux plus ou moins syncrétiques s'étaient maintenus de l'Antiquité au Moyen-Âge, servant d'assise aux institutions et aux hiérarchies. Le Bouddhisme s'y glissa très tôt sans les bousculer, assimilant leurs rites et leurs mythes. Puis le Judaïsme et le Christianisme étaient venus s'y superposer aussi, dans le peuple et les milieux cultivés, sans toucher non plus aux institutions et aux autorités. La différence entre le Bouddhisme et le monothéisme a été pourtant notable. Si l'un se taillait ses habits dans l'étoffe des vieilles croyances, l'autre rejetait ces défroques comme de l'idolâtrie.

Entre les premières apparitions du monothéisme et la plus grande expansion de l'Islam dans toute l'Asie, il y avait eu des siècles de balancements. Le monde paraissait hésiter entre le retour aux plus antiques croyances — avec succès dans le monde indien où elles étaient restées vivaces —, et l'abandon de ce qui était devenu les vains oripeaux d'un pouvoir séculier, s'opposant à une spiritualité plus abstraite et austère.

Il semblerait que le Bouddhisme ait reflué faute d'avoir su choisir. Il se maintint là où il se réforma et s'épura, comme avec la renaissance du *Grand Véhicule* en Chine, ou lorsqu'il prit l'option inverse, en Asie du Sud-Est, ou plus tard au Tibet, s'assimilant entièrement aux religions locales et les incarnant.

« Thé ? » Nous interrompt le patron, un géant tonitruant avec une si épaisse moustache qu'elle dissimule presque son sourire.

« Pour moi », répond Iskanda.

« Et café pour vous ? » continue-t-il en se tournant vers moi.

« On ne peut rien vous cacher. »

« Tu parais bien détendu ce matin », observe Iskanda. « On dirait que la zone industrielle te mets plus à l'aise que la vieille ville. »

« C'est bien possible. » Je trouvais en effet quelque chose de bizarre au début de mon séjour : pas d'usine, pas d'industrie, pas d'ouvriers, personne en salopette de bon matin aux comptoirs des cafés. La ville en avait une touche d'irréalité, que renforçait encore sa situation entre ciel et roche. Oui, j'en ressentais un léger malaise, une sourde inquiétude, que chasse ce quartier ouvrier, étrangement escamoté par la topologie du site.

« Je n'ai pas fini de te raconter l'histoire de Gandyya, » reprend Iskanda.

Cahier IV
Le moine Gandyya et la naissance du Marmat

Le 28 avril

Il y a deux sortes de femmes : les femmes voile et les femmes crème. On pourra rétroactivement mettre sur cette distinction les significations que l'on voudra, le soleil, l'air sec et le vent ne font pas un bon mélange pour la peau — la crème ou le voile.

Nous les hommes, nous nous moquons un peu d'avoir la peau douce. En vérité, nous n'y tenons pas. Et puis, en une demi-journée, la barbe rend nos joues comme des râpes.

Il n'y a pas ici de pharmacie dans toutes les rues, ni des magasins de produits de beauté. Les herbes que vendent des boutiques de toute sorte en tiennent lieu, et quelques hammams aussi.

Iskanda est très foulard, mais ici, à l'ombre de la futaie, elle l'a enlevé, et a même dénudé ses épaules.

— Les Arabes entrèrent au Khorassan vers le milieu du septième siècle par la ville de Hérat au nord, et par la province du Sistan au Sud.

— Excuse-moi de t'arrêter Iskanda. Qu'appelles-tu exactement « les Arabes » ?

On est ici à moins de deux cents kilomètres de Bolgobol à vol d'oiseau, et plus proche encore de Bisdurbal, si l'on descend le cours du Gandar vers le nord-ouest.

J'ai traversé la rivière hier et promené de l'autre côté de la plaine. On trouve, en remontant la vallée du côté de la forêt, une cascade. Le lieu paraît tout à la fois aménagé et sauvage. L'eau tombe en chute de la faille d'une falaise, dans un petit lac qu'elle auréole d'écume irisée. Puis elle s'écoule paisiblement au milieu d'une futaie de mélèzes, sur un sol gazonné que seule la main de l'homme a pu égaliser à ce point.

J'ai envoyé à Iskanda un courriel pour lui proposer de venir y pique-niquer avec moi aujourd'hui. — J'ai du travail, m'a-t-elle répondu. — Emmène-le.

— Je ne sais que te répondre, continue-t-elle pendant que je déroule le tapis. C'est comme si je te demandais ce qu'on appelle « les Wisigoths » ou « les Francs » qui entrèrent dans le pays d'où tu viens.

— Mais je peux te répondre : Les Wisigoths étaient en quelque sorte des immigrés en armes. Pour les Francs, c'était différent. Clovis était une sorte de chef d'armée mercenaire, achetée par les Parisiens, qui en firent finalement leur roi.

— On pourrait dire alors que les « Arabes » étaient ce qu'on appellerait aujourd'hui des brigadistes.

D'Érat, ils poussèrent vers Balkh, en Bactriane, tenu par des forces turques supérieures et bien mieux organisées. Elles ne résistèrent pas longtemps contre les populations locales déjà acquises à l'islam, qui les voyaient comme des occupants.

De là, les *moujahids* atteignirent la Transoxiane au nord et Tokhar à l'ouest. Ils s'y heurtèrent à l'armée chinoise. C'est de prisonniers qu'ils firent à cette occasion qu'ils acquirent la technique du papier.

Sur le front sud, à partir du Sistan, ils tentèrent de s'emparer de Kaboul, capitale des Kaboul Shah brahmaniques.

— Pas si vite, Iskanda. C'est inextricable si l'on n'a pas étudié tout ça depuis la petite école. L'Afghanistan n'était-il pas profondément imprégné de bouddhisme depuis la plus haute antiquité, comme en témoignent les pauvres bouddhas de Bamian, qui, à l'époque ne devaient pas être construits depuis beaucoup plus qu'un siècle ?

Je t'en ai déjà parlé, Jean-Pierre. Le monachisme bouddhiste servait de base spirituelle à une culture et des institutions brahmaniques, restaurées depuis le recul de l'empire gréco-perse.

— Qui gagna donc ?

— Personne, si ce n'est la paix. Le Brahmanisme fut seulement reconnu « religion du Livre », comme le Bouddhisme et le Mazdéisme. Personne ne se plaignit d'être dans un monde pacifié qui s'étendait le l'Himalaya aux Pyrénées, au carrefour du commerce avec les empires Indiens et Chinois, du moins tant que la question de la rente foncière ne s'imposa pas trop.

— Ce qui nous amène, je le devine, à l'époque du moine Gandyya.

Le cours de l'eau est large et calme comme une marre, ici. Si elle n'était si fraîche, on aurait envie d'y nager. Quelques feuillus poussent sur ses bords. Plus loin, les conifères sont davantage espacés. Leur verticalité souligne la forte déclivité des falaises et de la côte boisée.

— Tu as trouvé ce lieu tout seul ? M'interroge-t-elle pendant que je lui verse du vin. C'est la mosquée de Gandyya.

— Pardon ?

— Oui, sais-tu où nous sommes ? C'est ici qu'on dit que Gandyya venait prier. Tu sais qu'il était demeuré fidèle à Dieu. On appelle ce bois « la Mosquée de Gandyya ».

— Tu es sûre qu'on peut y manger, boire et fumer ? M'inquiète-je.

— Oh, personne ne vient jamais dans la semaine, tu sais. Sinon, si des dévots nous voyaient, ils seraient capables de nous tuer. Je pense que tu es armé, non ?

Elle soutient mon regard alarmé un instant, puis éclate de rire.

Le Bouddhisme tasgard

J'ai déjà largement parlé de l'Antiquité au cours de mon premier voyage, puis de l'introduction de l'Islam au douzième siècle. J'ai appris aussi au cours du second que le Judéo-Christianisme avait pénétré dans la région dès le premier siècle. Je ne sais pas grand chose de la période intermédiaire.

La première extension de l'Islam vers l'orient, jusqu'au nord dans la Transoxiane au septième siècle, s'était arrêtée entre la mer d'Aral et la mer d'Argod. Le moine Gandyya reçut donc l'illumination dans un pays largement acquis à l'Islam. De là, il s'enfonça plus loin vers le nord-est, dans les territoires tasgards jusqu'à Bahoutban, puis s'installa au-dessus de ce qui n'était encore que le village de Dargo Pal.

Le monde tasgard, comme les territoires asgods au nord dans une moindre mesure, ont toujours été morcelés, et ils le demeurent encore aujourd'hui. Des migrants successifs, plus ou moins brutalement, ont repoussé les premiers habitants dans des vallées inexpugnables, ou s'y sont laissé enfermer. Il s'est constitué ainsi une mosaïque de petites communautés guerrières, dans le rayonnement de grandes villes : Tangaar, Bolgobol, Asgarod, Bisdurbal... En même temps que ces centres croissaient au-delà de leurs successives murailles, des citadelles perdues au fond de hautes vallées, s'érigeaient comme d'autres centres alternatifs.

Il en est résulté une société à la fois clanique et urbaine, fortement syncrétique, fondée sur le *citoyen guerrier*. Le Bouddhisme, très tôt introduit par des missionnaires indiens, sut parfaitement s'adapter à ces mœurs, et en fut longtemps l'expression la plus accomplie. Il y parvint en devenant lui aussi guerrier. Les monastères étaient de véritables casernes où se pratiquaient et s'enseignaient les arts de combat.

Les moines n'étaient pas destinés à le demeurer toute leur vie. La plupart des jeunes gens passaient quelques années dans les monastères à étudier les sutras, le maniement des armes, et aussi bien la géométrie, la musique ou encore la philosophie de Platon et de Tchouang Tseu, avant de revenir à la vie civile et fonder un foyer. Plus tard, souvent, ils y retournaient, leurs enfants élevés.

Comme en témoigne l'histoire du moine Gandyya, au septième et au huitième siècles, le Bouddhisme était encore bien capable de digérer l'Islam. De fait, ils s'interpénétrèrent, jusqu'au retournement du douzième siècle, sous l'impulsion d'Abd Al Tarik.

L'espace, plus que le vent qu'on ne sent pas d'ici, semble produire une rumeur à peine perceptible. Elle paraît venir de ce point vers lequel tous les troncs se tendent quand on regarde le ciel.

Je n'ai jamais aussi bien senti qu'aujourd'hui combien l'ouïe est un toucher éloigné. Par ce bruit sourd et profond, il me semble que je caresse d'ici la lointaine frange de mélèzes qui couronne la falaise, et les nuées d'embruns de la chute qui rendent sa roche luisante.

Des Huns aux Moujahids

L'antiquité tardive avait connu en Inde et en Perse un très fort développement de la rente foncière. Elle s'investissait dans un capitalisme commercial qui favorisait des classes de marchands et de banquiers cosmopolites, dont les intérêts s'opposaient aux institutions féodales et sacerdotales des empires et de leurs vassaux.

Les Huns jouèrent le rôle d'accélérateur de l'histoire dans ces conflits. De Shi Le, au quatrième siècle en Chine, puis d'Attila au suivant en Occident, jusqu'à Toramana, en Inde au sixième siècle, ils se répandirent comme un incendie dans le monde civilisé. S'ils n'apportèrent que la désolation dans un Empire Romain incapable de se réformer, ils firent un vide salutaire ailleurs, en détruisant les infrastructures militaires et sacerdotales au profit d'une société civile. Les techniques, les sciences et les arts se développèrent en même temps que le commerce, jusqu'au moment où ils cessèrent de se stimuler mutuellement et entrèrent en conflit. Ce furent alors les combattants de l'Islam qui tinrent le même rôle que les Huns, d'une façon à la fois plus profonde et moins brutale.

L'Islam pouvait être perçu autour de la Méditerranée comme un simple terme mis à la terreur qu'exerçait la théocratie romaine — de plus en plus difficilement d'ailleurs au Moyen-Orient. De la corne de l'Afrique à l'Empire des Tang, la liberté de conscience était déjà acquise.

Là, une nouvelle classe de marchands, qui avait d'abord vu dans le progrès technique un moyen de s'enrichir, et dans son enrichissement un moyen de le stimuler, commençait à en percevoir les dangers. Ils craignaient que ceux qui possédaient la richesse deviennent moins puissants que ceux qui étaient capables de la produire. C'est à eux que s'attaquèrent les lois des premiers califes.

— Ces considérations économiques ne sont-elles pas réductrices ?

— Mais ce n'est pas de l'économie, Jean-Pierre, c'est sa critique. C'est rendre à l'homme sa dignité spirituelle.

— Enfin, bref, et Gandyya dans tout ça ?

Par quels mots Gandyya joua-t-il un rôle dans la fondation du Marmat

Il y a à Bahoutban une source d'eau salée. On en retirait le sel en la faisant bouillir dans de grandes cuves de fonte. Pour cela, on faisait venir du charbon de bois de Gavor, à quinze kilomètres. Un ingénieur pensa alors qu'il serait plus avantageux de construire une canalisation jusqu'à Gavor que de transporter à grand-peine le charbon jusqu'à Bahoutban. Il chercha donc dans les deux villes, des investisseurs pour le projet.

Ceux de Bahoutban craignaient de perdre une importante source de richesse, ceux de Gavor, les revenus du transport de charbon. On consulta alors les maîtres du monastère pour trancher à qui appartenait l'eau salée et le bois mort des forêts avec lequel on faisait le charbon.

Quand vint le tour d'entendre l'avis de Gandyya, il prit appui sur sa lance pour se redresser, car il avait alors dépassé les quatre-vingts ans, et il dit : « Il y a longtemps, je projetais plus loin que personne ce javelot qui maintenant me sert de canne. » Il se tut et promena son regard sur tous les visages attentifs au discours qu'il allait tenir. En fait, il l'avait déjà achevé.

Alors il prononça d'une voix forte : « Vous me faites tous chier. » Puis il se baissa pour saisir son sabre, le glissa dans sa ceinture, prit son casque sous le bras, et partit jusqu'à la grotte de Dargo Pal.

L'histoire ne dit pas comment se termina l'assemblée. Le lendemain, des hommes se présentèrent à l'ingénieur et lui proposèrent de bâtir la canalisation sans être payés, après leurs journées de travail. Il avait souhaité s'enrichir avec son projet, mais plutôt qu'il ne vît pas le jour, il préféra leur donner ses plans. Il aurait dit alors : « Si l'on ne peut même garder la force de la jeunesse, comment posséderait-on des sources et des forêts ? Nous n'avons que nos actes. »

C'est lui, plus tard qui dessina les plans de la forteresse de Dargo Pal, après la mort de Gandyya, et la naissance du Marmat.

Le 29 avril

Qu'est-ce que le Marmat ?

« Le Marmat n'a peut-être jamais existé. » Avais-je écrit le 26 avril 2003 dans mon premier journal. « Il n'eut jamais d'État ni de territoire, même pas une monnaie. Ni une langue, ni une culture originale, ni moins encore une religion ne l'unifièrent. Il ne connut même pas de mouvement nationaliste au cours des deux derniers siècles. »

J'avais continué : « Le Marmat était comme un archipel de cités, à la façon de la Grèce antique ou de la Phénicie, sans liens politiques formels entre elles, une vague confédération. Bien que n'étant pas éparpillé autour d'une mer, son territoire est en peau de léopard, et, à la grande différence des citées méditerranéennes, ses centres ne sont pas des villes, mais des sortes de forteresses perdues dans les montagnes. »

Selon ce qu'Iskanda m'a dit hier, il y aurait bien eu un acte fondateur du Marmat, qui est peut-être légendaire.

Bien peu avant ces événements, le papier avait été introduit dans la région. Il coûtait bien moins cher que l'ancien papyrus ou la peau de chevreuil, et pouvait être fabriqué partout où l'on trouvait du bois et de l'eau. Il permit donc de recopier sans fin les livres, qu'on ne pouvait avant qu'aller étudier dans les monastères. On y venait maintenant les recopier, et même les écrire.

De cette époque datent presque toutes les fortifications des montagnes du Marmat. Elles étaient tout à la fois des universités, des bibliothèques et des forteresses. Les habitudes qui avaient été prises de travailler gratuitement à des tâches communes, permettaient à chacun de mieux vivre. Elles n'en constituaient que davantage une part de l'activité qui échappaient à tout marché, et rongeaient l'économie des banques et du pouvoir comme un gryère. Il fallait donc se protéger pour pouvoir travailler et étudier en paix.

Cahier V
Dans la montagne

Le 30 avril

De bon matin en montagne

Hier, Iskanda, après la prière du vendredi, m'a invité dans une vieille maison familiale qu'elle possède un peu plus haut dans la vallée. Les écoles sont fermées pour trois jours en raison d'une fête locale. Elle y va avec son fils.

Cette proposition m'a ravi, qui me permet d'approcher une nature plus sauvage. Où qu'on aille, les humains sont très semblables, si l'on sait les regarder ; le monde naturel, lui, est très différent. Je suis certain que la relation qu'on entretient avec lui détermine en définitive nos particularités.

Je me suis levé assez tôt pour voir le soleil rosir les roches entre le blanc de la neige et des nuages, au-delà des pentes boisées. Les arbres sont en fleurs devant la porte, où je me suis installé, chaudement couvert, pour répondre à mon courrier.

J'ai retenu cette phrase d'un texte écrit sur la Crau que vient de m'envoyer Pierre-Laurent Faure par courriel : « En fin de journée le soleil tombe si bas qu'il ne me surprendrait pas, un soir, de le regarder de haut. » Elle fait naître en moi la nostalgie de l'étendue plane que je ne risque pas de trouver par ici.

« Cher Jean-Pierre, » m'écrit-il.

« Je suis heureux de voir que ton site est plus vivant que jamais. Bolgobol semble devenu ta deuxième patrie et la publication en ligne ta première voix. J'y ai flâné ce soir, prenant la juste mesure d'un texte en ligne mais découvrant également l'existence possible d'une œuvre en ligne, entièrement lisible sur l'écran — du moins pour une bonne part. Tu devrais pousser tes considérations sur ce sujet dans quelque page de ton journal à venir, à moins que tu ne l'aies déjà fait ailleurs. Car personne ne remet en question l'écrit, seuls quelques-uns se contentent de nier les nouveaux médias. »

Cette remarque, ou plutôt cette incitation résonne fortement avec les dernières pages de mon journal, qui n'étaient pas encore en ligne, et qu'il n'a pas pu lire.

L'écriture comme procès

La forme sous laquelle un texte voit le jour est un préalable à toute considération sur l'écriture. Originellement, cette forme était celle d'une parole orale, mémorisée, répétée, puis inscrite. Elle fut celle, ensuite, d'un texte manuscrit, d'abord rouleau précieux dont la copie était rare, puis cahiers de papier, librement copiables et circulant de par le monde.

Plus tard, avec les différents procédés d'impression, le texte, d'abord objet de duplication devint objet immédiatement dupliqué. Le texte imprimé avait alors cet avantage d'éviter les fautes des copistes, et celui d'économiser bien du travail ; seulement il était comme mort, définitivement figé.

On était loin alors des paroles adressés à des vivants, notées au vol ou de mémoire — dialogues de Socrate, cours d'Aristote, sermons de Gautama, *Propos de table* de Luther... —, ou des longs épîtres écrits pour un seul correspondant ou un groupe de proches. L'auteur s'était mis à travailler seul longtemps, puis à compter sur une équipe de correcteurs et d'imprimeurs, pour tout livrer d'un coup sous une forme définitive. Et à qui ? À quiconque. Les lecteurs qui ne restaient pas sans réponse ne pouvaient de toute façon plus influencer le cours de sa rédaction.

À ce prix, on a pourtant gagné un pouvoir toujours croissant de modifier, corriger et reconstruire un texte, et fait du procès d'écriture celui-là même de la pensée. J'ai depuis

longtemps fait mienne cette image de Frege, que le signe écrit a pour la pensée qu'il permet de naviguer, la même importance que la voile triangulaire pour monter au vent.

L'écriture et l'édition comme un même procès

Personne ne souhaite vraiment gagner de nouveaux avantages en perdant les anciens. Ce sont des promesses que commence à tenir le numérique. Il y a maintenant plus d'une génération que tout écrit, avant même d'être imprimé, à supposer qu'il le soit, est d'abord édité sous la forme d'un fichier numérique. Ce fichier de données numériques est bien la forme sous laquelle aujourd'hui le texte voit le jour.

Moi-même, comme beaucoup, je peux bien continuer à utiliser la plume, et mes textes être publiés sur papier, ces deux moments ne sont plus qu'un travail préparatoire, ou un possible usage postérieur de l'écriture. Celle-ci est devenue tout à la fois écrire et éditer un tel fichier.

Est-ce à dire que le clavier et l'écran ont remplacé l'encre et le papier ? Que non. Un écran de quinze pouces, qui est déjà bien encombrant quand on voyage, ne permet pas d'afficher une page standard, qui n'est lisible qu'à huit cents pixels par pouce. On ne peut pas écrire et travailler un texte à l'écran seul, même s'il a plus de vingt ou trente pouces et si l'on possède une vue d'aigle. L'écran nous permet seulement de retoucher la feuille imprimée. C'est pourquoi, loin de remplacer l'encre et le papier, il en accroît sensiblement la consommation.

Je parle ici, naturellement, d'écriture, et non de bureautique ou de publication assistée.

L'édition pour l'écran et le papier

Ceci pose un problème dont la réponse est loin aujourd'hui de faire l'unanimité. Doit-on penser l'édition à l'écran différemment de celle sur papier, ou doit-on au contraire la concevoir de manière à l'optimiser pour les deux en même temps ? Cette dernière option, qui est la mienne, semble aujourd'hui minoritaire, pour autant qu'on puisse en juger. Iskanda, par exemple, soutient l'inverse.

« D'ailleurs, me dit-elle, tu doubles bien l'édition HTML de ton journal en ligne par une en PDF, optimisée pour l'impression. — L'impression et la recherche, nuancé-je ». Je ne la convaincs guère plus que moi-même par un tel argument. Il ne manque pas de moyens, en effet, d'ajouter au dossier un moteur de recherche maison.

Écriture et lecture se sont rapprochées

La maison d'Iskanda est une vieille bâtisse de pierre au toit d'ardoise, noyée dans des ramures où se mêlent aux fleurs les feuilles naissantes. Il y fait froid, mais moins qu'on pouvait le craindre, tant elle est ensoleillée du matin au soir. Nous avons fait du feu dans la cuisine pour le repas d'hier, mais nous avons préféré ne pas chauffer davantage, de crainte que la condensation ne détériore le matériel informatique.

Celui-ci se réduit à mon portable et une minuscule imprimante de voyage qui ignore la couleur. J'ai accepté de les lui prêter pour qu'elle puisse travailler d'ici.

« Tu n'as pas tout à fait tort, Iskanda, car la réponse n'est pas si unilatérale que le laisserait croire la façon dont j'ai posé la question. S'il est vrai que l'écriture ne peut plus être distinguée de l'édition, la lecture non plus. — Explique-toi mieux. »

« Si je t'offre à lire un texte, il n'y a pas de raison pour que je ne t'autorise pas aussi à l'éditer, expliqué-je. — Évidemment, approuve-t-elle. Si je ne peux pas écrire à l'aide de l'écran seul, je ne pourrais pas non plus correctement lire. J'ai besoin d'une sortie papier pour l'annoter ou étaler plusieurs pages devant moi, voire plusieurs ouvrages ouverts en même temps, qui n'entreront certainement pas sur un écran de quinze ou vingt pouces. J'ai aussi besoin de copier du texte et de le coller, de rechercher... »

« Tu as besoin d'un texte numérisé, dis-je, pas d'une seule suite de caractères fixés définitivement sur une surface. Tu as besoin d'un texte mouvant, souple, qui coule comme un liquide, et prend la forme du contenant où tu le verses. C'est seulement ainsi que tu peux travailler sur un texte en toute liberté. — Et j'ai besoin naturellement qu'il ne se corrompe pas au cours de ces opérations. — Certainement, il doit conserver ses espaces insécables, et ses

caractères spéciaux ne doivent pas être remplacés par des signes bizarres. Le texte doit demeurer tel qu'il est, tout en t'autorisant au moins de l'imprimer plus gros ou plus petit, selon que tu veuilles économiser ta vue ou ton papier. Tu dois pouvoir l'exporter, par fragments ou en entier, en conservant ses enrichissements, ou en lui faisant épouser ceux du document où tu l'importes, selon ton besoin. »

« Le plus important est de pouvoir travailler à plusieurs, parfois d'un bout à l'autre de la planète, corriger, compléter ou traduire, tout en gardant perceptibles les modifications de chacun. » Ajoute Iskanda en me montrant où se trouve le hachoir, car nous conversons en préparant le repas.

« Et travailler aussi avec des malvoyants, voire des aveugles. » Précisé-je en taillant menu diverses herbes dont je ne sais rien mais dont l'arôme me met déjà l'eau à la bouche.

« En effet, complète Iskanda, ton texte doit être prononçable par un gestionnaire de voix, et accessible aux outils linguistiques, correcteurs orthographiques et grammaticaux, ou traducteurs automatiques. — Tu vois bien, conclus-je, combien l'édition sur papier est pauvre comparée à l'édition numérique. Pour autant, celle-ci n'est pas inutile, loin de là. Elle en est un supplément indispensable. »

« Elle n'est pourtant qu'un supplément, insiste-t-elle, tant il est plus simple d'imprimer un fichier numérique, que de numériser un document imprimé. — Or justement, Iskanda, si le fichier numérique est voué à être complété par son impression sur papier, au point que l'écran n'est qu'un outil qui nous permet de passer de l'un à l'autre, ne crois-tu pas que l'édition pour l'écran doit être identique à celle pour l'impression ? »

Ces considérations sont en réalité très pratiques, puisqu'Iskanda utilise mon ordinateur pour accéder à ses documents qui sont demeurés sur son site. Je le lui prête volontiers, mais je ne vais pas jusqu'à l'autoriser à envahir mon disque dur avec des applications exotiques. Elle doit travailler avec les miennes.

Le palanzi comme l'anglais, qui sont les langues qu'elle utilise le plus, ne posent pas les mêmes problèmes que le français avec ses caractères spéciaux, ses espaces insécables et son exigeante typographie.

Iskanda a choisi l'option inverse de la mienne qui consiste à appliquer à l'écran les règles de la typographie française. Elle applique au tirage papier la mise en page spécifique du web. Pour autant, comme je le lui fais remarquer, nos impératifs demeurent fondamentalement les mêmes : le tirage doit être identique à l'affichage. « Pourquoi me contredis-tu ? »

« Et pourquoi fais-tu le contraire ? » M'oppose-t-elle en posant sur la table une bouteille de liqueur et deux verres.

La vitre de la petite fenêtre nous renvoie déjà nos propres images dorées par la lampe, couvrant celle des montagnes et du ciel qui deviennent d'un bleu égal.

« Demande-toi plutôt, dis-je, pourquoi on a inventé les feuilles de style pour pallier aux limites du premier HTML utilisé sur le net : pas d'alinéas, pas de justification ni de marges. La seule alternative pour distinguer les paragraphes était de laisser un espace entre eux. »

« Et alors ? Reprend-elle. Une convention en vaut une autre, surtout si elle est plus simple, et économique en lignes de code. Et puis, on a toujours écrit et publié comme ça chez moi. — Pas chez moi, justement. »

« Ce que tu dis là ne tient pas », me coupe-t-elle en prenant le trackpad de mon portable resté allumé dans la pièce à côté où nous nous sommes déplacés avec nos verres. Joignant le geste à la parole, elle désactive dans les préférences de mon navigateur la lecture des CSS. « Tu vois bien que tes textes s'affichent exactement comme les miens si ton application ne lit plus la feuille de style. »

Elle s'active encore sur le clavier pendant que je bourre une pipe : « Et regarde, continue-t-elle, si je définis dans les préférences comment je veux que le texte s'affiche, mes pages ressemblent aux tiennes. »

Je souris de sa mauvaise foi : « Ma pauvre, si tu crois que la typographie et la mise en page se réduisent à la couleur de fond et à la police... »

Copier et coller

Qu'est-ce que je suis en train de faire en ce moment même ? Répondre à Pierre-Laurent ? Converser avec Iskanda ? Tenir mon journal ? Qu'appelle-t-on « ce moment-même » dans l'écriture ? Écrire n'est jamais que différer de tels moments : déplacer, littéralement *copier et coller*, un espace-temps dans un autre.

Pierre-Laurent avait justement reçu mon dernier message alors qu'il n'avait pas terminé le sien. « Tu m'as précédé d'une connexion », m'écrit-il. « Bien que je n'aie aucune accointance avec la transcendance, j'éprouve malgré moi un certain bien-être à penser que j'ai reçu ton courriel avant que tu ne le rédiges. C'est une espèce de réalité qui me paraît aussi certaine que l'existence de Bolgobol. L'Orient des géographes et des historiens contient pour moi des lieux beaucoup plus hypothétiques. »

Encore une fois, qu'est-ce que l'esprit ?

Tout le concept de travail de l'esprit est dans ce copier et coller. Sa forme la plus élémentaire est le rêve, qui coupe et colle des émotions et des percepts.

Jâbir Ibn Hayyân y avait vu un travail assez proche de celui de la chimie, qui décompose les matériaux en éléments simples, et en fait éventuellement de nouveaux corps composés. Pour Molla Sadra Shirazi, l'esprit s'élève ainsi jusqu'aux plus hautes abstractions, au-delà du nombre, au-delà du signe, qui n'en est plus un, faute de n'être plus signe de rien, et pour lequel même une suite de 0 et de 1 n'est encore qu'une représentation, et certainement pas une essence. Et ce travail d'abstraction — car c'en est un — est fondé tout entier sur *l'intensité de l'acte d'exister*, du *wujud* (en farsi, en dari et en palanzi), du *wajd* (en arabe).

J'ai tenu cette conversation sur l'écriture et l'édition en ligne, hier soir avec Iskanda, en l'aidant à préparer le repas pendant que son fils jouait devant la maison. Comme la dernière fois où nous avons abordé à peu près le même sujet, dans le restaurant de la vieille ville, nous avons fini par parler de l'esprit. Plus précisément, nous avons parlé de la « matière intellectuelle » (*mâdda rūhânîya*). En effet Iskanda, comme notre ami Manzi, a une conception strictement matérialiste et atomiste de l'esprit.

J'aurais bien été incapable d'imaginer une telle conception avant mon premier voyage à Bolgobol.⁴

Je me demande si ma réponse à Pierre-Laurent a encore un sens, avec les copier-coller que je viens de faire entre elle et mon journal qu'il lira de toute façon en ligne.

On poursuit toujours sa propre conversation intérieure avec des interlocuteurs successifs. Pourtant on a besoin d'eux, et ce n'est pas un monologue. C'est même le meilleur qu'on ait à leur offrir. Sacré Bacchus, dieu du vin, qui vient demander à boire !

Pierre-Laurent pourra toujours s'amuser de voir combien je suis en train de faire ce dont je parle en le faisant en ce moment même.

Au fait, quel moment ?

4 Voir mon journal de voyage de 2003, cahier 14

Cahier VI De Dargo Pal à Algarod

Le premier mai

Marche jusqu'au lac de la lune

Marche aujourd'hui jusqu'au Lac de la Lune. Il y a encore de la neige. Elle ne restera pas longtemps. Le temps s'est mis au beau, et la température monte très vite dans la journée. Les rivières sont pleines.

En rentrant, je trouve à la maison d'Iskanda une merveilleuse odeur de grange.

Le 2 mai

Un petit Socrate

Le fils d'Iskanda, Hussein, a une douzaine d'années. Il parle déjà bien l'anglais et paraît ravi de découvrir que sa science toute fraîche de collégien lui permet de converser avec un étranger comme moi.

Il joue à m'interroger. Sous le couvert de la candeur, ses questions conduisent pourtant à des remarques dont il me semble le principal auteur, comme un petit Socrate.

Hier, la lune se reflétait en plein jour sur les eaux du lac, pâle premier quartier, comme si elle voulait nous signifier qu'il porte bien son nom. Elle coiffait la cime du Mourdac, se reflétant aussi, seul à surgir derrière la rangée des mélèzes qui nous cachaient les vallées.

Hussein qui ne laisse passer aucun prétexte de m'assaillir de questions, m'a interrogé sur son mouvement.

— Pour savoir de combien de degrés la lune se déplace chaque jour par rapport au soleil, il suffit de diviser 360 par 28, lui expliqué-je. Ça fait $2^3 \times 3^2 \times 5$ divisé par $2^2 \times 7$. C'est à dire $2 \times 3^2 \times 5$, soit 90 sur 7.

— Ça ne tombe pas juste, constate-t-il.

— Non, il faudrait pour cela que la lunaison soit de trente jours pile. Et si la terre mettait exactement 360 jours pour faire le tour du soleil, les lunaisons nous donneraient parfaitement douze mois de trente jours.

— Pourquoi ce n'est pas comme ça ?

— Parce que le monde n'a certainement pas été créé par un dieu, ou alors celui-ci ne savait pas compter.

— Que racontes-tu encore à cet enfant ? s'inquiète sa mère.

— Depuis quand sait-on compter le temps ? L'interrompt Hussein.

— Depuis des temps immémoriaux, des dizaines de milliers d'années. On a trouvé des dessins ou des arrangements de pierres qui marquaient le déplacement des astres.

— Et depuis quand y a-t-il des hommes ?

— Tout dépend de ce qu'on appelle « des hommes ». Des hommes comme nous sont apparus il y a des centaines de milliers d'années, et des êtres différents de nous mais autant des singes il y a quelques millions d'années.

— Depuis quand y a-t-il des animaux ?

— Je ne sais pas bien, peut-être un ou deux milliards d'années.

— Et la terre ?

— Quatre ou cinq milliards d'années, je crois bien.

— Et qu'était le temps avant que la terre n'existe pour le mesurer ?

Voici un peu le genre de question qu'Hussein est capable de poser. « Tu crois que le monde s'est fait seul ? » m'a-t-il encore demandé. « Seul ? m'écriai-je. Que fais-tu seulement de toi ? N'existes-tu pas ? Rien n'existe seul. »

La fête à laquelle je dois ces trois jour en montagne, on l'aura peut-être remarqué, n'est pas particulièrement locale : c'est le premier mai. Je n'avais pas vu finir le mois si vite. Je suis moi-même un peu lunaire, comme l'a remarqué Iskanda.

Elle doit quitter Dargo Pal pour Bolgobol cette semaine. Je lui ai proposé de faire le voyage avec elle. Elle me servira de guide.

Le 3 mai

Les moulins du Gandar

À quelques dizaines de kilomètres de Dargo Pal, un ensemble de moulins est bâti sur un bras du Gandar. Il forme un bloc de sept constructions collées les unes aux autres, décalées chacune d'un étage en espalier.

L'eau circule de part et d'autre dans d'étroits canaux, et entraîne les sept paires de roues. Chaque segment de la construction a trois étages. Les roues sont fixées au rez-de-chaussée, qui entraînent l'engrenage du premier. La déclivité décale d'un étage chaque bloc de la construction. Le premier étage communique avec le rez-de-chaussée du précédent, et une terrasse couverte du suivant.

Ces moulins ont été construits au cinquième siècle. Ils ont été restaurés de nombreuses fois. Ils ont fonctionné jusqu'au dix-neuvième siècle, où la fabrication des meules de granite est devenue trop chère par rapport aux procédés modernes de minoterie. L'exploitation s'est arrêtée lorsque seulement deux moulins étaient encore en état de fonctionner. Le site a été protégé comme la plus ancienne installation industrielle du pays.

Tous les ans, des cérémonies ont lieu devant la pagode érigée en la mémoire de l'ingénieur. C'était une construction exceptionnelle pour l'époque. On n'en connaît qu'une semblable, près d'Arles, en Provence, plus vieille d'un siècle et qui comptait huit moulins.

L'arbalète chinoise du Marmat

Je n'ai pas accordé à la forteresse de Dargo Pal l'attention qu'elle méritait, ni à son musée, que j'ai trop rapidement visité. Je n'avais personne pour me traduire les indications en palanzi. J'ai bénéficié cette fois de la présence d'Iskanda pour visiter celui des moulins du Gandar.

Il est voué à la technique. Parmi les engrenages, les vis sans fin, les soufflets hydrauliques pour porter l'acier à la fusion et les biographies d'ingénieurs, j'ai été surpris par l'arbalète à répétition.

Son réservoir contient des flèches compactes d'une quinzaine de centimètres, avec un triple empennage. Chacune était mise en position automatiquement en tirant le levier de fer forgé qui tend l'arc.

L'arme est relativement récente : dix-septième siècle. En ce temps, la technique de la poudre était pourtant parfaitement maîtrisée dans le Marmat. Il est vrai que l'arquebuse était plus lourde que l'arbalète, et, bien sûr, elle n'était pas à répétition. Des cornes de buffle, taillées en fines lames, entraînent dans la composition de l'arc.

La technique d'une telle arbalète venait de Chine. Les habitants de la région l'apprent en étudiant celles prises sur des prisonniers. Les Chinois utilisaient des cornes de bouquetins, animaux rares ici.

En direction du nord

Il n'y a pas de chemin bien direct pour se rendre de Dargo Pal à Bolgobol. On ne peut que descendre au sud vers Tangaar, ou remonter au nord vers Bisdurbal. Je ne tenais pas à refaire en sens inverse le voyage de l'aller, pour parcourir ensuite, comme les deux dernières années, la route de Tangaar à Bolgobol. Le chemin est d'ailleurs plus court par Bisdurbal, quoique moins confortable.

Moi qui suis capable d'écrire dans n'importe quelle situation, j'y parviens à peine dans ce car mal suspendu, mais combien superbement décoré.

Vers Algarod

Nous nous sommes donc arrêtés hier aux moulins pour déjeuner. Le soir, nous étions à Barbudal, une petite ville de province sans grand intérêt.

De Barbudal, nous sommes arrivés à Pourfîyar à temps pour déjeuner. Ici, nous abandonnons notre car pour suivre un autre chemin, ouest sud-ouest, jusqu'à la vallée d'Al Fawoura, que nous descendrons jusqu'à Algarod.

Je suis content de devoir me retrouver encore une fois dans cette ville. Je ne sais pas pourquoi elle m'attire. Peut-être parce que j'y ai trouvé, il y a deux ans, une traduction en arabe plus que probablement apocryphe, de la correspondance entre Démocrite et Protagoras.

Premier contact avec les autorités

À Pourfîyar, je me suis retrouvé pour la première fois en trois ans, en contact avec les forces de l'ordre. Dans cette localité, comme dans quelques autres du pays, celles-ci se confondent avec le bouddhisme. Trois gros moines en tenue de combat m'ont invité à les suivre dans ce qui tient lieu de commissariat, lorsqu'avec Iskanda, je m'apprêtais à retenir une place dans le car d'Algarod pour le lendemain.

Seul le plus gros des trois qui paraît le chef, bien que rien sur les uniformes ne laisse distinguer des grades, connaît l'anglais.

Cette institution de moines guerriers, qui constitue depuis des temps immémoriaux le socle de la défense et du maintien de l'ordre dans le pays, m'est un objet renouvelé d'étonnement. Le moine qui s'est adressé à moi semble étrangement absent. Son regard me traverse jusqu'à l'horizon, par-delà les montagnes.

Sa tranquillité rend rassurante une interpellation qui pourtant devrait rendre nerveux même l'étranger qui se sent en règle. Ni politesse, ni arrogance, ni raideur ni familiarité : un composé d'absence distraite et pourtant attentive.

Je sens bien qu'on se méfie ici des étrangers, surtout occidentaux. La présence US dans les anciennes républiques soviétiques d'Asie Centrale n'a fait que porter un coup fatal à ce que l'URSS garantissait encore d'indépendance, de liberté, de niveau de vie et d'instruction. Personne n'entretient plus ici la moindre illusion sur ce point, surtout depuis la « libération » de l'Afghanistan.

Au nord, les alliances passées avec la Chine pour le développement et la sécurité, par le Kazakhstan et la Mongolie, paraissent nettement plus avantageuses. La République Tasgarde, plus encore que les Asgods, se méfie pourtant de son trop puissant voisin.

On s'inquiète aussi des maquis musulmans dans les pays victimes de l'impérialisme. On ne tient pas ici à se laisser entraîner dans une guerre envers laquelle on ne se sent pourtant pas neutre.

En somme, ces braves moines veulent s'assurer que je ne sois ni un agent de l'OTAN, ni un agitateur communiste, ni un résistant islamiste. Pour cela, ils m'invitent à me soumettre à un interrogatoire serré, dont ils ne peuvent me dire à l'avance le temps qu'il prendra.

Leurs questions me font successivement passer de l'étonnement à la stupeur. « Prenez le temps qu'il vous faudra, » me dit le plus gros moine. « Nous voulons des réponses sincères. »

« Si une question vous met dans l'embarras, vous pouvez passer à une autre, ajoute-t-il, mais nous n'en accepterons pas beaucoup sans réponse. »

Les voici : 1. *Comment sais-tu si tu rêves ou si tu es éveillé ?* - 2. *Qu'est-ce que le Bouddha ?* - 3. *De tous les versets du Coran, lequel t'émeut le plus ?* - 4. *T'es-tu interrogé sur la relation entre les lois des mathématiques et leur langage ?* - 5. *Qu'est-ce que la poésie ?* - 6. *Où trouves-tu les saveurs de l'existence ?* - 7. *Qu'est-ce que l'infini ?* - 8. *Des lois scientifiques, laquelle t'émeut le plus ?* ... Voilà, il y en avait plus d'une trentaine de ce genre.

Et voici quelques-unes de mes réponses :

1. À ce que je rêve, ou à ce que je m'éveille.
2. Un pipeau, car il joue l'air qu'on lui souffle.

3. « Elles sont un vêtement pour vous, et vous-mêmes pour elles. » Coran 2-187, à propos des femmes.

4. La relation, c'est l'homme.

5. Voir avec la langue.

6. Quand je n'y pense plus.

7. *Al wajd*.

8. La loi de la réfraction de la lumière de Snell : $\mu = \sin\varnothing/\sin\theta$.

Les questions étaient déjà rédigées en plusieurs langues, mais pas en français. J'ai répondu en anglais. Le moine, impassible, lisait mes feuilles au fur et à mesure.

Rien n'a concerné le but de mon voyage, ma vie privée, l'argent dont je dispose, ma situation, mes études, ou même ma nationalité. Pour couronner ma surprise, on m'a rendu ce que j'avais écrit avant de nous relâcher. Ils ne conservent rien dans leurs archives.

Bien qu'elle n'y fût pas obligée, Iskanda a souhaité aussi donner ses réponses. Elle voulait sûrement me mettre à l'aise, ou s'excuser pour les autorités de son pays. Elle me les lira en route.

DANS LA RÉGION D'ALGAROD

Cahier VII À Algarod

Le 5 mai

La route d'Algarod

Les voyages dans le Marmat sont difficiles. Les routes sont mal entretenues, les cars n'ont plus d'âge, et les rares voies ferrées sont ralenties par les longs détours, les étroits tunnels et les fortes pentes qu'impose le relief. Les gens semblent pourtant circuler beaucoup, du moins ceux que je connais.

Le ciel est bas, ce matin, sur la route de Algarod. Le printemps tarde à se faire sentir cette année.

J'aime autant ça. Le pays était de plus en plus sec de Dargo Pal à Barbudal, où il semble ne pousser que des pierres. Le voyage aurait été plus pénible avec un fort soleil. Maintenant, la vallée d'Al Fawoura devient plus verte tandis qu'on avance vers Algarod.

Le Nestorianisme en Asie

À Barbudal, j'ai trouvé dans une pâtisserie une édition en anglais du quotidien national *Republic*, hélas vieille de trois jours. J'y lis les nouvelles du monde. Je m'arrête aussi sur un long dossier qui relate l'histoire du Nestorianisme en Asie, et de la pénétration de l'araméen dont il fut le vecteur.

L'araméen, langue graphique des peuples d'Asie

Comme les religions véhiculent toujours des langues avec elles, l'alphabet araméen, dont les moines nestoriens de Bet 'Abé, en Mésopotamie, furent les colporteurs, servit autrefois de langue graphique pour la transcription des cultures de plusieurs peuples d'Asie, notamment pour les Ouïgours. Ces derniers le transmirent aux Sogdiens, aux Mongols et aux Mandchous. Les Ongüt avaient une onomastique souvent araméo-nestorienne. Des prénoms comme Dinkha, Ishou, Yakou, Yonan, Shimoun, Loucrendus, avec des variantes selon les langues, étaient en usage parmi eux. D'ailleurs les monuments nestoriens attestent de la présence de l'araméen : ainsi le mémorial bilingue - en chinois et en araméen de Si-ngan-fou. Érigé en Chine à Xi'an, en 781, dans l'enceinte du monastère de Ta T'sin fondé en 638, ce mémorial relate les activités missionnaires nestorienne dans ce pays depuis 635.

La stèle de Xi'an ou stèle de Si-ngan-fou

La Chine fut une terre de prédication pour l'Église d'Orient. Les premiers moines lettrés furent envoyés en Chine par le patriarche Isho'yahb II de Gdala en 630. Xi'an était la capitale de la province de Shaanxi. Cette stèle de Xi'an fut déterrée en 1623 par les Pères jésuites. Ce fut à l'époque un événement important en Europe. Voltaire l'évoque dans une lettre de 1776.

Il écrit avec ironie : « Mais ces commentateurs ne songent pas que les chrétiens de Mésopotamie étaient des nestoriens qui ne croyaient pas en la sainte Vierge mère de Dieu. Par conséquent, en prenant Olupuen pour un Chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que Dieu envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume. »

Le nom sinisé du premier missionnaire chaldéen mentionné sur la stèle est Alopen - Abraham ou Laban -, accompagné de soixante-dix moines. La stèle, divisée en cinq parties, fournit des données historiques et traite d'aspects théologiques et doctrinaux.

La partie principale est constituée d'un résumé doctrinal de la foi de l'Église d'Orient, rédigé par le prêtre King-Tsing, du monastère de Ta T'sin, une personnalité compétente dans les langues chinoise, ouïgour et sogdienne. On y traite de Dieu, de la Trinité, de la création, de la justice originelle, de la Chute, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Ascension...

La stèle relate aussi les étapes de l'expansion de l'Église d'Orient en Chine et l'accueil favorable réservé par la dynastie des T'ang - qui régnèrent de 618 à 907 - et les circonstances de son érection. Le nom de Mar Khenanisho II, patriarche en 774, figure sur cette stèle. Cette « religion rayonnante » sera protégée en vertu d'un prescrit impérial du souverain de la dynastie T'ang, T'ai-Tsung (626-649), promulgué en 638, autorisant ces missionnaires à construire des églises et ouvrir des séminaires : « Le moine Alopen de Perse, est venu de loin avec des Écritures et des doctrines. Nous trouvons cette religion excellente et séparée du monde, et nous reconnaissons qu'elle est vivifiante pour l'humanité. Elle vient au secours des êtres vivants, est bienfaisante pour la race humaine. En conséquence, elle est digne d'être répandue dans tout le céleste Empire. Nous décrétons qu'un monastère sera construit par l'administration compétente dans le quartier de Yi-ming et que vingt-et-un prêtres y seront assignés. »

Sous ce même empereur, le patriarche de l'Église d'Orient, Mar Ishoyahb II de Gdala (628-646) envoya en Chine des prédicateurs qui furent reçus par Fang-hiuen Ling, ministre de l'empereur, dont le nom figure sur la stèle. Kao Tsung (650-683), le successeur de l'empereur T'ai Tsung, élargit les avantages concédés et conféra à Alopen le titre de « gardien de la grande doctrine ». Les empereurs Hiouen Tsung (712-754) et Sou Tsung (756-762) maintiendront la même politique. Aussi l'Église d'Orient se répandit-elle dans six provinces et plusieurs monastères furent construits dans le pays. C'est dans ces conditions favorables que l'Église d'Orient put se propager dans plusieurs provinces chinoises, notamment au nord du pays, à Ordos, et plusieurs lieux de culte furent édifiés. Le patriarche Mar Timothée I^{er} (780-823), contemporain de la stèle, éleva l'évêque de Chine au rang de métropolitain qui venait au quatorzième rang parmi les électeurs patriarchaux.

Une copie de la stèle de Xi'an fut offerte au pape Jean-Paul II par le patriarche de l'Église assyrienne de l'est, Mar Dinkha IV, le 11 novembre 1994, lors d'une rencontre historique à Rome, mais il persista dans son hérésie.

La presse de la région a un sens particulier de l'humour. Elle manque à celle de l'Occident, qui lui préfère le jeu de mots, dans les titres du moins. Je me demande si la traduction n'exigerait pas des binoches.

Qu'est-ce que des binoches ?

La binoche est un petit signe qui marque l'humour de l'auteur (pas seulement l'humour). Elle est composée de deux ou trois signes de ponctuation : « :-) », « :D », « :-/ »... L'anglais l'appelle *smiley*, terme souvent utilisé par les francophones peu avertis. Sa signification se comprend d'elle-même si on la regarde en penchant la tête sur la gauche.

Je suis personnellement circonspect envers l'usage de tels signes, que j'utilise exclusivement dans le courriel. Je ne m'y suis d'ailleurs résolu qu'après avoir connu quelques malentendus, qui faisaient prendre à mon correspondant des traits d'esprits pour de l'agressivité.

Je peine cependant à considérer ces binoches comme autre chose qu'un palliatif pour un défaut de style de l'auteur, ou un manque d'esprit du lecteur. Il est vrai que le courriel impose des réponses rapides et encourage un style ramassé. Entre mes correspondants, les listes et les messages non souhaités, il n'est pas rare que je reçoive une centaine de courriels par jour, malgré mes filtres. On ne peut pas attendre alors les uns des autres trop de finesse dans la lecture. La clarté et la compacité deviennent ainsi une nouvelle forme de politesse, à laquelle les binoches contribuent.

En vue d'Algarod

On aperçoit de très loin les trois forteresses qui dominent Algarod. La vieille ville est cachée derrière le haut verrou rocheux qu'ils coiffent, et qui surplombe la vallée d'Ar Roula.

La nouvelle ville s'étend plus bas, sur l'autre versant, le long des rives d'Ar Fawoura. En arrivant ainsi par le nord-est, je la découvre plus grande que je ne l'avais vue lors de mon premier voyage en 2003. Sa zone industrielle s'étire très haut le long de la vallée.

Le 6 mai

Chez Dinkha

Dinkha, un ami d'Iskanda, nous a hébergés. Tiens, un nom araméen. Est-ce un chrétien ? Non, c'est un musulman. Algarod est une ville où l'Islam domine sans partage depuis la Réforme du Chiisme Ismaélien au seizième siècle.

Il habite dans la vieille ville, entre la place des Darlabats et la citadelle, dans le quartier où j'avais acheté un stylo à Ziddhâ il y a deux ans. Il a un doctorat de physique quantique. Il a travaillé quelques années à Nice et parle passablement le français.

Sa maison est relativement modeste, bien qu'il semble être un personnage important de la région. Il travaille à l'interface de la recherche et de l'industrie.

« C'est un aspect important. » Me confie-t-il. « L'industrie n'a pas pour seul but de produire des biens et des services, et moins encore d'enrichir des actionnaires. Sa principale mission est d'offrir des champs d'expérience à la recherche, et de diffuser des compétences techniques dans la population. »

« Nous devons être très attentifs à maintenir une certaine hiérarchie dans les finalités. » Insiste-t-il. « Nous avons besoin d'attirer des investissements, même s'ils reviennent à nous faire travailler pour les loisirs et les retraites d'étrangers. Qu'importe ce qu'ils font de leurs bénéfices, du moment que leurs investissements nous servent à développer ici des biens et des services, et surtout les moyens de leur production. »

La principale richesse de sa demeure est une belle terrasse ensoleillée où nous avons dîné hier, en tenant cette conversation.

« Nous n'attendons pas, bien sûr, de ces moyens de production, qu'ils nous affranchissent du vieillissement, de la douleur et de la mort. » A-t-il continué. « Nous en avons besoin pour comprendre le monde et accroître l'acuité de notre pénétration. »

« Quel programme ! » n'ai-je pu m'empêcher de commenter. « C'est celui du parti, et celui qui a inspiré la nouvelle constitution, » m'a-t-il répondu avant de la citer : « *Article 1 : Chaque homme naît différent, par sa liberté, sa vocation à comprendre et dominer le monde, et les lumières dont il est dépositaire. Article 2 : Le but de la constitution est de favoriser la collaboration entre les hommes selon les principes de l'article 1.* »

Dinkha m'a proposé de rester quelques jours chez lui. Sa femme est en déplacement. « Et je n'ai pas souvent l'occasion de pratiquer le français, » a-t-il insisté. « N'hésite surtout pas pour moi, » a ajouté Iskanda. « Nous ne sommes plus loin de Bolgobol maintenant, et il serait dommage que tu ne profites pas de cette occasion, puisque Algarod est une ville qui t'intéresse. » Je suis donc allé ce matin l'accompagner au car, et je suis retourné chez Dinkha tenir mon journal sur la terrasse.

L'histoire récente du Marmat

La Sainte Russie n'avait plus qu'une bouchée à faire des territoires de Marmat quand éclata la Première Guerre Mondiale. L'Union des Conseils aurait bien pu achever le travail plus tard. Trotsky y était décidé. Il n'en eut pas le temps.

Dès 1917, les conseils avaient pourtant aussi pris le pouvoir dans le Marmat, et ils étaient tout disposés à se fédérer avec ceux d'Asie centrale des Tatares, des Kazakhs, des Ouzbeks ou des Kirghizes. On était sensible ici aux idées de Sultan Galiéf qui harmonisaient si bien l'Islam et la lutte des classes, et aussi à celles de Voline et de Makhaiski, qui voyaient dans les

conseils l'abolition de l'État. C'était aller plus loin que ne leur demandaient Moscou et le Comintern.

Commissaire du peuple aux nationalités dès 1917, Staline était moins que Trotsky dérangé par le turbulent Marmat. Il le trouvait finalement moins encombrant comme voisin que comme membre de l'Union. Il n'y avait de toute façon aucun risque qu'il puisse servir de tête de pont aux Anglais, ni aux Turcs. C'est ainsi que se constituèrent les deux républiques indépendantes.

Plus tard la Chine, en se libérant, puis en s'éloignant de l'URSS, garantit davantage encore son indépendance. En somme, le Marmat fut l'une des rares régions de la planète à avoir passé le vingtième siècle plutôt tranquillement.

En tenant mon journal sous le figuier

De la terrasse, on a une vue panoramique sur la basse vallée d'Ar Roula au sud, par-delà les toits que l'on ne voit plus dès qu'on y est assis. De chez Dinkha, on découvre que la ville est beaucoup plus verte qu'elle ne le paraît quand on marche dans ses rues. Presque tous les pâtés de maisons cachent des arbres et des jardins.

Algarod a pourtant quelque chose de sévère, qui m'avait déjà frappé lors de mon premier voyage ; une sévérité bienveillante cependant. On s'y sent en paix, une paix austère.

Un figuier pousse dans le coin gauche de la terrasse, où je me suis mis à l'ombre pour écrire. Elle est bâtie sur la roche contre laquelle grimpent des herbes sauvages. On en descend par un petit escalier de pierre dans un jardin où poussent des légumes et des fleurs. La maison est plutôt modeste, comme je l'ai déjà écrit, avec ses murs blancs et ses fenêtres basses.

Cahier VIII Le Gourpa Révolutionnaire

Le 7 mai

Le Parti

Le parti prit le pouvoir en 1917, et fonda la République du Gourpa. Mais quel parti ? C'est ce que nul n'est jamais parvenu à établir définitivement.

« Conseil » se dit en russe *soviet*, et *loya* en palanzi. Les Soviets étaient alors une invention très récente dans la Sainte Russie. Le premier soviet fut celui de l'usine de Poulitof à Saint-Pétersbourg, créé en 1905. Les loyas dirigeaient les régions du Marmat depuis le septième siècle.

« Parti des Conseils » n'avait donc ici guère plus de signification que si l'on avait décidé en France d'appeler une formation politique « Parti Républicain ». Évidemment, il s'agissait de conseils ouvriers, et c'est ainsi qu'on commença à débattre si le parti était celui des conseils ouvriers, des conseils tout simplement, ou le parti des ouvriers.

Cette idée de *conseils ouvriers* dont Lénine avait pris alors la stature de porte parole mondial, venait en réalité d'Amérique du Nord. De Leon, un Hollandais cofondateur des IWW, s'y était fait le théoricien et le leader des *Workers Councils*, principe largement repris par la gauche allemande sous le nom de *Rat*. C'est de là que vint la prédilection des nazis pour caricaturer les communistes et les Juifs sous forme de rats (*Ratte* en allemand).

Pendant ce temps, on avait inventé un nouveau mot pour une idée nouvelle : *syndicat*. Il signifie à peu près « commander ensemble ». Sa morphologie qui mêle le grec et le latin dénote, outre les insuffisances de ses inventeurs en matières de lettres antiques, une volonté translinguistique.

Né autour de la *Fédération Jurassienne*, le syndicalisme rejetait tout autant le *trade-unionisme*, condamné par Karl Marx dans sa *Critique du Programme de Gotha et d'Erfurt*, que le principe d'un parti, fut-il de classe, qui se mettrait à égalité avec ceux de la bourgeoisie et ne prétendrait défendre que la justice sociale. Les Syndicats étaient à la fois l'organisation de la lutte émancipatrice des travailleurs, et celle de la société nouvelle.

Son succès fut si vif en France avec le mouvement des Bourses du Travail puis la CGT, qu'on se mit à traduire *trade-union* par syndicat — les deux étaient de toute façon assimilés à des organisations criminelles. On dut donc préciser : syndicalisme révolutionnaire, ou anarcho-syndicalisme.

Aux USA, *syndicalism* et *trade-unionism* ne se confondaient certainement pas, et le premier s'y associait avec le principe des conseils. C'est à peu près ainsi qu'on entendait la traduction russe par *soviet*.

Ce que j'essaie de laisser entrevoir ainsi, c'est que le passage continu d'une langue à l'autre n'est pas pour clarifier les concepts, et d'abord parce qu'au sein d'une même langue, les mots changent perpétuellement de sens.

L'idée seule de conseils (ou d'assemblée), était révolutionnaire dans des nations où régnait le despotisme fondé sur des traditions féodales ou des appareils religieux. Dans des pays comme la Suisse, la Hollande, les États-Unis ou la France, l'idée vraiment nouvelle était seulement que les conseils fussent ouvriers.

Pour les premiers, la Révolution se confondait avec un renversement politique et constitutionnel. Pour les autres, elle était « sociale » — encore un mot dont le sens a changé. Elle supposait une transformation plus profonde, et donc plus lente, des rapports de production : une révolution industrielle, technologique et scientifique, bien plus que politique.

Lénine, minoritaire (*bolchevik* en russe), voulait faire accomplir à l'empire des Tsars les deux pas à la fois. « Le socialisme, c'est les conseils plus l'électricité » disait-il. Cela plaisait

aux gens du Marmat qui avaient déjà les conseils mais pas l'électricité. Chaque nation pouvait trouver dans sa propre culture et son histoire les ferments sur lesquels s'enracineraient ces idées, et les gens du Marmat en furent autant capables que les autres.

Ce furent un peu toutes les raisons qui firent qu'on ne sut jamais comment qualifier le parti : Parti des Conseils, Parti Ouvrier, du Travail, Parti Communiste, de la Révolution, Parti Socialiste, Démocratique, du Progrès... On finit par dire simplement « Le Parti ».

Depuis l'origine, le Parti est en réalité une constellation de groupuscules qui s'allient ou s'opposent pour orienter les décisions des divers conseils. Il n'a jamais eu de cartes, ni même de liste des membres. Je crois que je pourrais moi-même me dire « membre du Parti » sans que personne ne vienne me contredire.

Ce Parti unique s'est toujours confondu avec le Syndicat, unique lui aussi et constitué d'une constellation des mêmes groupuscules, dont aucun organigramme ne saurait figurer la présence au sein des Unions Locales et des Unions de Métiers.

Abou 'l Houghman

Une photo montrant Staline, alors commissaire du Peuple aux nationalités de l'Union Soviétique, et Abou 'l Houghman, secrétaire général des Conseils du Marmat, à Tangaar en 1918, illustre jusqu'à la caricature la différence entre les deux conceptions de la Révolution. Al Houghman, qu'on appelait simplement Abou, avait un sens inné du désordre, comparable à celui que Staline avait de l'ordre. « L'ordre, disait-il, est la perfection, et la perfection est l'immobilité et la mort. Seul le changement est durable. »

Alors que Staline voulait édifier un socialisme d'état planificateur, Abou avait lancé à la tribune du Conseil Supérieur de Tangaar, contre le très léniniste président Galnakh qui présentait son plan d'organisation socialiste de la production : « Organisation ? — Propriété ! »

Il se signala aussi lors d'une visite au soviet de Léninegrad, à l'époque où les premiers films des Marx Brothers furent projetés en Orient, en se proclamant « Marxiste tendance Harpo », tout en imitant le regard et les mimiques de celui-ci. C'est à cette occasion que fut prise la seule photo de Staline en train de rire à gorge déployée. Elle fut rapidement détruite par les services de la propagande.

Al Houghman avait fait des études d'ingénieur en France. C'était l'époque où la troisième république offrait avec générosité des bourses à des étudiants de ces régions qui échappaient encore miraculeusement à la domination britannique, russe ou ottomane. Elle se disait que ça ne pouvait pas faire de mal à la présence française en Asie.

Il y rencontra Émile Pouget dans une exposition au salon des Indépendants, avec lequel il partagea toujours une véritable fascination pour la peinture impressionniste, il apprit à jouer de l'accordéon, qu'il introduisit dans le Marmat, et il y tomba amoureux d'une jeune ouvrière syndicaliste qui revint avec lui à Algarod en 1910.

Il retourna dans le Marmat avec l'idée de construire des barrages et des centrales électriques. Il rencontra alors les mêmes difficultés qu'avait connu des siècles plus tôt le moine Gandyyas. C'est ainsi qu'il fonda le Conseil des Travailleurs de l'Électricité.

Le 8 mai

Dinkha

Dinkha est un habitué de la place des Darlabats. De bon matin, il y descend prendre son petit-déjeuner sur une terrasse au soleil. Il y attend son car pour la ville nouvelle où est son bureau.

Dinkha travaille beaucoup chez lui. À quoi bon multiplier les déplacements inutiles, quand on peut le joindre à tout moment par l'internet, et lui, par le même moyen, consulte à tout instant les documents dont il a besoin ?

Il passe des heures devant l'écran et, dès qu'il le peut, il prend les dossiers qu'il vient d'imprimer et va continuer son travail dehors, sur une terrasse de la place des Darlabats, ou plus loin.

C'est là où je l'ai retrouvé hier matin, juste après avoir eu la même idée que lui. « Ici je sais que personne ne vient me déranger, » m'a-t-il dit. « Ce n'était pas mon intention, » m'excusé-je. « Non, répond-il, je ne disais pas ça pour toi, tu ne me déranges pas, tu me changes les idées. — Vraiment ? — Sinon, je te le dirais franchement. Viens, assieds-toi un moment. »

Dinkha a largement passé la quarantaine. Ses cheveux, légèrement bouclés, sa moustache et son bouc, très noirs, le rajeunissent. Sa forte carrure et ses gestes énergiques cachent son début d'embonpoint.

L'électricité

— La mécanique quantique est à la fois le résultat de la découverte de l'électricité, et sa véritable découverte, m'explique Dinkha, pendant que le serveur qui vient de m'apporter un café dessert la table. Elle dépasse définitivement ces deux lectures concurrentielles du monde qu'étaient la physique et la chimie. La force électromagnétique réintroduit celle de la gravitation au sein même de la composition des éléments.

— Voilà un résumé bien clair de deux siècles de recherches. Dis-je. Cela, je le comprends parfaitement. Je comprends moins ce que cela veut dire.

— Tu viens de faire toi-même un résumé très clair du programme de la recherche à venir, plaisante-t-il.

— Compare les atomes aux lettres de l'alphabet, continue-t-il quand le serveur qui le connaît bien lui ramène du thé à la menthe sans qu'il ait eu à le commander. Nous avons un alphabet de cent cinq lettres avec lesquelles nous pouvons écrire tous les corps chimiques, du plus simple, l'hydrogène, aux plus complexes, les acides désoxyribonucléiques.

— Oui.

— Jusque là, nos atomes ou nos lettres ne sont que des abstractions. Il leur manque l'existence. L'électricité est l'encre qui la leur donne.

Dinkha s'interrompt un instant, distrait par une jeune fille qui travers la place. Elle longe cette invraisemblable fontaine avec son bassin et ses sculptures qui m'évoquent plus l'Italie baroque que l'Asie Centrale. — Ou la syntaxe ? L'interrogé-je.

— Excellente remarque ! Convient-il. En réalité, c'est la même chose.

— Oui ?

— Oui, j'aurais pu prendre une autre image et comparer aux atomes les phonèmes plutôt que les lettres. Alors, je dirais que l'électricité est la voix qui les prononce.

— Je comprends. Quand il m'a invité chez lui, Manzi m'a expliqué comment pour Al Farabi la grammaire était l'art de la vocalisation : Les trois voyelles qui sont les accents de la langue arabe, en permettant de prononcer les consonnes leur donnent leur valeur grammaticale. Je l'ai résumé dans le deuxième cahier de mon journal de voyage de 2003.

— Exactement, si tu compares les éléments simples aux vingt-deux lettres de l'alphabet arabe, alors les électrons sont les accents qui les vocalisent.

— Les jokers des consonnes, disait De Chazal...

— Quoi ?

— Rien. J'avais lu dans le livre de Malcolm de Chazal *Sens plastique*, que les voyelles étaient les jokers des consonnes. J'avais pris ce livre dans la bibliothèque de mon ami Fardouzi la même année, et il avait mis en note un renvoi à la *Grammaire* d'Al Farabi.

L'électricité et la matérialité de la matière

Il fait froid le matin à Algarod. Le jour pointait à peine quand je me suis éveillé, et les oiseaux dormaient encore. J'aime cette heure où la lumière des lampes le dispute encore à celle du jour. Dinkha, en bon habitué, a choisi la première table que le soleil atteint, et je peux maintenant ôter mon manteau.

« L'électricité serait donc comme la matérialité de la matière. » Ajouté-je.

« Un poète pourrait dire cela, répond-il, à condition qu'il ne cherche pas trop à comprendre ensuite ce qu'il a voulu dire. Car, vois-tu, pour que les mots aient une valeur scientifique, ils doivent être associés entre eux par des rapports géométriques, des proportions et des mesures. Qu'est-ce que la puissance ? Le quotient du travail sur le temps. L'unité de puissance est le watt, qui vaut un joule par seconde. Alors qu'est-ce que le travail ? Le travail est le produit de l'intensité de la force par le déplacement. Si le déplacement et la force font un angle, le travail est égal au produit de la force par la projection du déplacement sur la direction de la force. Et la force, qu'est-ce que c'est ? La force est le produit de la masse par l'accélération. Et la masse ? Le produit du volume par la densité. Newton a parfait ce système dans lequel chaque concept est lié aux autres par des mesures. »

— Einstein en a construit un autre, remarqué-je.

— Pour qu'il marche, on devrait ramener la force gravitationnelle à celle de l'électromagnétisme. Nous avons bien quelques équations intéressantes, mais nous ne connaissons pas le chemin du calcul à l'expérimentation.

— Tu veux dire que la théorie des cordes est mathématique mais pas littéralement scientifique.

— Ou si tu préfères, qu'on est capable de vérifier qu'elle soit vraie, mais pas de comprendre ce qu'elle signifie. Peu de chercheurs prennent le bon chemin pour y parvenir, si tu considères que la meilleure vérification expérimentale du *big-bang* serait de créer un nouvel univers.

Il rit, puis ajoute : « Mais où ? »

Cahier IX La République du Gourpa

Le 9 mai

L'histoire du Marmat a été ponctuée de violence

L'histoire du Marmat a toujours été ponctuée de violence. Celle-ci fut malgré tout assez peu meurtrière comparée à d'autres parties du monde.

Les morts et les souffrances que causent les combats à ceux qui les mènent, font toujours une part négligeable quand on les compare à ce que nous appellerions aujourd'hui les « dommages collatéraux ». Ceux-ci recourent les victimes civiles accidentelles, ou délibérément massacrées, pillées, affamées, abandonnées au froid ou aux épidémies. Si l'intention est le plus souvent d'exterminer, lorsqu'elle est absente, des masses d'hommes armés sont de toute façon presque toujours contraintes de continuer à tuer et à ravager simplement pour survivre, ou encore parce qu'elles ne peuvent plus assurer la survie de ceux qu'elles ont soumis.

C'est ainsi que se fait l'Histoire, et que certainement la préhistoire s'est faite aussi. Comme il est fréquent dans les régions accidentées, où il suffit parfois de s'élever de quelques centaines de mètres pour échapper aux carnages, le Marmat connut beaucoup de combats mais peu d'exterminations.

Des communautés variées et successives ont cohabité par la force des armes. Après quelques temps, le combat passait dans les cœurs, entre la haine et l'estime pour l'ennemi irréductible, puis, nécessité faisant loi, des échanges succédaient à la guerre, tout aussi âpres pourtant, entre qui manquait de fourrage et qui manquait de minerai. Les hommes et les idées alors peu à peu se mêlaient et des yeux bleus finissaient par aguicher des yeux bridés.

Il en est résulté une mosaïque de petites communautés guerrières, focalisées autour de cités fortifiées : Tangaar, Bolgobol, Asgarod, Dargo Pal, Bisdurbal... En même temps que ces centres s'étendaient au-delà de leurs successives murailles, des citadelles perchées au cœur de profondes vallées, en devenaient d'autres plus dérobés. J'ai déjà expliqué cela le mois dernier.

La véritable religion du Marmat a sans doute toujours été la guerre. Chaque communauté savait qu'elle devait sa liberté, ses biens et ses terres à son courage et à ses armes, et qu'elle les avait gagnés contre les autres. Et les autres le savaient aussi.

Le Bouddhisme a très tôt servi de liant entre elles. Il y parvint en devenant lui-même guerrier. Il maintenait en même temps les mœurs et les croyances anciennes. Le monothéisme pénétra donc dans la région moins comme une division que comme une différence de plus.

Ceci a donné durablement des mœurs difficilement décryptables pour l'étranger : un sens du bien commun et de la discipline quasi-militaire, qui s'harmonise étrangement avec un individualisme complet.

Non. Ce n'est pas cela. Je sais bien le sens qu'un lecteur peut donner aux mots que je viens d'employer. On est bien capable en Occident d'être discipliné devant un chef, et d'être individualiste jusqu'à l'égoïsme dans son petit carré. Ce n'est pas cela.

Je me souviens, le 29 avril, en montant avec Iskanda et son fils jusqu'à sa maison dans la montagne, il y avait une vieille femme au bord de la route. Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'elle faisait. Elle se baissait péniblement à l'aide de sa canne pour ramasser des pierres, et elle les déposait délicatement sur le bas muret dont elles étaient tombées. Elle entretenait « sa » route, elle s'en occupait comme de sa cuisine.

Vous imaginez un peu, dans un tel pays comment les autorités peuvent s'y prendre pour imposer la moindre décision, et comment il peut y avoir seulement des autorités.

En toute chose, les décisions reposent sur des assemblées, des conseils, qui doivent s'entendre avec d'autres assemblées et d'autres conseils... Ils ne servent pas à grand-chose, si

ce n'est à retarder les décisions, qui heureusement ont la plupart du temps déjà été prises, imposées par les circonstances. D'ailleurs les votes majoritaires ne sauraient engager les minoritaires, auxquels rien n'interdit la scission.

Il n'est pas rare que des villages aient deux ou trois conseils municipaux rivaux. Heureusement encore, lorsqu'une route s'affaisse, elle est généralement réparée avant même leur réunion, parfois par ceux-là même qui doivent s'y réunir.

Le 10 mai

Qu'est-ce qu'un texte

Nous avons pris l'habitude, Dinkha et moi, de déjeuner ensemble à la place des Darlabats. Après le repas, le serveur m'apporte déjà, sans que j'aie à le lui commander, un café sans sucre avec un verre d'eau, en même temps que le thé de Dinkha.

À ce moment-là, nous interrompons nos bavardages, je sors ma pipe et mon portable, et Dinkha ses dossiers. J'apprécie toujours la présence des gens qui savent être studieux en compagnie.

« Comment fais-tu pour écrire en arabe avec un clavier européen ? » S'étonne Dinkha en jetant un coup d'œil sur mon écran.

— J'ai mémorisé les touches tout simplement.

— Tout simplement ?

— Et je me servais aussi bien d'un clavier arabe pour écrire en français ou en anglais.

— Alors pourquoi as-tu besoin de regarder ton clavier ? C'est ça qui m'étonne. Je vois tes yeux courir sur les touches, et tu saisis des caractères qui n'y sont pas visibles.

— C'est vrai, je ne suis jamais parvenu à mémoriser la place des lettres sur les touches. J'ai seulement mémorisé la relation entre les caractères latins et les caractères arabes.

« Et tu n'oublies jamais ? » Demande-t-il apparemment surpris. « Si, j'oublie tout le temps. C'est pourquoi je laisse toujours ouvert un clavier virtuel sur mon fond d'écran quand j'écris en arabe. Il me suffit alors de cliquer sur le bureau pour le faire monter au premier plan, » continué-je en joignant le geste à la parole. « Et, tu vois, en appuyant sur la touche majuscule ou option, les caractères spéciaux apparaissent. »

« Et toi, comment fais-tu ? — Je change de clavier. — Pas vraiment pratique avec un portable. »

« Tu sais, la forme des lettres, les sons des phonèmes eux-mêmes, continué-je, tout cela n'est qu'un point de vue, une figuration toute superficielle de ce qui seul a importance : les jeux de leurs combinatoires. Le texte que l'on voit, la phrase que l'on entend, même pour les plus beaux vers et les plus belles calligraphies, ne sont rien, à peine un emballage intuitif pour leurs relations numériques. »

« Tiens, je vais te trouver une pensée magnifique de Goethe citée par Paul Éluard dans *Donner à voir*. Je l'ai utilisée dans un de mes textes. » Je lance mon navigateur et recherche rapidement dans l'arborescence d'une copie de mon site. Il contient tous mes ouvrages, dont seulement quelques-uns sont protégés par des mots de passe sur l'internet. Je sélectionne la citation et la colle sur mon traitement de texte. Le petit croissant vert à droite de la barre des menus, à côté de l'heure, est automatiquement remplacé par un carré bleu-blanc-rouge. Je grossis un peu les caractères pour que Dinkha puisse les lire, je sélectionne la barre de son, choisis le français et lance la lecture :

Goethe et le Code Source

... ce qu'il y a de plus important, de fondamental, ce qui produit l'impression la plus profonde, ce qui agit avec le plus d'efficacité sur notre moral dans une œuvre poétique, c'est ce qui reste du poète dans une traduction en prose ; car cela seul est la valeur réelle de l'étoffe dans sa pureté, dans sa perfection. Un ornement éblouissant nous fait souvent croire à ce mérite réel quand il ne s'y trouve pas, et ne le dérobe pas moins souvent à notre vue quand il s'y trouve... On peut observer que les enfants se font un jeu de tout ; ainsi le retentissement

des mots, la couleur des vers les amusent, et, par l'espèce de parodie qu'ils en font en les lisant, ils font disparaître tout l'intérêt du plus bel ouvrage.

Goethe, *Poésie et vérité*

« Envoie-moi ce passage par courriel avec les références » me demande Dinkha. Je le sélectionne et le coupe, ouvre mon courrier et le colle. « Je te l'enverrai en me connectant de chez toi. »

— Ces quelques phrases de Goethe, commente-t-il, vont, non sans quelque méchanceté, à l'essence de la poésie, et même du langage.

— Je trouve aussi.

— Pourtant il ne fait pas allusion à la pure relation numérique et abstraite dont tu parles.

— Elle est implicite. Que reste-t-il en effet du poème dans une traduction en prose, quand on le dépouille de son ornement éblouissant ?

— Tout, peut-être, sauf la relation numérique.

— Elle est justement tout et rien : rien, puisqu'elle n'a en soi ni forme ni contenu ; tout, puisqu'elle les produit et les articule.

— Je vois ce que tu veux dire.

— C'est pourquoi je ne me laisse pas volontiers enfermer dans la fausse opposition entre lyrisme et formalisme.

— Je ne te suis pas.

— Eh bien si par *lyrisme* on pense à « l'ornement éblouissant », ou si par *formalisme* on entend opposer forme et contenu, je les renvoie dos à dos. Si au contraire, avec *lyrisme* on pense à la lyre, et donc à la musique, et donc encore aux harmonies et aux mesures, c'est à dire aux relations numériques, et par *formalisme* on pense à leur notation formelle, alors je me revendique des deux.

— Oui, je comprends, mais je crois que ce que tu prêtes si exclusivement à la littérature et à la poésie se retrouve tout autant dans la musique ou l'image, et aussi bien dans tout travail humain.

Le 11 mai

La télévision du Gourpa

Dinkha est la première personne que je rencontre ici à posséder une télévision. Je la regarde en coupant le son.

Il m'arrive aussi en France de la regarder ainsi. La plupart du temps, le son est aussi inutile que le serait l'image à la radio. Ici, il l'est doublement, puisque je ne comprends pas le palanzi.

Contrairement à ce qui se passe avec le bon cinéma, les images et le son se brouillent à force de redondances forcées. Il est presque impossible dans une émission de télévision de voir distinctement les images et d'interpréter intelligiblement le son. On s'y fatigue, et très vite, l'un distrait de l'autre. Regarder et écouter en même temps m'épuise, alors je coupe le son.

J'ai mis un certain temps à remarquer qu'ici personne ne présente les informations à l'écran. Une interview ne montre jamais qui parle. Les images qui présentent autre chose que des objets ou des plans larges avec des silhouettes indistinctes, sont proscrites.

La télévision est apparue très tard dans la République du Gourpa, elle n'a jamais eu beaucoup de succès et a soulevé de nombreuses polémiques. Sans avoir jamais réussi à s'imposer, elle est dépassée aujourd'hui par l'internet, qui correspond mieux aux mœurs du pays.

Pour faire une télévision, il n'est pas nécessaire de comprendre la formule de Planck : $h\nu = E_2 - E_1$. Il est surtout nécessaire de décider qui parle dans le poste. Pour cela, il faut un État fort, des organisations de masses et des patrons de droit divin. En ce domaine, certains diraient que la République du Gourpa a beaucoup de retard.

On n'a jamais très bien su y désigner quelqu'un qui parle pour les autres. À supposer même qu'on y soit arrivé, il aurait encore fallu que celui-ci accepte de ne pas parler pour lui seul.

Après des émeutes et des émetteurs détruits, la télévision d'État fut dépecée entre des stations locales autonomes qui s'échangent les mêmes programmes. On y évite tous les sujets qui fâchent, on y présente des groupes folkloriques, des documentaires sur la vie des insectes et des émissions pédagogiques pour les écoles.

Un conseil de théologiens jugea contraire à l'Islam de filmer des visages. La déclaration outrancière qui n'avait aucune chance d'être retenue par une autre assemblée religieuse, reçut pourtant l'appui inattendu d'une fraction du Parti Communiste Marxiste-Léniniste, un courant du parti unique. Il s'appuya sur le jugement des mollahs pour accuser le président de vouloir établir un culte de la personnalité, après que celui-ci ait répondu à un appel du haut conseil de l'audiovisuel pour défendre la télé à la télévision. La plupart des conseils de travailleurs de l'industrie sautèrent sur l'occasion pour renverser le gouvernement, trop proche de l'URSS pour les uns, de la Chine pour les autres, ou encore, pour quelques autres, de la Conférence des États Islamiques, des non-alignés, ou même de l'impérialisme.

Des conseils de femmes voulurent interdire aussi qu'on filme des chanteuses, des musiciennes ou des danseuses de trop près, les exhibant comme des animaux de foire, au détriment de leur art.

La télévision aurait pu au moins être la vitrine du cinéma local. Les conseils de cinéastes lui refusèrent leurs films sous prétexte qu'ils n'étaient pas faits pour être diffusés ainsi, et qu'ils y perdraient leur liberté.

Bien peu de gens regardent donc la télévision locale. Rien ne leur interdit de capter les chaînes étrangères sur l'écran de leur ordinateur. Des programmes de décryptage sont disponibles partout en toute illégalité. Certaines mauvaises langues prétendent qu'ils sont fournis par les chaînes commerciales étrangères elles-mêmes.

Il est probable que beaucoup de gens les voient, bien qu'ils aient autre chose à faire la plupart du temps sur leurs écrans. Ils en parlent avec mépris comme d'une chose obscène, laissant deviner les émissions qu'ils suivent.

Leur télévision pourtant me plaît. Les opérateurs ne sachant plus quoi filmer, ils promènent leur caméra dans des sites sauvages ou des zones urbaines sans signification. C'est idéal pour visiter le pays, et aussi agréable que regarder par la vitre d'un train.

Cahier X
Au cœur de l'Asie

Le 12 mai

Qui parle ?

J'ai trouvé cette nuit en relevant mon courriel l'étrange message d'une jeune Tatare en un anglais approximatif :

Hello my friend.

M'appelle Y, mon nom de famille K. Je suis née, 26 mai 1978 dans la ville de Kazan. Vous avez semblé être assez la personne intéressante. Et à moi le désir avec vous a semblé apparaître. Vous voudriez probablement me demander. Qu'est-ce que je recherche des relations? Je RECHERCHE POUR MOI LA PERSONNE PROCHE, pour des relations sérieuses. Avec dans un rapide futur, voudrais lier la vie.

Vous serez placé probablement par une question pourquoi je recherche le destin et veux relier la vie à la personne hors des frontières. J'ai essayé de trouver le type de Russie, et ai été convaincu qu'ils n'apprécient pas le sentiment, des relations, entre l'homme et la femme. Pour moi, la vue sur les relations serait présent non seulement ce quoi ou les besoins, mais amour et romanticisme. Peu je dirai au sujet de moi. Je suis personne très romantique. Je travaille dans l'intérieur cosmétique. J'aime au soin de la beauté des personnes. Comme je pense, cet aspect est une partie d'une beauté interne de base d'une personne. Si vous voulez découvrir au sujet de moi, s'il vous plaît m'écrivez davantage. Il serait plaisant pour moi si vous ne me laissez pas sans attention.

With sincere respect Y.

Voilà qui est bien touchant, tant par le ton, le contenu, que par l'anglais exotique. Apparemment, je l'ai séduite. Comment ? La seule vue de mon site aurait un tel effet sur une esthéticienne de vingt-huit ans ?

J'ouvre ma page d'accueil en anglais, puisque ma correspondante ne connaît manifestement pas le français. Je me suis peut-être un peu trop noirci les cheveux sur la photo, halé la peau et effacé les rides. Je suppose que mon charme doit malgré tout venir plutôt de mon texte, que je relis.

Bien sûr, je sais que la barbare politique d'immigration de l'Union Européenne démultiplie à l'étranger le charme de ses ressortissants, mais pourquoi moi, précisément, m'a-t-elle élu ?

Dinkha éclate de rire en lisant la lettre. « Tu t'es fait usurper ton identité, » me dit-il avec une claque sur l'épaule.

« Allô, ici la terre, vous pouvez vous poser. » Ajoute-t-il me voyant interdit. Évidemment, quelqu'un s'est inscrit en mon nom dans un club de rencontre.

« Et moi qui lui ai déjà répondu. » Dis-je en relançant son rire.

« Ah, Jean-Pierre, ajoute-t-il enfin, il n'est pas utile non plus de connaître la formule de Planck pour comprendre l'internet. Il suffit toujours de savoir qui parle, et à qui. »

Langage et données des sens

Je me découvre parfois complètement stupide devant le langage, réagissant à la signification comme à un réflexe conditionné.

Les complexes opérations cognitives qui consistent à interpréter le sens des propositions ne nous empêchent pas de réagir souvent à la parole, même si elle est bien comprise, comme à un réflexe provoqué par les données des sens. On est toujours surpris quand on a l'occasion de s'en rendre compte, même si l'on sait que les données des sens s'interprètent aussi à travers de subtils procès cognitifs.

Liberté et causalité

Une vieille tradition philosophique veut de toute force mettre la causalité au début de tout. Plus de place ne reste alors à la liberté. De là, on serait tenté d'en chercher la source dans un *faible déterminisme*, d'y voir une *émergence* du hasard.

La liberté est pourtant inconcevable sans détermination, sans causalité, puisque sans enchaînement de causes, aucune prévision n'est possible. La liberté suppose de prédire aussi peu que ce soit la conséquence de ses actes, que l'on se trompe ou non, et d'intervenir sur des enchaînements de causes.

Dans ce cas on doit être cohérent et dire ou bien que la liberté n'existe pas mais seulement le hasard et la nécessité, ou bien qu'elle est avant même la causalité. Une telle contradiction a toujours tarauté la philosophie déterministe qui veut que la causalité soit au commencement de tout. De toute évidence c'est la raison pour laquelle elle a imaginé Dieu.

Pour autant, l'idée d'un Dieu ne résout rien. La toute-puissance qu'on lui prêterait n'en déposséderait pas moins de liberté toutes ses créatures.

Or, nous faisons à chaque instant l'expérience de notre liberté, puisqu'elle est celle-là même de la causalité. On peut alors s'assurer que Dieu n'existe pas, et que la causalité n'est qu'un produit de la liberté des existences.

Cependant, si l'on nie Dieu seulement en tant que source de toute causalité, la contradiction n'est pas résolue, puisqu'on revient au seul déterminisme qui a fait naître le problème. Nous devons donc comprendre « Dieu » comme nous comprenons « couleur », « nombre », « matière » ou encore « homme ». La couleur, le nombre, la matière, l'homme n'existent pas en tant que tels. Ils existent comme telle ou telle couleur, tel ou tel nombre, tel ou tel matériau, tel ou tel homme, toi ou moi.

Derrière cette question s'en tient une autre : la causalité est-elle une loi qui règne sur les créatures, ou est-elle le pouvoir que chaque existence exerce sur les autres ? « Dieu » alors désigne cette puissance générique, l'effectivité du réel, et il n'existe pas autrement qu'en étant la puissance et la réalité de telle ou telle existence, comme pour la couleur ou le nombre.

Comprendre une telle question revient à concevoir sa résolution mathématique. Celle-ci consiste à calculer qu'un déterminisme renforcé accroît le champ des possibles au lieu de le restreindre.

Il est plus simple encore de calculer l'inverse, d'observer qu'un déterminisme faible engendre la monotonie du hasard. La statistique nous montre que la faiblesse des causes engendre la régularité.

La Réforme d'Abd'Oul Hacq

— Voici les grands principes de la réforme qu'instaura Abd'oul Hacq au dix-septième siècle, m'explique Dinkha.

— Tout cela ressemble fort à de l'athéisme ou je ne m'y connais pas.

— Ce n'est pas le sens qu'on donne ici à ce mot, rectifie-t-il, que l'on réserve pour le déterminisme athée.

— Pour moi c'en est un, et des plus rigoureux.

— Tu te dis bien matérialiste tout en affirmant que la matière en général n'existe pas, mais seulement les matériaux et leurs propriétés mécaniques.

— C'est jouer sur les mots.

— Et alors ? reprend-il. La langue de tous les jours, comme les chats, retombe sur ses pattes. Si je te dis par exemple : « bats toi avec *détermination* pour la *cause* que tu épouses » ne comprends-tu pas ?

— :-D

(Tiens, je crois que j'ai trouvé un usage de la binoche, qui ne la limite pas à la ponctuation, au « point d'ironie » que souhaitait Alphonse Allais.)

Place Koukourâh

Je prends rapidement des habitudes. Pour cela, j'en change souvent. — Alors, ce ne sont plus des habitudes, me dira-t-on. — Si.

Parfois, il semble que la vie s'accroche quelque part et pourrait continuer à y tourner toujours. Elle paraît même y tourner depuis plus longtemps qu'on n'y est. C'est cette virtualité du toujours qu'est l'habitude. Elle contient une satisfaction tout aussi virtuelle et définitivement acquise. Alors pourquoi continuer, quand on sait que rien ne dure, de toute façon ?

Ainsi, j'ai délaissé la place des Darlabats pour la place Koukourâh. Elle est rectangulaire, avec une chaussée dallée qui en fait le tour. Le centre est en terre battue, et planté de bouleaux. Des enfants y jouent au ballon et y font de la bicyclette.

On ne s'est pas cassé la tête pour l'éclairage. Les lignes volent d'arbre en arbre d'où pendent de simples lampes de chantier. La nuit, elles diffusent une lumière orangée d'ampoules au sodium, qui éteint toute couleur, n'éblouit pas et permet de distinguer les étoiles par-delà les feuillages qui n'ont pas entièrement fini de pousser.

J'ai découvert la place Koukourâh hier soir. Dinkha m'y a amené dîner. J'y suis revenu ce matin.

Le 14 mai

L'Asie Centrale

Nous sommes sur des territoires de grandes civilisations, d'invasions successives par les Perses, les Grecs, les Turcs et les Arabes musulmans. Sur ces terres se sont rencontrés la civilisation persane et le monde turc des steppes.

L'histoire tourmentée de l'Asie Centrale n'a pas empêché la région de développer une forte identité. Elle a accueilli des peuples, des religions et des empires qui ont rayonné sur toute l'Asie. Son histoire a été peu étudiée, car les recherches ont été concentrées sur les périodes au cours desquelles le cœur de l'Asie battait aux rythmes transasiatiques : diffusion du Bouddhisme, Empire Mongol, naissance de l'URSS... En outre, aucun de ces moments forts de l'histoire n'appartient en propre à l'Asie Centrale, leur évocation renvoie à d'autres horizons : l'Islam au Proche-Orient, la Révolution d'octobre à la Russie, ou les populations d'expression turque à la Turquie. Enfin, le carrefour géopolitique qu'est l'Asie Centrale au cours de l'histoire a entretenu des relations privilégiées avec ses grands voisins : le monde grec, l'Inde, la Chine, la Russie et la Perse.

Les Achéménides (535-327 avant J-C), l'empire d'Alexandre le Grand, la dynastie grecque des Séleucides (312 environ à 250 avant J-C), le royaume des Parthes — (247 avant J-C - troisième siècle après J-C) — et les rois sassanides (227-651 après J-C) ont tous mené des campagnes contre les confédérations de nomades des steppes qui ont menacé leurs possessions.

Parmi ces puissantes confédérations nomades, il faut retenir les Sakas, les Scythes, la dynastie kouchan (deuxième siècle avant J-C - quatrième siècle après J-C) et les Kidarites. Les autres dynasties de nomades qui leur ont succédé à la tête des régions d'oasis, où elles ont connu une sédentarisation et une assimilation partielle, avaient une origine altaïque.

L'Asie Centrale est, depuis l'aube de l'histoire, le lieu d'une intense circulation d'hommes et d'idées. L'ouverture d'une voie continentale entre la Chine et l'Occident au deuxième siècle avant notre ère l'a placée au centre d'un équilibre entre grands empires.

La conquête arabo-musulmane due à la dynastie des Omeyyades de Damas au début du huitième siècle, a fait passer la Transoxiane — région au-delà de l'Oxus — dans l'orbite du monde musulman. La conquête de cette région a assigné pendant plusieurs siècles au fleuve Syr Daria, le rôle de frontière au-delà de laquelle l'Islam n'a pénétré que bien plus tard et par paliers successifs.

L'époque qui a suivi l'établissement du pouvoir islamique en Transoxiane représente une étape majeure dans le renouvellement des zones d'influence politico-culturelle en Asie Centrale. Elle a vu, en effet, la création d'un domaine politique musulman englobant les foyers

les plus anciens des civilisations urbaines du Moyen-Orient. La civilisation islamique, qui est née dans le nouvel espace omeyyade et s'est épanouie sous les premiers Abassides (750-1258).

Une symbiose entre le pouvoir turc préexistant et la religion islamique s'est ainsi opérée peu à peu, notamment lors de la dynastie des Seljoukides (1038-1194) sur la base d'une interaction entre nomades et sédentaires.

L'expansion des Mongols de Gengis Khan dans les régions soumises depuis des siècles à l'influence turque a jeté les bases d'une culture musulmane « turco-mongole » dans le développement de laquelle l'Asie Centrale a joué un rôle essentiel. La période allant du quatorzième au dix-huitième siècle a vu la stabilisation et l'homogénéisation de l'Asie Centrale.

L'empire de Timour Leng (Tamerlan), de 1370 à 1405, a été le seul de l'ère turco-mongole musulmane ayant eu la Transoxiane pour centre. À la mort du fondateur, les Timourides sont restés des acteurs du jeu politique dans l'ensemble de ces régions jusqu'à la fin du quinzième siècle, date à laquelle les Timourides ont été vaincus par les Ouzbèks, venus des steppes d'au-delà du Syr Dana.

Source : <http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Asie_centrale>

L'Asie centrale antique

L'Asie centrale constitue un véritable carrefour des civilisations. Ses plus anciens habitants connus sont des peuples indo-européens venus de l'ouest. Il s'agit des Tokhariens, qui ont vécu dans le bassin du Tarim au moins depuis l'an -2000, puis des Iraniens, qui ont occupé durant le premier millénaire avant notre ère toute l'Asie centrale, à l'exception du bassin du Tarim oriental et de la Mongolie. On peut également citer les Indo-Aryens, proches parents des Iraniens. Ils ont vécu en Bactriane aux alentours de l'an -2000 avant de conquérir l'Inde du Nord, à partir de -1700.

Les régions connues des anciens Grecs étaient la Bactriane, à cheval entre l'Ouzbékistan et l'Afghanistan, la Sogdiane, autour de Samarcande, et la Chorasmie (ou Khwarezm) au sud de la mer d'Aral. Tous ces noms sont d'origine iranienne.

Dans ces trois régions, il a existé depuis une époque très reculée de brillantes civilisations sédentaires, dont les fondateurs ne sont pas identifiés. En s'installant dans ces régions, les Indo-Aryens, puis les Iraniens, ont sans doute adopté en partie le mode de vie des autochtones, qui étaient sédentaires et s'adonnaient à l'agriculture et au commerce. Un peuple iranien, les Sogdiens, a notamment fondé la cité de Samarcande, dont la beauté a été remarquée par Alexandre le Grand. Plus au nord, les Iraniens étaient nomades. Ils sont connus sous le nom de Saces et ils occupaient en particulier tout le Kazakhstan et le nord de l'Ouzbékistan. Ils ont laissé des tombes qui datent du premier millénaire avant J.-C..

Source : Wikipédia, l'encyclopédie libre et gratuite :
<<http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>>

L'ouest de l'Asie Centrale

À propos, tous les continents, Europe, Amérique, Afrique... ont un nord et un sud, un centre, un est et un ouest. A-t-on jamais parlé d'une Asie de l'ouest ? Serait-ce l'Europe ?

Cahier XI
Autour d'Algarod

Le 15 mai

Ziddhâ

Tout ce qui a jamais été dit à propos de la soumission d'un sexe à l'autre, est miné par cette évidence qu'on est d'abord soumis à son propre désir.

Les fraîches beautés de vingt ans sont rarement savantes en ce mystère, au point d'en inspirer plus souvent à l'homme sage la fuite que le désir. Elles sont si peu modestes envers celui qu'elles éveillent, qu'elles en deviennent plus exigeantes et jalouses que le Dieu des Prophètes. Leur ignorance est d'ailleurs aussi bien un défaut de candeur.

Malgré ses vingt-deux ans, ses yeux en amandes et son corps de princesse des *Mille et une nuits*, Ziddhâ s'entend très bien à me soumettre à mon désir. C'est pourtant presque toujours elle qui s'arrange pour se trouver en ma présence.

Ziddhâ revient avec le printemps

Ziddhâ reconduit en voiture Iskanda à Algarod. Elle veut m'inviter quelques jours dans la vallée de l'Oumrouat, comme il y a deux ans. J'y retournerais volontiers avec elle. Je préférerais cependant explorer quelques régions que je ne connais pas encore. Dinkha nous offre son hospitalité si nous voulons prendre le temps de nous décider. Ziddhâ est venue avec son ordinateur et nous ne sommes donc pas pressés.

Nous avons passé la journée tous les quatre à Algarod. Demain Iskanda reprend son car pour Dargo Pal.

En quelques jours, les arbres de la place des Darlabats qui paraissaient dépouillés se sont couverts de feuilles. Par un imperceptible saut qualitatif, nous sommes passés du moment où notre esprit faisait abstraction du rare feuillage pour voir à travers lui le lointain, à celui où il reste accroché sur les feuilles.

C'est comme si le feuillage avait poussé dans la nuit, tout entier, d'un jour à l'autre.

Le 16 mai

Un lundi à la campagne

Je suis parti de bon matin avec Ziddhâ en voiture. Nous avons remonté la vallée d'Ar Roula. Le contraste est complet entre la ville nouvelle, en bas, étirée le long de la vallée d'Al Fawoura, et la vieille, qui lui tourne le dos, orientée en face de la vallée supérieure.

À la sortie de la ville, on a concentré une grande école communale, un collège, deux lycées, un centre de recherche et deux cliniques, qui font transition entre l'espace urbain, la petite plaine et la forêt. On se retrouve ensuite dans une vallée sauvage.

Plutôt que de suivre la route de Bolgobol en grim pant vers le sud en direction du col du Gargon, nous avons tourné vers l'ouest dans une vallée adjacente.

Après le pont en bois du village d'Ikthal, qui craque horriblement quand on le traverse, la route n'est plus goudronnée. Elle grimpe en lacets à travers une forêt de conifères.

Un phare en forêt

Nous avons roulé longtemps jusqu'à une vallée étroite qui serpente entre des parois presque abruptes par endroits. Il n'y a plus de champs ici, des herbes rases et de la mousse que le soleil de mai commence à dessécher, des éboulis, de gros blocs rocheux que cernent des taillis de bouleaux, et des noisetiers où demeurent encore quelques fleurs.

Le torrent écumant fait un bruit sourd qu'étouffe à peine le moteur. La vallée se resserre encore, et ses pentes se couvrent de feuillus jusqu'à former une forêt dense dont les branches

recouvrent la route comme une tonnelle. Une ouverture entre les feuillages se dégage parfois, d'où l'on voit, tout en bas d'une pente ravinée, couler le cours d'eau de plus en plus lointain.

Un bloc hiératique de la taille d'un immeuble d'un ou deux étages est penché au-dessus de la route, là où un torrent la traverse. Il n'y a pas de pont. L'eau passe au-dessus de la chaussée sur une vingtaine de mètres. On roule lentement et prudemment, et c'est à ce moment-là qu'on aperçoit à quelques centaines de mètres, émergeant d'un chaos minéral et végétal, perché sur un verrou qui domine le torrent invisible, un phare.

Un phare en pleine forêt, au cœur de la montagne, quel voyageur peut-il guider ? J'imagine un convoi exténué de lourds chariots de bois, tel qu'il en a circulé pendant longtemps sur ces routes de terre, ou encore un marcheur, rentrant chez lui après un long voyage, regardant le ciel noir, craignant que le vent de l'orage le gagne de vitesse.

Je pense aux camions de bois que l'on croise si souvent sur ces routes de montagne, et dont on suit parfois les phares la nuit au loin dans la forêt. J'imagine le chauffeur fatigué, égaré dans l'obscurité sans lune, et percevant soudain la lueur qui le guide. Je pense encore aux bergers, cherchant dans la nuit une bête perdue, ou au trappeur, car on chasse encore beaucoup les bêtes à fourrure dans les environs.

Il est troublant qu'on ait pensé ainsi aux hommes perdus dans la nuit, qu'on leur ait proposé comme une main tendue un signe pour leur faire savoir qu'ils ne sont pas seuls. Ce n'est qu'un simple signe, car le phare planté ici n'a pas l'utilité de ceux qui préviennent les marins des récifs et des hauts fonds. Il est un peu comme un clocher qu'on voit de loin, ou comme un minaret... Oui, ce doit être un minaret.

Un village de trappeurs et de bûcherons

Nous arrivons en effet à l'entrée d'un village. Il est bâti tout autour d'un rocher avec lequel une mosquée fait corps, comme une grande porte rectangulaire qui conduirait au sein de la terre. Elle domine la place. Des escaliers descendent de part et d'autre de son parvis autour d'un bassin couvert en contrebas.

Des hommes sont assis sur des tapis posés à même la terre battue, au soleil. Ils forment une seule ligne perpendiculaire à l'édifice, face au côté où débouche la route : une quinzaine de vieillards silencieux sous leurs grands turbans noirs, devant des narguilés et des services de thé. La fatigue de la route et la soif ont eu raison de mon hésitation à nous arrêter sous ces regards indifférents et pourtant attentifs.

Nous saluons et je fais un pas vers la fontaine. Des langues alors se délient et des gestes nous montrent les tapis et les tasses. Ziddhâ me traduit, bien inutilement, qu'ils nous invitent à prendre le thé.

Tous parlent un peu l'arabe, et quand ils découvrent que moi aussi, Ziddhâ peut cesser son rôle d'interprète. C'est un arabe à la fois fruste et classique, où viennent se glisser des termes en dari.

De quoi peuvent-ils bien vivre ici ? Je ne vois ni terre cultivable, ni fabrique.

« Ne sens-tu pas ? » me demande l'un d'eux en humant l'air. Il est en effet saturé d'essences végétales, dans lesquelles domine la résine. Des morceaux d'écorces traînent par terre ; de l'autre côté de la place, nous avons marché sur de larges traces de pneus.

— Du bois ? Demandé-je.

— Oui, et aussi des herbes.

— De l'élevage et des fourrures aussi, ajoute un autre.

— C'est pourquoi il ne reste plus au village que les vieux, dit un troisième en souriant. Les jeunes sont dans la montagne, et les plus jeunes encore sont à l'école à Algarod. Ils ne reviennent que le vendredi.

« Et les femmes ? » demande Ziddhâ. « Les plus jeunes travaillent aussi. » Ajoute-t-il. « Les nôtres font comme nous. Elles ont dû se retrouver dans la maison commune. »

« Les femmes craignent le soleil. » Ajoute un autre en riant, et il lui montre le chemin. « Je vais les saluer, » répond Ziddhâ en se levant.

Voilà une façon très polie de se débarrasser d'elle. J'en profite pour installer le tapis que l'un est allé me chercher et m'asseoir sur la même ligne. « Tu n'as pas de fusil ? » me demande-t-il. Je suppose qu'il a déjà vérifié en passant près de la voiture quand je lui tournais le dos. Il faudra que je trouve un prétexte d'ouvrir le coffre devant leurs yeux pour les convaincre que je ne braconne pas. Je les vexerais certainement si je les mettais dans la situation de me le demander.

Le village et ses environs

Le village se révèle plus grand et plus peuplé qu'il ne le paraissait en arrivant du bas de la vallée, quand on le parcourt. Ses maisons sont enfoncées dans le terrain et éparpillées parmi les arbres, reliées par de simples sentiers, des escaliers faits de rondins qui retiennent la terre. Elles descendent presque jusqu'au fond de la gorge creusée par le torrent.

On y trouve un moulin, laissé à l'abandon, le toit défoncé et les murs éventrés par les racines et les branches. Quelques centaines de mètres plus haut, est le petit barrage qui alimente le village en électricité.

Des maisons éparses s'étendent encore le long de la route, parmi des champs étroits et quelques jardins quand on remonte la vallée. Plus loin encore, là où la route redescend à niveau de la rivière, un hangar de tôle poussiéreux et un tracteur attendent que des camions viennent chercher des graviers que l'eau a polis.

En amont du village, le cours d'eau s'est partagé en plusieurs bras, et un affluent le rejoint à partir d'une faille d'où il dégringole en cascades. Les hommes semblent avoir renoncé, sur ce terrain instable, à prendre parti dans le combat que se livrent les éléments, les mélèzes de la forêt, les plages de cailloutis, les bois morts où s'accroche la terre puis des taillis touffus, les marécages.

Le lieu est pourtant parcouru de sentiers, et de passerelles sommaires faites de deux ou trois troncs jetés sur un bras du torrent, certainement laissés par des pêcheurs.

Les habitants paraissent pratiquer une sorte de semi-élevage. Des marécages forment de petits bassins fermés par des pierres, où pullulent des alevins, et j'ai vu de belles truites dans des lames.

Nous avons même rencontré un pêcheur... ou un chasseur : ils pêchent à l'arc. La flèche est attachée à un moulinet fixé à leur poignet. Il est dur d'attraper un poisson sous l'eau quand on demeure dehors. On doit tenir compte de la loi de la réfraction de la lumière de Snell, qui m'émeut tant.

Le 17 mai

Les sortes de musiques

Il y a quatre sortes de musiques. La première est celle de l'eau. Elle se divise en trois genres : les longues périodes des vagues, les fluidités du ruissellement, la densité de la pluie. Sseu-ma Ts'ieu, King Fang et Ts'ai Yuang-Ling tentèrent de leur donner au cours des siècles leurs modèles mathématiques.

La seconde est la marche du cheval. Elle se divise entre le pas, le trot et le galop. Elle fut étudiée par les peuples des déserts et des steppes.

La troisième est celle du moteur. Elle est celle de l'explosion, de la respiration et de l'étendue. Cette musique existait bien avant que l'on découvrit la vapeur, le moteur à explosion et la thermodynamique, chez les peuples des régions extrêmes, dans le grand nord et le sud torride. Bien plus tard, l'industrialisation l'a fait goûter à tous les peuples.

La quatrième enfin est la musique électronique. Elle est aux autres ce que la prose est à la poésie ; elle est la poésie de la prose. Elle est le bruit, ténu et chaotique, que fait l'ordinateur quand il travaille.

Le terme « ordinateur » est peut-être moins heureux que l'anglais *computer*. Si la musique était ordonnée, elle ne serait pas de la musique, elle serait seulement du son. Si elle ne l'était

pas du tout, elle serait du bruit. La musique désordonne l'ordre du son. C'est pourquoi le son d'un ordinateur qui travaille est immédiatement de la musique, du moins pour qui sait l'entendre, car la musique n'existe pas ailleurs que dans l'audition. C'est une musique automatique.

L'automatisme

On aurait tort de sous-estimer, de négliger, ou même de craindre l'automatisme. Sans automatisme, l'intelligence de l'homme ne serait pas qualitativement différente de celle du singe. L'automatisme, c'est faire corps avec la prothèse.

Ce matin, Ziddhâ m'a demandé comment je m'y prenais avec mon clavier pour faire une copie d'écran dans le presse-papiers. Pour lui répondre, j'ai dû poser d'abord mes doigts sur les touches.

Il est difficile d'expliquer à un autre ce que l'on fait automatiquement. C'est bien en cela que l'entraide entre les hommes est la plus précieuse. En activant notre attention, elle extrait le savoir de l'automatisme, et aussi bien l'y fait rentrer.

En somme, nous n'avons rien à nous échanger pour nous entraider ; même pas à nous partager. Nous avons seulement à nous interroger, car nous avons tout, mais tout nous échappe autrement, nous échappe dans l'automatisme.

Pour autant cet automatisme est précieux. Il est vital que l'attention s'échappe ainsi. Nous ne ferions rien de bon autrement. Notre esprit régresserait à force de tourner dans des tautologies.

Par exemple, en ce moment, je ne sais pas ce que je raconte. Les idées s'enchaînent au fur et à mesure sans que j'aie réfléchi à rien à l'avance. Elles ne me viennent pas du ciel, seulement de bribes de connaissances piochées ici et là, et articulées à la volée selon une syntaxe qui fonctionne pour ainsi dire seule. Je ne sais même plus de quoi je suis parti, convaincu seulement que je peux toujours me relire.

J'étais en train de dessiner avec un programme vectoriel les paysages vus hier.

« Tu sais qu'il existe des appareils photographiques ? » m'a demandé Ziddhâ.

La photo, ce n'est pas pareil. Je préférerais encore dessiner à la plume. J'ai pris quelques croquis d'ailleurs hier. Les vectorielles en trois dimensions sont plus passionnantes que la plume ou le pinceau.

Pour autant, l'image produite ne m'intéresse pas vraiment. Je l'ai mise provisoirement en fond d'écran pour mieux voir ses qualités et ses faiblesses. C'est plutôt pour l'acuité que gagne mon regard à de tels exercices, que je m'y livre.

L'art est ce qui consiste à rendre perceptible ce qui vaut mieux que l'art.

Cahier XII
Le Marmat contemporain

Le 18 mai

Conversation sur la terrasse

« La recherche devient un bordel indescriptible, nous explique Dinkha. »

« Et d'abord elle se babellise. La science moderne s'est structurée en Europe dès la fin du dix-septième siècle en utilisant principalement trois langues : l'allemand, l'anglais et le français. Au cours du vingtième siècle, la première a cédé le pas au russe. En principe, il n'en reste aujourd'hui plus qu'une : l'anglais. Mais quel anglais ! »

« Au cours de ce même siècle, on a trouvé pertinent de spécialiser toujours plus tôt l'enseignement scientifique et littéraire. Ce n'était pas une très bonne idée. L'anglais scientifique est devenu un salmigondis sans épaisseur, dont il est bien dur de se servir comme d'une langue véhiculaire entre plusieurs nationalités. A-t-on jamais vu un monde où les scientifiques ne sont pas d'abord des lettrés ? »

« Et ce n'est pas le pire par lequel j'ai commencé. Les éditions scientifiques ne sont plus faites ni contrôlées par des communautés de chercheurs. Elles sont entre les mains d'entreprises privées qui font de la recherche un véritable marché de la connaissance. Elles exploitent une première fois les auteurs qui les rédigent, et elles les exploitent une seconde fois comme lecteurs. Pas plus qu'avant, elles ne payent leurs papiers, et elles font payer les autres pour les lire. Elles commencent même à faire payer pour être lues. »

« Les éditions scientifiques sont de plus en plus numériques, et l'on se demande en vertu de quoi elles imposent leurs tarifs. N'importe quel chercheur serait bien capable de s'éditer lui-même. Elles justifient leurs prix par un travail. Lequel ? La recherche, l'écriture, la relecture, l'édition... tous ces travaux sont déjà accomplis, et financés la plupart du temps par de l'argent public. Ces tarifs doivent donc couvrir les frais de comptabilité, la programmation du paiement en ligne sécurisé et de protections contre le piratage. »

« Leur seule fonction avouable serait celle de faire l'aiguillage dans le savoir. En fait, elles gèrent seulement le marché. Elles n'aiguillent, et moins encore n'aiguillonnent rien du tout. Leurs prix les rendent inaccessibles au chercheur isolé, et ils sont prohibitifs pour une équipe qui ne travaille pas dans un pays où la devise est forte. »

« Elles prétendent sélectionner ce qui a la plus forte valeur scientifique. Elles justifient leur existence en se voulant le dernier garde-fou pour s'y retrouver dans le chaos foisonnant de la recherche. Pourquoi devrions-nous leur faire confiance ? »

« Jamais un travail intellectuel ne s'est distingué ainsi, et jamais il n'y parviendra. On trouve de plus en plus de la documentation libre et exploitable sur le net, parfois sur des sites personnels bien mieux faits que ceux des revues prestigieuses, par des gens qui ne sont ni bardés de diplômes, ni particulièrement renommés. »

« Cette course au prestige et aux bénéfices n'est de toute façon pas conforme aux exigences de la recherche que sont la collaboration et le partage, et surtout la relation directe. Leur existence dépend de plus en plus de la confusion et de l'imposture, qu'elles sont entraînées à entretenir plutôt qu'à contenir. Loin d'être un critère de scientificité, elles devraient plutôt éveiller les soupçons sur ce qu'elles publient. En attendant, on ne s'y retrouve plus. »

« De quoi te plains-tu ? Demande Ziddhâ. Avant, l'accès réservé et le prix étaient gages de qualité. Si maintenant la qualité est libre et gratuite, c'est encore mieux, non ? »

Le 19 mai

Les investissements étrangers

Il y a de plus en plus d'investissements chinois dans la république du Gourpa. Le régime a changé pour les rendre possibles.

La question réveillait un vieux problème qui avait déjà opposé la république à l'Union Soviétique et à la Chine Populaire. Les conseils du Marmat n'admettaient ni la propriété privée, ni la collectivisation des moyens de production. Ils ne les voulaient ni sous le contrôle des conseils de travailleurs, ni sous celui des conseils locaux, ni de quelque coordination gouvernementale. Ils avaient pour cela un fort argument : les moyens de production en réalité n'existent pas.

Ils justifiaient ce point de vue en démontrant, sans grande peine, qu'aucune installation industrielle, aucune route, aucune voie ferrée, aucun barrage... ne resterait longtemps debout sans travail humain ni entretien. Seul l'usage leur donne un semblant de persistance, et encore, en les modifiant perpétuellement. Cette capacité de travailler disparaît elle-même en moins d'une génération si elle n'est pas mise en œuvre. Peut-on posséder ce qui n'existe pas ? Et comment donc pourrait-on alors le vendre ?

Le nouveau régime trancha la question : il suffit que l'acheteur croie en l'existence de ce qu'il achète, si le vendeur peut prouver qu'il n'a rien fait pour le tromper.

Ils n'ont jusqu'à aujourd'hui attiré que des investisseurs chinois. Traditionnellement, les Chinois n'ont jamais beaucoup cru à la réalité des moyens de production. Ils croient surtout en la valeur marchande des produits.

Malgré la faiblesse des voies de circulation et son marché intérieur anémié, le Gourpa a une productivité très correcte, que camouflent à peine la sous-évaluation monétaire et le calcul totalement imaginaire du temps de travail.

Cela tient à ce que peu de monde y est occupé à des tâches improductives, voire nuisibles. Il est bien évident que la faible productivité de la France aujourd'hui ne tient ni à ses méthodes de travail, ni aux capacités de la main d'œuvre, ni à sa protection sociale, mais à la multiplication des tâches qui font tourner de l'argent sans produire aucune espèce de richesse, quand elles ne génèrent pas des nuisances. Dans la pachydermique industrie du spectacle, par exemple, ce ne sont pas les allocations des intermittents, ni le déficit de leur caisse qui coûtent cher, c'est le somptuaire gaspillage d'énergies que constitue sa part pourtant la plus rentable.

La grande concentration fordiste du siècle dernier, qui avait tant profité à l'Occident et au Japon, elle aussi se révèle depuis déjà longtemps moins efficace que de petites unités de production, mieux réparties pour économiser les transports et assurer l'autonomie locale, faciles à restructurer et stimulant la qualification.

De toute façon, les investissements chinois obéissent à une stratégie politique bien plus qu'économique. Le Marmat ne possède aucune richesse qui intéresse les Chinois. Il occupe une position stratégique.

La Chine est confrontée à un double problème sur sa frontière occidentale. À l'intérieur, elle se livre à une véritable « conquête de l'ouest » qui crée des tensions entre les migrants et les populations de souche. À l'extérieur, elle dispute à la Fédération de Russie et à l'Occident l'influence sur les nouvelles républiques indépendantes et l'accès à leurs champs pétrolifères.

La Chine ne veut plus que sa frontière ouest demeure un cul-de-sac. Pour cela, elle a tout intérêt à entretenir de bonnes relations avec le Marmat. Elle possède un atout que les autres puissances n'ont pas : un sens de l'opacité dans les affaires qui s'accommode très bien avec le fouillis des organes de décision locaux.

« Qu'importe sa couleur, du moment que le chat attrape les souris » disait le camarade Ping. Qu'importe les affaires, du moment que s'échangent les techniques. La République du Gourpa est très intéressée par des collaborations dans la production de composants électroniques.

Orage dans la nuit

Le tonnerre m'a réveillé avant le jour. Je suis sorti dans la nuit voir l'eau ruisseler dans les rues pentues d'Algarod, couler en cascades dans ses escaliers. J'ai pris les clés de la voiture de Ziddhâ en lui laissant un mot. Par prudence, je n'ai pas emporté mon ordinateur. Peut-être un jour fera-t-on des portables étanches.

De toute façon, je n'écris pas souvent au clavier, presque seulement du courriel. Il est pratique alors de garder sous les yeux le message auquel on répond, et d'en conserver des passages. Le courrier électronique est vraiment un genre d'écriture à part entière, permettant une exactitude dans la parole qui n'avait encore jamais été approchée. Sinon, je préfère la plume.

Il y a quatre ou cinq ans, j'attendais beaucoup des programmes de reconnaissance vocale qui devait permettre de dicter son texte pour qu'il s'écrive automatiquement. Voilà encore une technologie qui a abouti contre toute attente à un remarquable fiasco.

Pourtant ça marche, et somme toute pas si mal. Pas assez bien toutefois. J'observe que parmi tous ceux qui l'ont essayée, très peu l'ont adoptée, et seulement des gens qui n'écrivent guère ; des registres, des adresses ou de courts messages.

Quand je saisis mon texte, je le corrige en le relisant. Avec la reconnaissance vocale, je corrige le programme. Malgré tout, je n'hésite pas à faire prononcer le texte saisi. C'est le meilleur moyen de prendre connaissance de ce qu'on a réellement écrit.

On a souvent critiqué la mauvaise qualité des voix artificielles, notamment en français. Moi, je leur reproche seulement d'ignorer les liaisons. Sinon, cette mauvaise qualité est un atout supplémentaire qui permet d'apprécier celle-là seule du texte.

L'ignorance des liaisons est bien plus regrettable. Toute la grammaire du français repose sur elles. La plupart des Français les ignorent pourtant, ou les fait mal, et, plus grave encore, même les enseignants. Une liaison mal faite vaut pourtant bien une faute d'orthographe. Comment peut-on écrire une déclinaison à la fin d'un mot et ne pas savoir la prononcer quand on doit le faire ?

La France se dote d'un ministère de la francophonie et pourtant personne ne songe à programmer un logiciel de reconnaissance vocale correct du français. Tous viennent du monde anglophone.

La pluie devient moins forte avec les premières lueurs. Le vent des cimes s'est levé. Les toits brillent sous la lumière rouge des lampes.

J'ai roulé jusqu'en bas, dans la vallée d'Al Fawoura. Je l'ai remontée jusque là où ne s'étendent plus que des usines sur ses rives.

Je me suis arrêté dans un petit café dont la verrière m'offrait la vue sur les lames boueuses et tourbillonnantes de la rivière. L'orage a dû être très fort dans la montagne.

Écrire à la plume puis saisir au clavier renforce un curieux découplage de l'écriture, celui qui masque l'illusion du temps réel. Le texte s'offre d'habitude comme s'il était la trace que laisse la parole en se déployant dans son temps linéaire et univoque. L'écriture se déploie au contraire dans le ressac du temps onirique.

On ne vit pas la plume à la main pour noter ce qui nous arrive. On conte éventuellement après coup. Même alors, le temps de l'écriture n'est pas celui du conte. Et d'abord, pas plus que le rêve, l'écriture ne consiste à parcourir à nouveau ce qu'on a déjà vécu, pensé, éprouvé, perçu ; c'est construire avec.

La poésie à Algarod

Le bar commençait à se remplir quand j'y suis arrivé, puis il s'est vidé presque instantanément, me laissant seul avec le bruit à peine perceptible de la rivière derrière la vitre, et du vent. Il secoue maintenant les branches et le lampadaire devant le bar, qui grince bruyamment. Il ride aussi les flaques sur la route trempée.

Le patron désœuvré s'est installé aussi sous la verrière. Il a sorti un cahier qu'il relit une plume à la main. Je pense que ce sont ses comptes.

« Vous prenez un café ? » me demande-t-il, retourné derrière le comptoir pour s'en faire un. J'accepte en me rendant à peine compte qu'il me parle en palanzi.

Nous avons engagé la conversation en anglo-arabe. Il corrigeait sa poésie, pas sa comptabilité.

La montagne se dresse sombre sous nos yeux, et dans le crépuscule qui poinçonne le cœur, les ronflements du torrent frappent.

*Il a beau frapper
le courant contre les pierres
qui voudrait à la nuit
par ces sentiers de montagne
venir nous rendre visite ?*

Comme nous sommes voisins de la montagne sainte, nous allons y faire nos dévotions. Le chemin a été rude, aussi vais-je à la fontaine rocheuse de la mosquée, et de la main, j'y puise l'eau glacée.

*Au fond des montagnes
l'eau qui sourd d'entre les roches
je l'ai puisée et j'ai su
ce qu'est ne point se laisser.*

Au retour dans la splendeur du couchant, la ville nous apparaît dans ses moindres détails.

*Elle me quitte pour regagner Algarod, le cœur lourd comme le sabot d'un cheval.
Le lendemain, elle m'envoie ceci :*

*À la crête des monts
lorsque du soleil couchant
disparurent les feux
de mes yeux longuement
je vous cherchais*

Comme me parvient à l'aube le chant de la prière, je pousse la porte. La brume noie le contour des montagnes qui faiblement s'éclaire et la sombre ramure des chênes. Et voici que plusieurs fois, j'entends hennir le cheval.

*Dans la vallée, à cette heure
des gens doivent l'entendre
Ce peut-il qu'il en soient
qui aient une pensée pour moi ?*

*Hammad Sarashun
Traduction J-P Depétris*

Nous avons passé une partie de la matinée à traduire ces lignes, sautant de langue en langue, un seul d'entre nous connaissant celle de départ ou celle d'arrivée. Je commence heureusement à comprendre les principes de leur poésie⁵, et je crois avoir bien fait.

5 Voir mon premier voyage, cahier 4

Cahier XIII Le Jeu des Quatre Empires

Le 23 mai

Sur la terrasse

Grandes ou petites, toutes les agglomérations sont bâties dans des microclimats favorables. Je suppose que si l'on s'amuse à la chiffrer, l'économie d'énergie qui en résulte se révélerait considérable. Il est aussi probable qu'on pourrait y ajouter celle des dépenses de santé.

Ils s'assurent ainsi une qualité de vie à moindre frais. Comme elle ne coûte rien, elle serait comptabilisée négativement dans une économie de marché. Elle ne serait que de la pauvreté, par opposition à ce que sont les frais de chauffage, d'éclairage, d'isolation, de consommation de médicaments, etc.

C'est à quoi je songe sur la terrasse ensoleillée de bon matin.

Les principes de l'économie et de la dette

La monnaie n'est en somme qu'une reconnaissance de dette. Je rends service à quelqu'un, et comme il ne peut rien faire immédiatement en retour pour moi, il me donne une reconnaissance de dette.

En généralisant ce petit jeu, on croit pouvoir prédire qu'au bout d'un certain temps l'homme peu habile qui s'endette et ne sait rendre des services en retour, va finir par devenir l'esclave de celui qui travaille. Eh bien non. Il va se passer exactement le contraire. C'est cela le mystère de l'économie. On distribue des Prix Nobel aux nombreux chercheurs qui tentent d'en expliquer le paradoxe.

On devrait pourtant savoir que compliquer un paradoxe n'a jamais servi à l'expliquer. Au mieux, la complexité d'une explication permet de cacher qu'elle n'en est pas une.

Le monde est plein de paradoxes. Qu'est-ce qu'un paradoxe ? On emploie ce mot lorsqu'un phénomène n'obéit pas à ses propres lois. Le paradoxe de l'économie est que, pour s'appliquer, ses lois doivent faire appel aux forces de l'ordre.

À priori, ce principe du crédit est plutôt sympathique. On pourra toujours gloser sur la salubrité d'une telle comptabilité, on ne saura pas nier qu'elle repose sur la liberté de chacun et l'égalité entre tous.

Oui, mais le paradoxe est déjà inscrit dans ses prémisses. Observons bien ce que signifie le principe de l'échange marchand et de la dette : je rends service à quelqu'un, quelqu'un me rend service.

Naturellement, il m'arrive plus souvent qu'à mon tour de me trouver dans l'une de ces deux situations. Hier soir, par exemple, j'ai arrosé le jardin de Dinkha. Avant hier, j'avais emprunté la voiture de Ziddhâ, et lui nous a offert le gîte. Remarquons que nous ne nous sommes pour cela livrés à aucune comptabilité entre nous.

Il est vrai que nous avons payé notre déjeuner au serveur hier à midi à la place des Darlabats, comme moi, la veille, j'ai payé mon café au patron du bar devant l'usine. Oui, mais il m'en a offert un autre, et nous avons traduit ensemble sa poésie. Les occasions où nous comptabilisons nos échanges de services et de biens ne sont finalement pas si fréquentes dans la vie réelle.

Si l'on y regarde mieux, les cas où nous nous rendons seulement des services mutuels sont rares aussi, et somme toute marginaux. Par exemple, quand avec le patron, nous avons traduit ensemble sa poésie, qui rendait service à qui ? Qui devait remercier l'autre et demeurer son débiteur ?

Il me semble que depuis toujours, l'essentiel des activités humaines tient à des collaborations pour des buts communs, dans lesquelles il est positivement impossible de

déterminer qui rend service à qui. On s'en convainc en regardant seulement autour de soi les traces qu'elles ont laissées au fil du temps.

L'immense majorité de nos actes vise de telles réalisations — c'est en tout cas la plus significative — et seule une part dérisoire concerne des échanges de bons procédés entre deux personnes privées.

Naturellement — et ce n'est pas une remarque négligeable — les occasions où les hommes librement collaborent à des buts communs ont toujours été singulièrement rares. Esclavage, servage, salariat ont toujours été la règle de soumission à une autorité tutélaire.

Et qu'est-ce que la petite comptabilité entre des personnes égales y a jamais changé, si ce n'est à forger les maillons des chaînes de l'esclavage ?

Le 24 mai

Le jeu des quatre empires

Le jeu accepte jusqu'à seize joueurs en réseau. On peut aussi jouer seul contre la machine.

Les joueurs, humains ou numériques, se répartissent entre quatre empires, partagés chacun en quatre camps : l'industrie, la guerre, le commerce et la diplomatie. Quoi qu'on choisisse, on a donc trois adversaires extérieurs et trois intérieurs, qui pourront devenir à l'occasion des partenaires, car il est à peu près exclus de se débarrasser d'un seul au cours d'une partie. Il y a encore seize petits pays indépendants que l'on peut rendre économiquement et diplomatiquement dépendants, ou conquérir.

Le but consiste moins à permettre à un empire de dominer les autres, que d'emmener, selon son choix du début, la domination de l'industrie, de la guerre, du commerce ou de la diplomatie. Pour autant, le meilleur moyen d'y parvenir n'est pas nécessairement de passer alliance avec les autres industries, ou les autres commerces, selon son choix initial, contre les autres camps de son propre empire. Le jeu serait trop simple. On n'est jamais ni entièrement allié, ni définitivement ennemi avec les joueurs, humains ou numériques.

L'interface est complexe mais intuitive. Heureusement, car le jeu n'est pas très facile à prendre en main. On y navigue à travers des séries de fenêtres qui affichent tour à tour des cartes, des diagrammes, des registres, des livres de compte. Je peux intervenir sur celles qui me concernent, les autres m'informent. C'est un peu comme quatre jeux en un, qui se joueraient simultanément et influeraient les uns sur les autres.

On ne joue qu'un seul des quatre, et l'on ne peut y parvenir qu'en comprenant le principe des autres. C'est pourquoi il est d'abord proposé des parties d'initiation, qui permettent au joueur de se familiariser tour à tour aux différentes stratégies. Après trois jours, c'est à peine là où j'en suis.

Des trois citadelles qui coiffent Algarod, la plus belle est à l'est. Entre ses murs et la forêt, s'étend un lieu très prisé par les habitants de la vieille ville. On y voit les deux vallées, celle, en bas, d'Al Fawoura, et celle d'Ar Roula qui monte vers le sud.

L'endroit n'est pas aménagé. Il est, en quelque sorte, naturellement humanisé : sentiers qui sillonnent entre les bosquets parmi quelques affleurements rocheux. Il y jaillit deux sources venues du massif que nous avons contourné en voiture la semaine dernière.

Un quart d'heure suffit pour s'y rendre de chez Dinkha. En chemin avec Ziddhâ, je sens bien que le jeu exerce déjà une forte prégnance sur moi, et me fait voir les fortifications d'un regard nouveau, sûrement plus intense.

L'ambiance sonore

L'interface du jeu des Quatre Empires est sobre quoique belle : textures et couleurs évoquent le bois des bureaux, le papier parcheminé des cartes, le cuir des reliures, le coton, la laine ou le métal ciselé. On s'étonne pourtant de la facilité avec laquelle on s'y laisse prendre malgré son austérité.

On déplace des icônes sur des cartes, on entre des chiffres au clavier dans des registres, on glisse des phrases toutes faites dans des traités, on lit la presse internationale... et il en résulte

un effet de réalité sensible surprenant. J'ai mis un certain temps à découvrir qu'il tenait pour une bonne part à l'ambiance sonore.

Vous déplacez sur une carte l'icône d'un vaisseau et vous entendez claquer les voiles sur un bruit de vagues ; vous glissez celle d'un ingénieur pour construire une voie ferrée, vous entendez un train ; un éleveur, des beuglements. Accroissez la production sidérurgique, des soufflets de forge se font entendre.

Je me suis amusé à désactiver le son hier soir. Le jeu est devenu moins intuitif. Les icônes se distinguent très mal sans leur signature sonore.

Passer d'une fenêtre à l'autre change aussi la musique de fond. Celles-ci influent encore profondément sur la lecture des cartes, des registres et des messages.

Ces musiques sont étranges : des jeux de rondes, de doubles croches et de silences évoquent celle d'extrême orient ; certaines harmonies, l'occident baroque ; les cordes ont quelque chose à la fois d'iranien et d'indien, et les percussions rappellent le nord et le centre de l'Asie. Cette musique, tantôt martiale et menaçante, tantôt simple et désespérée, tantôt écrasante, a une singulière force émotionnelle et une réelle capacité à évoquer l'étendue.

Toute musique, par essence dispositif temporel, a cet effet saisissant de transmuter la quantification du temps en une impression d'espace. Les espaces qu'évoquent les musiques du jeu sont d'une singulière étendue. Ils pallient avantageusement à l'absence d'animations et d'effets spéciaux réalistes en trois dimensions, sur lesquels bien d'autres jeux misent.

Celui-ci en devient terriblement humain. Les ambiances musicales saisissent à la source de notre âme nos émotions et nos souvenirs en réserve, et les mettent au service du jeu. Réciproquement, lorsque nous l'abandonnons, il imprègne encore notre regard sur le monde environnant, agissant comme le ferait un livre, un tableau, ou toute autre œuvre d'art.

« Tu es bien sensible, » me dit Ziddhâ, « ce n'est qu'un jeu ».

Réponse à Ziddhâ

« Rien n'est moins innocent qu'un jeu, » ai-je répondu à Ziddhâ. « D'un certain point de vue, l'univers tout entier est un jeu de forces, et en même temps, rien n'est "qu'un jeu". »

De ce jardin naturel, la vue est vertigineuse sur la vallée en bas. Le terrain vallonné s'interrompt brusquement sur une falaise rocheuse, au pied de laquelle des éboulis rejoignent la forêt.

« Les mêmes tréteaux de théâtre » continué-je, « peuvent servir des divertissements comme des rites sacrés, et les mêmes jeux de cartes se proposent à l'amusement comme à la divination. »

« Je veux bien, ajoute Ziddhâ, mais il se pourrait que ce ne soit là que des usages extrêmes. Il n'est pas dit que ce dont on fait des jeux ait d'abord été conçu pour jouer, pour accomplir des rites ou se livrer à la divination. »

« Justement, Ziddhâ, tu me réponds usage quand je te parle de dispositif. Quel que soit l'usage que tu prétendes en faire, le dispositif est tout. »

« Je t'accorde qu'on peut s'entendre pour appeler "jeu" le seul usage divertissant » expliqué-je. « Cet usage ne consiste pas moins à activer le dispositif, voire à le produire. »

Des quantités d'oiseaux se font entendre sans qu'on les voie. Personne n'a songé à apporter le moindre aménagement à ce lieu. On n'y trouve même pas un banc.

Seuls quelques riverains ont trouvé un moyen d'en tirer un profit. Ils vendent devant chez eux de la nourriture et des boissons.

Ils n'ont pas ouvert de magasin. Là, quelqu'un étale dans des cageots plats sur sa fenêtre quelques tartes artisanales. Là, on a sorti une table devant la porte. On y sert des sirops, faits eux aussi à la maison, on vend du pain et du fromage. Ce sont des adolescents qui, la plupart du temps se font ainsi de l'argent de poche.

« Qu'est-ce que le jeu au fond ? Lancé-je en conclusion. C'est la dynamique entre la détermination et l'imprévisible. C'est le déterminisme imprévisible. »

Nous avons acheté en passant une tarte aux myrtilles et allons la manger près d'une source.

La détermination imprévisible

« La détermination imprévisible est un objet fascinant, toujours renouvelé, qui s'est ouvert un champ inédit dans le jeu informatique. » Ajouté-je.

« Pourtant rien n'a été trouvé de vraiment plus extraordinaire que les échecs, conteste-t-elle. Le jeu d'échecs est numérique depuis l'origine, mettant en œuvre des calculs binaires et hexadécimaux : cases et pions blancs ou noirs, deux fois seize pions, deux fois trente-deux cases... Rien n'est plus simple que de programmer un jeu d'échecs. »

Ce qui est neuf — et cela seul est difficile à programmer — c'est que le jeu peut maintenant se jouer seul. On n'a plus besoin d'autres joueurs. Le programme devient tout à la fois la règle, le jeu et l'adversaire. On se bat contre la règle en l'appliquant. On vainc le déterminisme imprévisible.

On peut mettre dans un jeu tous les effets spéciaux que l'on voudra, son attraction dépend avant tout de cette lutte.

C'est à peu près ce que j'ai répondu à Ziddhâ.

Le 25 mai

J'ai enfin commencé une partie du Jeu des Quatre Empires.

C'est Manzi qui m'a fait connaître ce jeu. Il m'a envoyé par courriel l'adresse où je pouvais le télécharger, et m'en a dit beaucoup de bien.

Je suppose que mener une partie entière doit occuper plusieurs dizaines d'heures au moins. Chaque tour vaut une année, et une partie en compte deux ou trois cents. Elle se déroule dans des mondes aléatoires qui évoquent l'histoire entre le dix-septième siècle et le dix-neuvième.

J'ai écrit à Manzi pour lui proposer de faire avec lui une partie en ligne. Non, m'a-t-il catégoriquement répondu. Apprends d'abord à jouer seul.

ENTRE ALGAROD ET BOLGOBOL

Cahier XIV À Mâhaltareq

Le 25 mai

Le caractère de Dinkha

Ziddhâ est finalement rentrée à Bolgobol où ses occupations l'attendent. Je la rejoindrai directement dans sa vallée la prochaine fois qu'elle s'y rendra.

J'ai appris ces derniers temps à mieux connaître Dinkha. Je découvre une facette de son caractère qui m'avait d'abord échappée : son obsession du travail bien fait. En tout, il cherche la perfection. On ne s'en rend pas immédiatement compte car il n'en devient pas désagréable comme beaucoup de personnes affligées de la même idée fixe.

C'est que Dinkha est avant tout positif et efficace. S'il vous voit faire une vaisselle ou arroser le jardin, il va gentiment vous expliquer comment vous y prendre pour économiser quelques gestes et tirer le meilleur profit de quelques centimètres cubes d'eau.

Je dois reconnaître que j'ai moi-même un esprit tout prêt à aller dans ce sens, et, sur ce registre, nous nous entendons bien, surtout quand le perfectionnisme vise la cuisine, le choix des vins ou du tabac. Je n'ai cependant pas son souci de la précision. Je suis plus instinctif.

Dinkha m'a enfin emmené à son bureau

Dinkha m'a enfin emmené à son bureau. Il se trouve après la sortie d'Algarod, trois kilomètres plus haut à peu près du bar où je m'étais arrêté et où j'ai traduit les poèmes du patron. À cet endroit la vallée bifurque autour d'une avancée rocheuse surmontée d'un fort.

Ses qualités ont de toute évidence amené Dinkha à la fonction qu'il occupe, et dont je ne comprends pas encore tout à fait en quoi elle consiste, si ce n'est à chercher tous les moyens d'optimiser la qualification par le travail.

« Le principe, m'explique-t-il, est de constituer un véritable marché du travail. » Mais encore...

« Le principe de l'échange marchand est que tout le monde travaille pour gagner de la monnaie, n'est-ce pas ? Or la monnaie n'est jamais qu'une mesure du travail humain. Alors pourquoi, plutôt que de travailler pour obtenir avec son salaire les biens produits par le travail, le travail ne serait-il pas lui-même le but ? »

Voilà une idée inédite que je ne suis pourtant pas sûr de comprendre parfaitement. « Réfléchis un petit moment, Jean-Pierre. Tu acceptes de sacrifier une partie de ton temps à travailler pour en tirer ensuite le bénéfice. Quelle sorte de jouissance pourras-tu en espérer après ? »

« Le travail aura été accompli, et tu ne pourras plus qu'en consommer les fruits, sans rien y changer ni rien produire de plus. Cette jouissance des biens se saura être que passive et consommatrice. Si malgré tout tu parviens à la rendre active, tu te heurteras à un ordre des choses déjà fixé, et peut-être aux forces de l'ordre. »

« Dans le meilleur des cas, tu te tourneras vers l'action militante. Mais que pourras-tu espérer qu'elle change, si le travail efficace, celui qui transforme effectivement le monde, est déjà accompli ? »

Que voilà une étonnante théorie. « Pas si étonnante en réalité. Elle ne surprendrait personne si on l'applique aux chercheurs, aux intellectuels et aux artistes. Tout le monde

admettra que ces gens-là ont besoin d'une grande liberté dans leur travail, bien plus nécessaire en tout cas que dans leur vie privée ou dans leurs engagements publics. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres alternatives : ou bien ces principes valent pour tout le monde, ou bien ce sera les principes opposés. »

« En somme, dis-je, tu veux que le travail lui-même remplace ce qui n'est que son symbole, la monnaie ? » Dinkha me répond : « C'est encore plus simple. Je veux tout simplement que le symbole en demeure un. »

Le Conseil des Travailleurs Industriels de la vallée d' Af Fawoura

En arrivant à Algarod, je n'avais pas bien vu l'agglomération qui s'enroule, face au sud, sur le petit massif rocheux, car la route passait de l'autre côté de la rivière. Le bureau de Dinkha est au siège du Conseil des Travailleurs Industriels de la vallée d' Af Fawoura.

Pour s'y rendre, au lieu de passer le pont par lequel nous sommes arrivés au début du mois, on continue à rouler du même côté de la rivière, le long de la petite route qui contourne le massif fortifié.

On longe les maisons qui s'étirent en surplomb du torrent. Lorsqu'on arrive au faux plat où débute la rue principale, celle où l'on trouve les trois ou quatre magasins du village, on tourne à droite vers la rivière. On arrive alors sur une petite place fermée sur deux côtés. Des poules y picorent autour d'une fontaine de pierre et d'un bassin.

Les maisons d'un étage sont coiffées de toits d'ardoise massifs. Elles sont toutes reliées par un balcon de bois, soutenu de loin en loin par des poutres de sapin qui évoquent vaguement des arcades. Les rez-de-chaussée, qui furent visiblement des étables, ont été aménagés. De larges portes vitrées les ferment, et quelques étroites meurtrières.

Ce n'est pas encore là qu'est le bureau de Dinkha. Il pousse une petite porte dans l'angle fermé de la placette, et nous descendons des escaliers qui passent sous les bâtiments. Nous débouchons dans un verger qui surmonte de quelques mètres le torrent. Des lapins y promènent en liberté. Nous le traversons jusqu'à un escalier de pierre où un chat paraît les garder, affalé au soleil. Il ne bouge pas d'un poil lorsque nous l'enjambons.

Nous arrivons en face d'un cagibi au bout d'une longue terrasse, attenants aux bâtiments que nous avons contournés. Dinkha pousse la porte qui n'est pas fermée à clé. Sous le plâtre des murs blanchis, on devine la forme des pierres. Dinkha ouvre la fenêtre grinçante, et l'on entend mieux le bruit du torrent, entrecoupé de piailllements d'oiseaux.

Contre elle, une table de tapissier occupe presque toute la surface de la petite pièce. Elle supporte l'écran et le clavier de l'ordinateur placé dessous avec l'imprimante. Des dossiers et des livres sont suffisamment bien rangés sur la table et des étagères. À l'autre bout, on trouve de quoi faire du café, du thé, et une certaine quantité de bouteilles contenant des boissons diverses.

À peine Dinkha a-t-il le temps de me demander ce que je veux boire qu'un jeune homme arrive et s'excuse de nous déranger. Il s'apprête à tourner les talons en nous expliquant timidement qu'il voulait accéder à son serveur, mais qu'il reviendra plus tard.

Dinkha le retient en lui disant que nous n'avons pas besoin immédiatement de l'ordinateur et que nous pouvons nous installer ailleurs.

« Tout le monde peut venir aussi librement travailler chez toi ? », l'interrogé-je une fois arrivés sur la véranda au-dessus de son bureau.

« Tout le monde ne peut pas avoir son ordinateur personnel, me répond-il, et n'en aurait de toute façon pas l'usage. Il suffit d'être un utilisateur référencé et d'avoir son espace sur un disque. »

La véranda communique avec une pièce intérieure plus grande. C'est manifestement une salle commune, un réfectoire ou une cafétéria. Trois hommes y sont assis autour d'un narguilé et nous saluent cordialement lorsque nous entrons nous faire du thé.

Dehors, le vent se lève un peu et ajoute celui des branches feuillues au bruit de l'eau. Nous nous déchaussons et prenons place sur le tapis près de la fenêtre ouverte.

— Et que fait notre jeune homme sur son serveur ? demandé-je

— Il écrit chaque jour un poème d'amour qu'il envoie sur son site pour une amoureuse qui en a seule le mot de passe, me répond-il en souriant. Puis il ajoute : « C'est un bon poète. »

— Comment le sais-tu, si elle est seule à les lire ?

— Parce qu'il n'écrit pas que des poèmes d'amour pour elle, évidemment.

« Il pratique une poésie spatiale qu'il anime souvent avec du javascript, ajoute-t-il. Je crains qu'elle ne te soit jamais totalement accessible, car ce genre d'écriture supporte assez mal la traduction. »

Conversation sous la véranda

On trouve ici, dans le Marmat, comme presque partout ailleurs sur terre, des traces de grands travaux qui remontent parfois jusqu'à l'Antiquité. Il est pertinent de se demander dans quelles conditions et selon quelles modalités pratiques des hommes se livrent à certains moments à de telles entreprises ; jusqu'à quel point ils y sont contraints par d'autres, et comment ; s'ils y participent par leur travail, par des impôts, ou par de l'actionnariat ; jusqu'à quel point ils sont libres de ces moyens, c'est à dire jusqu'à quel point le but de l'ouvrage les motive, ou seulement l'intérêt privé qu'ils en tirent, ou la contrainte individuelle qu'ils subissent.

C'est de quoi nous avons commencé à parler sous la véranda.

« Il est remarquable, relève Dinkha, qu'au cours de l'histoire, l'intérêt commun se soit presque toujours imposé par la contrainte. C'est paradoxal, car on ne peut comprendre ce que serait un intérêt commun qui ne soit pas d'abord celui de chacun. Des intérêts particuliers s'opposeraient, qui ne seraient pas négociables ? À l'évidence de tels intérêts seraient déjà le résultat de rapports de subordination. »

« Comme tu le remarques toi-même, relevé-je, on a peu d'exemples d'initiatives libres au cours de l'Histoire. »

« Je peux pourtant t'en citer deux, constitutifs de ta propre civilisation, me répond-il : la construction des cathédrales, et l'imprimerie pour diffuser les Écritures en langues populaires. Dans les deux cas, s'il y eut des échanges marchands, des prix et des salaires, ils étaient les moyens de l'ouvrage, pas le but. »

« Comprends bien justement ce qu'aurait signifié le contraire, continue-t-il. Si l'ouvrage avait été le moyen, et l'échange marchand le but, la monnaie n'aurait plus servi à quantifier la force de travail et à la négocier. Elle aurait seulement quantifié la contrainte, mesuré la subordination. »

J'ai fait répéter trois fois, dont une en anglais, son idée à Dinkha pour être sûr de bien la comprendre.

Je reste dubitatif, notamment sur l'intérêt de bâtir des cathédrales. Mes réticences l'amuse : « Mais ça n'a aucune importance. Qu'importent les buts et les raisons sur lesquels on part, si l'on suit sa voie avec suffisamment de fermeté et de rigueur. Colomb voulait trouver la route des Indes. »

« La signification de nos actes se dévoile dans leur accomplissement. Or, pour cela, elle doit être introduite dans leur mise en œuvre. » Voilà encore une phrase que je lui fais répéter deux ou trois fois. Je ne la comprends pas.

Dinka m'explique que c'est comme une opération algébrique : on n'en connaît pas le résultat avant d'effectuer le calcul, et pourtant, on l'a bien introduit dans l'équation.

J'ai de plus en plus de peine à suivre ses dernières réflexions. Je crois qu'elles contiennent la clé de son caractère. Est-ce parce que, comme je le disais, je suis plus instinctif dans mon perfectionnisme que j'hésite à le suivre ?

Nos pensées les plus générales seraient-elles tant liées à notre caractère, peut-être même à notre corps, nos traits ? (J'aime ce mot « trait » qui brasse tout ensemble les formes corporelles et le caractère.)

Si c'est vrai, il est sans doute impossible à chacun de convaincre quiconque. Pour autant, nous pouvons nous comprendre, et même nous apprendre, aussi facilement que nous sommes capables de nous voir, de nous toucher et d'agir ensemble.

Le 28 mai

À Mâhaltareq

Les chants des oiseaux creusent l'espace. Ils l'étirent et le cisèlent. C'est assez curieux ce pouvoir qu'a le son de modeler l'espace. Curieux ? Non : inexploré.

Je suis finalement resté depuis le 25 à Mâhaltareq, c'est le nom de l'agglomération. Le siège du conseil est en réalité un lieu d'habitation : une sorte de communauté, d'hôtel collectivisé, de foyer. Il y a des chambres personnelles et des équipements collectifs : cuisines, salles d'eau... Il y a surtout des pièces personnelles encombrées d'outils divers où les hommes se livrent aux bricolages les plus variés, et des pièces communes, meublées d'équipements informatiques, de matériels d'impression, de mécanique, d'électronique et même de pêche, des bibliothèques...

On n'a pas eu de mal à me trouver un cagibi et un lit de camp. Ils me suffisent largement, puisque je peux trouver autour de moi tout ce qui m'est nécessaire, y compris l'espace.

L'érotique, c'est comme la culture, moins on en a, plus on l'étale

Le lieu est essentiellement masculin, quoiqu'on y voie beaucoup de femmes dans la journée, et même un peu la nuit, si l'on cherche à être indiscret.

La plupart des hommes sont mariés et pères de famille, cependant. Dans le Marmat, ils aiment assez peu vivre au foyer qu'ils laissent aux femmes et aux enfants. Du moins aiment-ils avoir un pied-à-terre, qu'ils gardent parfois inoccupé, ou, plus volontiers, prêtent à des amis en voyage, si ce n'est à des inconnus comme moi.

Cette façon de vivre, ouvre des champs intéressants à l'aventure amoureuse, que masquent, quand on arrive, la discrétion et l'austérité des mœurs.

« L'érotique, c'est comme la culture, moins on en a, plus on l'étale, » m'a répondu ironiquement Dinkha quand je lui en ai fait la remarque. Il passe presque tous les jours ces temps-ci.

L'après-midi, on déroule des tapis sur la placette, à l'ombre des balcons. On y discute, on prend le thé, le café, on fume.

Cahier XV
Journal de mon journal

Le 30 mai

Devant le bureau de Dinkha

J'utilise beaucoup le bureau de Dinkha, en aplomb de la rivière. On y est si bien dans la journée, maintenant que la température devient estivale.

La plupart du temps, je m'installe dehors sur une table que j'ai empruntée, pour ne pas gêner son jeune ami qui utilise l'ordinateur.

La fraîcheur monte du torrent, plus vive encore d'avoir traversé la profondeur de l'espace que creusent les chants d'oiseaux.

(Je m'amuse à me boucher les oreilles pour tenter d'y discerner une différence. Sans son, oui, l'air est moins frais.)

Le 3 juin

Nouveau croisement de courriels avec Pierre-Laurent Faure

Cette fois-ci, c'est moi qui ai reçu le message de Pierre-Laurent pendant que j'étais en train de lui écrire. Ce message ne contenait qu'un facétieux copier-coller des dernières lignes du cinquième cahier de mon journal :

Pierre-Laurent pourra toujours s'amuser de voir combien je suis en train de faire ce dont je parle en le faisant en ce moment même.

Au fait, quel moment ?

J'étais en train de l'entretenir de mon inquiétude en face de l'instabilité persistante dans les nouvelles républiques indépendantes du Turkestan, notamment, ces derniers jours, au Kirghizstan. L'attitude à la fois obstinée et à courte vue de l'Occident me laisse craindre quelque fuite en avant irréversible.

Mes craintes sur l'Asie Centrale se sont beaucoup confondues ces derniers temps avec celles concernant le référendum en France sur le Traité Constitutionnel européen. L'effondrement de la Yougoslavie et la guerre civile avaient suivi de près le succès du Traité de Maastricht, il y a une dizaine d'années, et je craignais des conséquences proportionnelles. La victoire du Non m'a rassuré — quoique rien ne soit encore gagné.

Ça m'a fait marquer le pas dans la rédaction de mon journal.

À propos de mon journal

Je néglige mon journal ces jours-ci, et quand je daigne m'y consacrer, il semble que ce soit plus pour me distraire de ce que je vois ici que pour le raconter, le commenter, l'énoncer, le creuser, le ruminer. Serait-il possible que ce que je vis, vois ou apprends depuis une semaine que je me suis installé à Mâhaltareq, ne m'intéresse pas vraiment ? Ou plutôt n'ai-je tout simplement pas envie de le partager ?

Je sens peut-être trop de regards lire en ce moment même par dessus mon épaule. (Au fait quel moment ?)

Le 4 juin

J'ai continué à pratiquer le jeu des Quatre Empires

J'ai continué à pratiquer le jeu des Quatre Empires. Voilà bien la raison majeure qui m'a fait négliger mon journal.

Je peux me demander s'il est bien raisonnable de venir jusqu'ici passer tout ce temps à une occupation à laquelle je pourrais aussi bien me livrer chez moi à Marseille. Tout bien pesé, je crois pourtant que si : pas plus qu'on ne lit, on ne joue de la même façon selon où l'on se

trouve. Comme on fait en lisant, on se nourrit, en jouant, des impressions sensibles du monde environnant. Inversement, notre lecture affine l'acuité de nos sens. De ce point de vue, celui des *Quatre Empires* est un bon jeu.

À force de lire des cartes de mondes fictifs — des ressources minières, des voies de communication, des mouvements stratégiques, des divisions administratives, de la production industrielle, du développement urbain, des ressources humaines... — et de consulter des registres qui les quantifient, je finis par voir les montagnes et les vallées qui m'entourent, plus intensément. En regardant par la fenêtre, il me semble voir jusqu'aux couches géodésiques l'étendue des vallées que me cachent les cimes. Et quand je lis les cartes, il me semble entendre les blés plier sous le vent et les faucheurs chanter.

Pour autant, j'ai bien du mal encore à maîtriser le jeu. J'ai recommencé deux parties en choisissant l'option industrielle. Je viens cette fois de prendre celle de la stratégie. Peut-être est-elle moins difficile.

La vie en communauté que je mène ne me déplaît pas. La présence des autres s'y révèle finalement moins pesante que celles des voisins dans un copropriété. On ne la perçoit que lorsqu'on en a besoin.

Étranger, et même un peu intrus, je me suis spontanément attelé à des tâches communes sans qu'on ait eu à me le suggérer, et je semble avoir satisfait aux curiosités sans que je me sois senti interrogé.

Le 5 juin

Le Livre des temples de la Lumière

« Je ne comprends pas comment tu peux lire ça, » me lance Dinkha. Je lis *Le Livre des temples de la Lumière* de Sohrevardî. Je l'ai récupéré en ligne et je l'ai imprimé au Conseil. Ce que je ne comprends pas, moi, c'est que Dinkha s'en étonne.

Je rencontre presque aussi souvent Dinkha ici que lorsque je logeais chez lui. Parfois, pour changer d'air, nous allons prendre un verre ensemble sur la place, à l'autre bout de la rue principale. Il apprécie manifestement de pouvoir parler en français, et moi aussi d'ailleurs, bien que nous recourions parfois à l'anglais et à l'arabe.

Pour lui, ces ouvrages sont faits de vieilles doctrines, fondées sur une cosmogonie dépassée : une hiérarchie de mondes concentriques, du ciel de l'*Intelligence Active* (l'*entéléchie* d'Aristote ?), le *Jabarut*, jusqu'au monde sub-lunaire. On y voit comment l'Islam, en Asie, s'est construit sur la Gnose chrétienne. On comprend aussi comment celle-ci s'est bâtie à l'aide du syncrétisme actif de l'hellénisme post-alexandrin, avec la philosophie grecque, les doctrines de Zarathoustra, la gnose juive, et bien un petit zeste de bouddhisme épuré de ses sources brahmaniques.

Tout ceci ne manque pas de paraître quelque peu délirant au lecteur contemporain, et pourtant non totalement dépourvu de consistance. Cette cosmologie a fonctionné pendant des siècles après tout, d'Aristote qui ne l'avait certainement pas inventée, à Galilée.

Est-elle vraiment plus délirante que la nôtre ? Elle est fausse assurément. En quel sens cependant la nôtre serait-elle vraie ?

Quotidiennement, nous pouvons faire des expériences qu'explique bien la nouvelle science, et qui prouvent la fausseté de l'ancienne : en voiture, nous sentons la pression au démarrage qui nous tire en arrière, et qui cesse dès que la vitesse devient stable. Selon l'ancienne, elle devrait continuer à nous coller au siège.

Je ne peux plus croire à ces antiques doctrines assurément. Rien ne m'empêche pour autant d'imaginer le monde ainsi, de me « voir » dans un tel univers. Quand Mercure, au soleil couchant, s'appête à passer derrière les cimes, plutôt qu'une planète comparable à la terre, je peux y voir le signe d'un orbe, celui du ciel de 'otâred (Mercure), où les formes s'impriment

dans la matière. Ça change beaucoup de chose. Ça donne au monde une beauté autre, mais comparable.

Que comprendra-t-on dans dix ou vingt siècles de notre propre cosmologie, quand auront disparu nos outils et nos techniques qui donnent leur consistance aux mesures et aux concepts qu'elles quantifient ? Quel sens auront encore des mots comme « onde » ou « électron » ? Quels sens ont-ils même réellement pour nous ?

En attendant, nous pouvons toujours y croire, même si nous manquent encore les équations pour ramener la gravité au champ magnétique.

Le *Grand bar Moderne* de Mâhaltareq est très « occidental » : il a des tables et des chaises aux pieds métalliques, et de grandes baies vitrées. Nous aimons nous installer sur la terrasse qui domine la place, surélevée de quelques marches, à l'ombre de la bâche. Je viens parfois y lire seul des textes que j'imprime, comme celui dont nous parlons.

« Vois-tu, Dinkha, Sohravardî n'a pas inventé ces théories et ces concepts, pas plus que toi ou moi la science moderne. Il y prend seulement appui. Et qu'énonce-t-il alors que d'autres n'ont pas dit ? »

Ce n'est pas le premier ouvrage de Sohravardî que je découvre. J'ai déjà lu de lui des récits, des contes — on dirait aujourd'hui « des nouvelles » : *L'Archange Empourpré*, *Les Ailes de Gabriel*. J'y ai été moins sensible aux doctrines, qui pour l'essentiel m'échappaient, qu'à leurs vertus littéraires : l'art d'utiliser la fiction comme outil philosophique.

Je crois qu'il a été le principal déclencheur des nouvelles que j'ai recueillies sous le titre de *Simple contes d'une planète bleue* (<http://jdepétris.free.fr/Livres/planet_blue/>).

« D'ailleurs, toutes les pensées qui se sont données corps et durée sont nées délirantes. » Ajouté-je. « C'est inévitable si tu réfléchis : la consistance, la force de la pensée, ne va jamais sans délire. »

— Comment cela ? S'étonne Dinkha.

— À cause du langage. Le délire n'est jamais que la pensée qui se fraye un chemin à coup de hache dans une langue qui n'a pas été construite pour elle.

La pensée qui ne se laisse pas mouler dans des inférences grammaticales doit coller au plus près de l'expérience, et l'énoncé doit être intuitif, se rapprochant ainsi de la construction onirique.

Le 6 juin

Francine Laugier m'a envoyé un texte par courriel

Dans la cour, sous le platane, l'ombre, quel apaisement ! Mais quand reviendront les boulistes, je serai obligée de rester sous la chaleur de la véranda. Comme ils sont beaux les martinets, plus effilés que les hirondelles.

Midi sonne déjà au clocher. Je ne sais encore si je rendrai visite à ma mère cet été.

Quand je vois Moussia, le jeune chien préféré du patron de la buvette, être obligé de rester aux pieds, j'envie le vieux chien Pataud qui se promène seul dans tout le quartier.

Je le croise parfois sur la pelouse du jardin public, ne se laissant plus caresser comme au bar, ne répondant pas à l'appel de son nom, paraissant ne plus reconnaître personne.

Même avec Dieu les croyants sont aux pieds. La solution pour Caïn ce n'est pas de tuer Abel, c'est de trouver la liberté.

Francine Laugier <<http://jdepétris.free.fr/flaugier/>>

Ma réponse à Francine

*Dans la cour,
sous le platane, l'ombre,
quel apaisement !*

La première phrase de ta lettre, Francine, ressemble à un haïku. Il en a presque la métrique. — Presque ? Il a onze syllabes, vas-tu me dire, et non dix-sept.

Aucune importance, seul compte l'impair. Trois, cinq, cinq, vaut bien sept, sept, cinq. Ça sonne sur les mêmes registres.

« L'ombre sous le platane » aurait fait une syllabe de trop, et une virgule après « l'ombre » alors aurait été maladroite.

*Quel apaisement !
sous le platane, l'ombre
dans la cour*

L'inversion aurait donné un air plus classique, mais par là même moins saisissant.

Ce qui littéralement me fascine ici, c'est ton usage inusité de la virgule. « , l'ombre » : Le signe de ponctuation se prononce, se vocalise du moins, en supprimant le « e » muet et en le remplaçant par un silence, une coupure nette qui conserve la métrique, et qui a valeur d'adverbe.

La cour, l'arbre, l'ombre = L'ombre de l'arbre de la cour

Tournant radicalement le dos à la grammaire française, tu en inventes une autre qui, ô hasard ! est cousine du palanzi et de quelques langues du nord de l'Asie⁶. On est surpris de découvrir que cette syntaxe métisse se comprend intuitivement.

La musique n'est pas sans rappeler non plus les silences qui ponctuent celle de l'Asie.

Tu t'attendais sans doute à ce que je m'attarde davantage sur ta dernière phrase que sur la première. Et pourquoi n'interrogerait-on pas la grammaire de l'une sur l'idée de l'autre ?

C'est ainsi qu'une pensée neuve échappe au délire : en reconstruisant sa syntaxe, plutôt qu'en taillant sa route avec une qui ne lui convient pas. Voilà pourquoi, comme dit Descartes, les poètes arrachent plus efficacement des étincelles de vérité que les philosophes.

Tu conclus sur une façon évidente, synthétique et neuve — on l'attendait depuis la naissance de la modernité — de se débarrasser de Dieu (le Jaloux), sans se poser à un seul moment la fausse question de la croyance.

6 Voir À Bolgobol, cahier XXVIII, 26 juillet

Cahier XVI Vers Gandoughurat

Le 7 juin

Comment, à partir de ce qui dépend de soi, contraindre ce qui n'en dépend pas ?

J'ai fini par passer maître dans la guerre de mouvements, utilisant des unités rapides, légèrement armées, qui frappent et disparaissent. Je parle naturellement du jeu des *Quatre Empires*.

Des unités équipées d'armes légères sont capables de se débâter sans pertes notables quand la bataille tourne mal, et, dans le cas contraire, de poursuivre l'ennemi jusqu'à sa destruction ou sa reddition complète. Leur faible puissance destructrice est vite compensée par l'aguerrissement des troupes. À chaque combat, en effet, les unités gagnent en efficacité, ce qui se traduit par l'ajout de médailles sous leurs icônes. Il y a donc un grand avantage à ne pas perdre d'unités entières pour bénéficier de cet aguerrissement.

L'inconvénient d'une telle stratégie est qu'on doit se résoudre parfois à céder des territoires, et les ressources qu'ils contiennent. C'est pourquoi la plupart des joueurs conseillent le contraire. Qu'importe, je préfère privilégier la rapidité sur la puissance de feu.

Oui, tout ça est bien beau, encore faut-il que le reste suive : que les routes soient tracées et des ports construits, les mines creusées, les terres irriguées... Le commerce, la politique, l'industrie doivent accompagner la force qui en définitive les sert, et surtout l'alphabétisation et la recherche. La production et la consommation de papier sont des indicateurs important du jeu des *Quatre Empires*.

Voilà au fond le fil rouge du jeu, et c'est cela qui fait tout son intérêt : comment, à partir de ce qui dépend de soi, contraindre ce qui n'en dépend pas ?

Le 8 juin

L'homme est ce qui se tient au-delà de l'algorithme

Parfois, en parlant de politique et d'histoire, je crains de donner l'impression que je prends les hommes pour de petits malins. Non, l'homme n'est pas malin ; sur ce point, la rupture avec nos cousins primates est consommée. Les hommes agissent plutôt comme des hallucinés.

Cela, je peux le discerner très nettement par le petit bout de la lorgnette dans un jeu électronique. Comment puis-je gagner ? En étant malin, en étant rationnel ? Je crains de demeurer alors en état d'infériorité devant l'intelligence artificielle.

L'intelligence artificielle, elle, est maligne. Elle ne se casse pas la tête : elle fonctionne sur une petite quantité de commandes et d'algorithmes simples, qui se combinent pour émerger dans des stratégies, pas très brillantes ni très fines, mais qui gagnent toujours sur ma capacité d'inférer. Précisément, ces commandes et ces algorithmes n'infèrent rien ; ils font des boucles. L'intelligence artificielle n'infère pas, et elle imagine encore moins, elle calcule seulement.

Puis-je calculer mieux qu'un ordinateur ? Vais-je percer avec les yeux de l'intelligence, à travers l'interface sensible qui les déguise, les algorithmes qui commandent le jeu ?

Je vais faire l'exact contraire : je vais croire au jeu. Je vais littéralement le rêver. L'interface sonore m'y aide fortement. Je vais laisser lever en moi les émotions... et ça marche.

Il y a plus troublant encore : mon comportement entraîne celui des autres joueurs virtuels. Les empires sont contraints de me suivre. Si je jouais en ligne avec d'autres personnes, nous pourrions nous entendre, passer certains accords. Et bien, avec un peu d'entraînement, je peux parvenir au même résultat sans interlocuteur en face.

Le 9 juin

Penser, c'est manipuler des signes.

« Penser, c'est manipuler des signes. » Je fais volontiers mienne cette assertion de Charles Sanders Pierce. Encore devrais-je en chasser tout malentendu.

Il ne faudrait pas croire que tout signe soit linguistique, et en déduire que toute pensée ait besoin d'un langage. Tout langage fonctionne essentiellement sur des automatismes, et l'automatisme n'a justement pas besoin d'être pensé.

Le 10 juin

Vivre sans temps mort, jouir sans entrave

« Fais tes bagages, je t'emmène avec moi, » m'a proposé Dinkha. Il fait une tournée dans diverses installations industrielles éparpillées dans le pays.

« As-tu remarqué ? me dit-il dans la voiture. La nature humaine est perverse. Nous nous habituons à tout, nous faisons une routine du malheur comme du bonheur. Quand la survie n'est pas menacée, nous nous endormons, et nous ne savons donner notre pleine mesure que dans les crises. »

« Mais la vie est toujours précaire, » plaisanté-je. « Je ne suis pas sûr de ce que tu dis là. » Ajouté-je avant d'allumer ma pipe. « Je pourrais te citer bien des exemples où volontés et enthousiasmes ne se sont nourris d'aucune crainte, et d'autres où le découragement et l'inquiétude ont fait baisser les bras. »

« Tu as peut-être raison, » convient Dinkha. « Le problème est plutôt que, pour travailler, nous avons besoin de régularités, d'ordre et de méthode, en un mot de routines. Nous avons besoin aussi d'actions machinales, qui ne fassent pas sans cesse appel à l'imagination et à l'audace. Le travail machinal et routinier finit par tout changer, changer le monde et se changer lui-même. Sa routine et ses automatismes se brisent finalement sur son produit. »

« Voilà résumé tout le drame de la condition humaine, » plaisanté-je en chassant la fumée de ma bouche, qui se répand en volutes dans l'habitacle, avant d'être emportée par les vitres ouvertes. « Presque toutes les civilisations ont péri faute d'avoir su bousculer leurs connaissances et leurs méthodes, quand celles-ci ne leur permettraient plus de continuer au-delà des changements où elles les avaient conduites. »

— Je me souviens, dit Dinkha rêveur, dans ma jeunesse, les Français disaient une parole de sagesse : « Vivre sans temps mort, jouir sans entrave ».

— Certains trouvent cette idée stupide aujourd'hui.

— Tiens ! Aiment-ils les temps morts ou les entraves ?

— Sans doute ne sont ils pas des créateurs mais seulement des acheteurs. Alors pour eux, « ni temps mort ni entrave » se réduit vite à l'ivresse, la débauche et la dépense, expliqué-je, ce qui est bien évidemment épuisant.

« Il en est pour qui cette route en lacets sous les mélèzes ne serait qu'un temps mort, que rallongent encore la chaussée mouillée et la brume qui te font rouler lentement. » Ajouté-je en inspirant sans entrave l'air qui frappe ma joue, chargé l'odeur d'humus et de résine.

Le 11 juin

Comment penser comment on manipule des signes sans y penser ?

J'ai reçu un courriel de Manzi qui commente mon journal. Il a fait d'étonnants progrès en français depuis deux ans. J'aimerais bien le rencontrer pour constater ce qu'il en est à l'oral.

From: manzi - To: jdepétris

Date: 11 Jun 2005

Subject: Signes et pensée

Salut j-p,

« Penser, c'est manipuler des signes sans y penser ». Voilà comment je pourrais résumer ce que tu as écrit avant-hier. C'est ce qui rend particulièrement difficile de penser comment on manipule des signes sans y penser.

Cela suppose une mise en abîme, devant laquelle la vieille analytique aristotélicienne trouve sa limite. Sohrovardî a manifestement marché sur cet abîme.

Pour autant sa philosophie n'est pas matérialiste. Quoique... : on ne trouve pas une réelle discontinuité entre hayûlî (matière, du grec hylé) et jabr.

C'est encore Berkeley, en Occident, qui en est le plus proche. J'ai commandé une édition en anglais de ses Trois Dialogues entre Hylas et Philonoüs, qui ont eu une telle incidence sur la pensée d'André Breton.

Manzi

Manzi m'attend à Gandoughurat, où Dinkha doit se rendre.

J'ai reçu aussi un courriel amusant d'un inconnu

Delivered-To: jdepetris@silex.fr - Date: 10 Jun 2005 17:29:44

Subject: Bolgobol

Bonjour,

Je suis tombé sur votre carnet de voyage tout a fait par hasard en cherchant une réponse à une question de nature grammaticale. [...] Il arrive à point nommé dans mon parcours. [...] J'ai eu maintes fois l'occasion de m'émerveiller de cette coïncidence qui fait survenir les nourritures de l'esprit au moment précis où la faim se fait sentir. [...]

J'ai aussi une question : j'ai cherché en vain le site des moines guerriers pour télécharger le jeu de sumo minimaliste. Pourriez-vous m'aider ?

A. C.

Le 12 juin

L'industrie du Gourpa

L'industrie du Gourpa est plus impressionnante qu'elle ne le laisse immédiatement paraître. C'est qu'on a peu ici le goût du gigantisme.

L'usine de Gorandsâ ne paye pas beaucoup de mine de l'extérieur ; on pourrait facilement poursuivre sa route sans la voir. De l'intérieur non plus, où elle donne le spectacle d'un certain délabrement. Elle est pourtant récente, et s'agrandit encore le long de la rivière.

C'est un ensemble de petites unités, bâtiments, hangars, construits à la diable, que parcourent des tuyauteries et des câbles dans un apparent désordre. Entre des constructions, certains entretiennent même de petits jardins potagers — ce qui dénote au moins que rien ici n'est toxique.

L'essentiel de l'installation, il est vrai, est partiellement creusé sous la roche ; on ne le découvre qu'après. Elle cache un gigantesque bassin rond, où l'eau, vert turquoise sous l'éclairage artificiel, tourne lentement. Que produit-on dans cette usine ? C'est un centre expérimental, et j'ai promis à Dinkha de rester discret. En tout cas, quand on commence à comprendre comment tout ceci fonctionne, on est très impressionné.

Tout ce qu'on trouve sur le territoire du Gourpa paraît vétuste au premier abord. On ne voit pas d'immenses tours, comme dans toutes les villes du monde aujourd'hui, on ne roule pas sur de larges autoroutes. On se croirait parfois revenu plus d'un demi-siècle en arrière. Qu'on ne s'y trompe pas. On tend à se désintéresser maintenant de la mécanique classique, de ses voitures, de ses trains et de ses avions, au profit de la mécanique quantique et de ses nanotechnologies.

Le 13 juin

Gandoughurat

Gandoughurat est une petite ville accrochée au flanc du Mont Idris. Je me demande bien ce qui peut y attirer à la fois Dinkha et Manzi. Je ne crois pas que ce soit la beauté de ces fleurs blanches qui parsèment les champs. Minuscules, elles s'agglutinent horizontalement au bout de tiges robustes et couvertes de petites fibrilles vertes qui ressemblent à un pelage, avec des feuilles si découpées qu'elles paraissent déchiquetées.

La ville s'étire sur la largeur de la pente, au-dessus du gouffre d'Al Gadhhor qui brise brutalement son extension vers le sud.

Je n'avais jamais vu autant de corneilles. Les gorges sont leur domaine. Elles nichent au sommet ensoleillé des falaises. De là, elles se répandent sur la ville en criant. Parfois, des vols entiers s'abattent pour se percher sur les arbres d'une place.

La corneille est, avec le mouton, l'animal emblématique de Gandoughurat. Bien avant d'arriver, on voit partout des troupeaux, on croise des camions qui en transportent, et on trouve des bergeries jusque dans la périphérie de la ville. Même en plein centre, où les voitures sont rares, on peut voir passer des moutons.

La veste en peau de mouton retournée est traditionnelle. J'en ai acheté une.

Cahier XVII
À Gandoughurat

Le 14 juin

Manzi et la langue française

Au sud de Gandoughurat, les maisons sont bâties au bord de l'abîme. Des pilotis permettent à quelques-unes de le surplomber encore davantage. Des rues, des escaliers, des parapets longent le vide, et permettent parfois d'y descendre.

C'est par là que Manzi s'est installé, près de l'une des deux forteresses qui marquaient les limites de l'ancienne ville. Elles furent bâties au douzième siècle sur deux éminences qui dominent la gorge.

Une troisième citadelle fut achevée bien plus tard, au dixième ou onzième siècle de l'Hégire, dominant la ville et marquant définitivement sa limite supérieure. Fondues dans la roche, ses murailles paraissent excessivement hautes d'où qu'on les voie, et la font paraître plus grande qu'elle n'est.

Manzi et moi ne nous sommes pas cachés notre plaisir de nous revoir. Il parle maintenant un très bon français, peut-être un peu trop tenu, et perlé de tournures désuètes.

Il me fait mesurer ainsi comment les langues finissent par s'user. Avec le temps, du jeu s'introduit entre la littérature, qui demeure, et la façon de parler, qui change.

Naturellement, la façon de prononcer une langue peut évoluer dans le temps, comme dans l'espace, et des mots anciens disparaître pendant que s'en créent de nouveaux, sans introduire le moindre jeu tant que la prononciation évolue symétriquement à l'écriture, et que la syntaxe ne change pas. Sinon, l'oral et l'écrit tendent à se séparer comme deux langues distinctes. « Elles deviennent alors beaucoup plus difficiles à apprendre, » m'explique Manzi.

« Non pas seulement plus difficile parce qu'on aurait à en apprendre deux au lieu d'une, » précise-t-il. « En réalité, elle demeure toujours la même, mais on ne sait appuyer parole et écriture l'une sur l'autre. Parler le français ne nous donne pas vraiment les bons plis pour l'écrire, et pratiquer les lettres ne nous aide pas si bien à parler. »

C'est la même chose pour l'anglais et nous nous y sommes habitués, conclut-il. « Pas pour le palanzi ? — Non, pas pour le palanzi. C'est pourquoi ici, dès qu'on sait parler et qu'on a appris à lire, on est déjà capable d'écrire dans un style soutenu, comme dans la France du dix-huitième siècle. »

Oui, c'est le symptôme qu'on identifie en ressuscitant le vieux mot latin d'illettrisme. Il avait été remplacé à la renaissance par celui d'*analphabétisme*, venu de l'italien. *Illettré*, maintenant, n'a plus le même sens. Il désigne celui qui entend mal ce qu'il lit, et ne sait pas écrire correctement ce qu'il dit. Il est clair que si le symptôme ne résulte pas de carences d'alphabétisation, mais d'un éloignement croissant entre la langue écrite et une langue orale, la proportion des illettrés ne fera que croître. Pour l'instant, il semble qu'en palanzi ce soit le contraire : dès qu'on n'est plus un analphabète, on est un lettré.

Le 15 juin

Manzi et Dinkha

Je m'attendais à ce que Dinkha et Manzi fraternisent davantage. Leur relation n'excède pas les limites de la politesse depuis que je les ai présentés. Cela tient-il à des conjonctions astrales au jour de leur naissance, à des différences d'éducation ou d'orientation intellectuelle, à quelque vieil antagonisme entre coteries ou clans dont les détails m'échappent ? Qu'en sais-je ? Ils sont pourtant capables d'entretenir des conversations qui ne manquent pas d'intérêt.

Ils se contraignent à les tenir en français. Même le partage de cette langue si rare par ici, ne les rend pourtant pas particulièrement chaleureux.

La place de la Grande Mosquée est au bord du précipice, entre l'appartement de Manzi et la citadelle de l'est. Elle en est protégée par un parapet de part et d'autre duquel deux escaliers descendent vers le gouffre. Nous y avons pris le thé.

Il y a beaucoup de mosquées à Gandoughurat. Leurs minarets, la hauteur des murailles de la citadelle supérieure, ses tours surmontées de bulbes et de flèches, les cimes de l'Idris au fond, donnent à la ville une étrange impression de verticalité.

La langue de Jarry et la Constitution Européenne

« Vous êtes-vous rendus compte, nous y a dit Dinkha, que toute la puissance de l'univers repose sur les électrons libres ? Sans liberté des électrons, pas d'existence. »

« Toute la consistance du réel repose en définitive sur des mouvements d'électrons indéterminables, si ce n'est indéterminés. » Dinkha est arrivé à ces intéressantes remarques après que Manzi m'ait interrogé sur le Traité Constitutionnel Européen, je ne me souviens plus par quel cheminement

Manzi en a lu le texte, et a comparé les versions françaises et anglaises. Comme beaucoup de monde, il trouve que cette constitution a quelque chose de très français, mais pas dans son contenu social : dans son style. « Sa langue est marquée génétiquement par celle de Jarry, » affirme-t-il.

Les grands principes du préambule sont pour lui un collage improbable d'universalité déclarée et d'un particularisme identitaire, d'idéal laïque et de références à une tradition spirituelle... qui rappellent le Père Ubu et le Docteur Fostrol. Puis ils se dissolvent en une poussière de mesures dont la forme évoque plus le plan quinquennal que la pensée constitutionnelle.

Avec sa femme et ses collègues, ils ont même écrit un petit programme qui juxtapose aléatoirement des phrases du préambule et des articles de la partie trois, provoquant toujours un furieux effet comique.

J'avais moi-même été frappé l'an dernier en découvrant le texte, par cet humour absurde spontané, qui aurait laissé croire qu'il avait été écrit par quelque pataphysicien situationniste.

« En fait, cette constitution est une critique radicale et ironique de la pensée constitutionnelle, et même du contrat social. Ce qui est proprement stupéfiant, c'est qu'elle a été faite involontairement. » Dès que je l'ai lue, j'ai été certain que, d'une manière ou d'une autre, elle ne serait jamais adoptée.

Le seul argument pour voter une telle constitution aurait été d'admettre qu'elle n'était qu'un traité, voire un simple *règlement de copropriété* dirent certains, et qu'on lui avait donné la forme d'une constitution, pour en faire le symbole de l'entente cordiale entre les peuples d'Europe — autant dire *pour le fun*. Chacun devrait pourtant savoir que l'esprit constitutionnel est la dernière des choses avec laquelle l'Occidental moderne soit prêt à plaisanter. Et puis, pour le *fun* ou non, le traité allait réellement avoir la valeur politique d'une constitution.

Si l'on avait écrit une constitution et un traité, présentés séparément au suffrage universel, tout aurait été plus net. La bonne question est : Pourquoi ne sut-on pas le faire ? Pour la première fois dans l'Histoire, on a vu un pouvoir rédiger sa propre critique et nourrir contre lui-même la subversion. Pourquoi ?

C'est à partir de là que la conversation s'est orientée sur les systèmes déterminés et les programmes.

Le 16 juin

Gandoughurat est torride l'après-midi

Gandoughurat est glacée au levé du soleil, torride l'après-midi.

Gandoughurat est une ville lumineuse, comme presque toutes celles du Marmat, mais austère. Les habitations paraissent repliées sur elles-mêmes, avec leurs curieuses fenêtres. Grandes, elles sont fermées par des volets de bois plein, qui s'ouvrent en leur milieu d'une

fenêtre plus petite. Les portes des immeubles, elles aussi, sont étroites, au creux de grands portiques en ogives.

Les endroits où l'on peut prendre un thé en plein air, comme sur la place de la Grande Mosquée, sont rares. Les lieux publics, les magasins, n'engagent pas à y mettre les pieds, tant on n'en voit rien de l'extérieur.

Les hommes sont coiffés de larges bérêts ou de turbans noirs, et portent longs les cheveux et la barbe. Ils passent dans les rues, silencieux et rapides, l'air plus méditatifs qu'occupés, avec quelque chose de hautain, si ce n'est de farouche, tripotant parfois un rosaire entre leurs doigts.

On ne les sent pas disposés à plaisanter, aussi est-on surpris de découvrir que les quelques feux tricolores du centre ville sont décorés de binoches grossièrement dessinées au marqueur, souriantes pour le vert, tristes pour le rouge, qui s'éclairent tour à tour.

Le 17 juin

Gandoughurat est glacée au levé du soleil

J'ai emprunté à Manzi le livre qu'il vient de recevoir : *George Berkeley, Three Dialogues between Hylas and Philonous, Edited by Jonathan Dancy, Oxford Philosophical Texts, 1998.*

J'ai commencé hier soir à lire la préface de Berkeley, puis celle de Jonathan Dancy pour cette édition. J'ai ensuite scanné le texte sur la machine de Manzi, pour l'analyser davantage.

Je tombe toujours sous le charme de cet anglais limpide du dix-septième et du dix-huitième siècle. Et je suis encore une fois surpris de le lire avec tellement plus d'aisance que celui de mes amis anglophones d'aujourd'hui.

Je suis sorti ce matin à l'aube avec les trois dialogues sous le bras. Je suis enfin allé de l'autre côté de la gorge. Pour cela, j'ai dû d'abord marcher dans le petit jour glacé jusqu'au centre de la vieille ville, entre les deux forteresses. Là, le gouffre est moins en à-pic. Il se divise même en plusieurs paliers où quelques constructions s'accrochent. Mal ensoleillées, ce ne sont pas des habitations, seulement des granges et des hangars. Ils sont reliés à l'autre falaise par des dispositifs de câbles et de poulies servant à transiter du fourrage ou des produits agricoles, ensuite hissés par le même moyen jusqu'au marché quelques cent mètres plus haut.

On trouve aussi une sorte de remonte-pente, simple banc de métal où l'on se sangle pour se laisser monter au-dessus du vide. Le soleil pointait à peine lorsque je suis parvenu sur le sommet opposé du gouffre.

Three Dialogues between Hylas and Philonous

Peut-il exister un moment plus plaisant dans la journée, ou une plus merveilleuse saison dans l'année ? Ce ciel pourpre, ces notes sauvages mais douces des oiseaux, la floraison parfumée des arbres et des champs...

Ces lignes de Berkeley tombent fort à propos pour décrire où je me trouve. Elles poursuivent les premières répliques des *Dialogues* :

Philonous. Bonjour, Hylas : je ne pensais pas vous trouver dehors de si bon matin.

Hylas. C'est en effet quelque chose d'inhabituel ; mais mes pensées étaient tellement absorbées par un sujet dont j'avais discoursé hier soir, que me découvrant incapable de dormir, je résolu de me lever et de faire un tour dans le jardin.

Philonous. Excellente occasion de vous faire voir quel innocent et agréable plaisir vous perdez chaque matin...

Je suis prêt à l'admettre, le style de Berkeley n'a ni la beauté ni l'ampleur de celui de Locke, ou encore de Newton, plus grands poètes que bien de ceux qui sont reconnus tels. « It is indeed something unusual ; but... » Voilà qui pourrait être construit plus élégamment. Comme dans tous ses ouvrages, Berkeley emploie des « but » plus souvent qu'à leur tour. Si j'utilise mon traitement de texte pour avoir un indice de sa *Lisibilité de Flesch (Flesch*

Reading Ease), le résultat n'est pas très fameux. Ses phrases sont souvent alambiquées. C'est donc d'une tout autre manière que cet anglais est limpide.

Flesch Reading ease

Rudolf Flesch, né à Vienne, vint aux États Unis en 1938, où il reçut son Ph.D. à Columbia University. Parmi ses nombreux livres, on compte : *The Art of Plain Talk* (L'art de parler simple), *Say What You Mean* (Dire ce qu'on veut dire), *The Art of Clear Thinking* (L'Art de penser clairement), et *The Art of Readable Writing* (L'Art de l'écriture lisible, publié par Harper and Row). Mon traitement de texte, Nisus Writer, sait calculer l'indice de Lisibilité de Flesch, selon la méthode exposée dans *The Art of Readable Writing*. En voici les principes :

Il y a deux aspects à la lisibilité : la facilité de lecture et l'intérêt. Le premier est déterminé par la structure des mots et des phrases ; le second, par l'utilisation de « mots personnels » ou de « phrases personnelles ». L'indice de *Flesch reading ease*, qui se trouve dans la fenêtre qui apparaît quand on ouvre « Word Count » à partir du menu « Tools », concerne le premier et il est déterminé par les étapes suivantes.

Nisus Writer compte les mots dans le document entier, puis compte la longueur moyenne des phrases. Il compte ensuite les syllabes dans le document entier. Ce décompte de syllabes utilise un algorithme spécial qui, bien qu'il ne soit pas parfait, est suffisamment fin pour la langue anglaise. Il divise le nombre de syllabes par le nombre de mot et multiplie le résultat par 100 pour obtenir le nombre de syllabes pour 100 mots.

Nisus Writer multiplie enfin la longueur moyenne des phrases par 1,015, puis multiplie le nombre de syllabes pour 100 mots par 846, les additionne et soustrait la somme de 206.835. Le résultat est le *Reading Ease Score*. L'échelle va de 0 à 100. Plus élevé est l'indice, plus il est aisé de lire.

Combien tout cela est typique de l'Amérique du Nord ! Non ?

Cahier XVIII
Les aubes de Gandoughurat

Le 18 juin

Je vais ce matin encore promener de l'autre côté de la gorge, bien couvert sous ma veste de peau de mouton.

Miel, céréales et fruits secs : on en fait de petits gâteaux carrés qui, au petit-déjeuner sont un peu ici ce que sont nos croissants.

On trouve aussi beaucoup de pâte de coing. Elle est présentée à la vente sur des plaques métalliques, taillée en lamelles.

Les coings ne sont pas encore mûrs. Demeurent quelques fleurs sur les cognassiers qui sont nombreux de l'autre côté de la gorge. Quelques fruits déjà ont la forme de petits citrons de l'épaisseur d'un doigt, sur les arbres exposés les premiers à la lumière de l'aube. Ils sont couverts d'un court et dru duvet qui donne envie de les caresser.

La lumière de l'aube

Ce qui est réellement beau le matin, ce ne sont pas les chants d'oiseaux, ni les couleurs ni les senteurs des plantes, ni le rouge qui se déploie dans le ciel, ce sont ces bandes de brumes qui se répandent, et la nébulosité qui estompe les teintes selon leur distance, filtrant la lumière horizontale du jour.

La réelle beauté de l'aube, c'est l'espace et la lumière ; la lumière qui dévoile l'espace et le rend saisissable. Le travail que fait habituellement l'entendement humain pour évaluer les tailles et les distances à partir des données sensibles, celui, par exemple, du peintre ou du cartographe, se fait seul en quelque sorte. Nébulosité et lumière opèrent ensemble un travail d'abstraction : exactement celui que fait un programme d'image vectorielle en trois dimensions, lorsqu'on lui commande de rendre l'espace, supprimant couleurs et textures.

Le monde imite l'esprit ? Quelle curieuse image. Je ne peux à aucun moment croire que ce ne soit pas mon esprit qui voit, qui accomplit avec toutes ces données des sens un travail cognitif. Je dois même me rendre compte que ce sont moins des données des sens que des produits de l'esprit.

C'est cela justement qui est si merveilleusement beau à l'aube. À sa lumière, je suis bien obligé de voir que c'est avec le monde lui-même que travaille mon esprit.

Profondeur et limpidité

Les *Trois Dialogues entre Hylas et Philonous* sont beaucoup plus profonds que les *Principes de la Connaissance Humaine*. Dans ses *Principes*, on a l'impression de courir derrière Berkeley, dont chaque inférence est comme un long pas rapide sur un chemin raide. Puis il s'arrête et nous retient, le souffle encore court, à le regarder tourner lentement sur lui-même.

Qu'on le lise à haute voix pour s'en convaincre. Le souffle va vite manquer dans certaines périodes. Puis le rythme change, devient celui d'un lent tourbillon où l'intérêt se lasse. Dans les *Dialogues*, la profondeur est limpide, elle est comme celle de la lumière de l'aube.

L'évêque Berkeley

— Belle image, convient Manzi que j'ai rejoint pour déjeuner. La situation du texte est pourtant plus saisissante encore à mes yeux que ses qualités.

— Sa situation ?

— Berkeley est à la croisée de multiples chemins. As-tu songé à sa postérité plus ou moins légitime ?

— Sa paternité de l'Empirisme ?

— Oui, tous ceux qui se réclament de l'empirisme sont explicitement ses descendants : pragmatisme, empiriocriticisme, empirisme logique... Le sont aussi implicitement Feuerbach et ses successeurs Marxistes, aussi bien qu'André Breton.

— Tu me fais remarquer ici quelque chose de singulier. L'essentiel des arguments des *Dialogues* paraissent ressurgir brutalement cent dix ans après, autour des années 1840, mais comme retournés pour fonder un matérialisme athée, alors que chez Berkeley ils étaient un idéalisme où Dieu est tout.

Nous mangeons sur la terrasse au bord du gouffre. Bien que la température se soit beaucoup élevée depuis ce matin, il dégage sur ses abords une relative fraîcheur. La falaise en face de nous n'a pas encore été touchée par les rayons du soleil.

— D'autre part, Berkeley est la synthèse la plus achevée de la philosophie occidentale moderne, celle de Descartes, de Spinoza, de Leibniz, de Locke et de Newton, tout en étant, comme je te l'écrivais, l'Européen le plus proche de Sohrovardî, reprend Manzi. Sa philosophie, sa spiritualité, en sont très parentes, mais après avoir subi une translation dans une autre cosmogonie : celle de la mécanique galiléenne, celle, proprement, de la science moderne.

— En somme, tu me dis qu'il est à la croisée de la mécanique galiléenne et de la mécanique quantique, marquant une continuité entre ce qui a précédé l'une, et ce qui succède à l'autre.

— On peut le résumer ainsi.

— Et dire que c'était un évêque !

Le 19 juin

Descente jusqu'au torrent

Promenade jusqu'au torrent cet après-midi. Les escaliers sont larges et nombreux jusqu'aux premiers paliers, avec leurs hangars et leurs granges. Puis ils deviennent rares et étroits, taillés dans le roc, descendant toujours plus profondément. On en voit d'autres aussi sur la paroi d'en face. Des cordes servent de main courante. Par endroits, des passerelles ou des escaliers de métal sont rivés à la roche.

Au fond est la rivière, plutôt basse. L'eau semble pure, et le lieu naturel, malgré la ville au-dessus. Une large part du débit est détournée bien en amont par un barrage.

On rencontre du monde en bas : des pêcheurs, des promeneurs, et même des baigneurs. De petits barrages de pierres ont agrandi des lames un peu larges. L'eau n'est pas froide, pas trop du moins.

C'est le premier jour de l'année où je nage. Le bassin retenu par des pierres n'est pas bien long. Je remarque que plus j'avance vers les rochers d'où l'eau ruisselle, plus le courant me retient, jusqu'au moment où, les atteignant presque, l'écume fraîche bouillonnant autour de moi, je fais du surplace, ou même suis entraîné dès que mes bras faiblissent.

Je me retourne sur le dos, battant des pieds, et regarde le ciel où s'ébattent les corneilles dans la déchirure des falaises. Voilà qui me donnera la force de remonter.

Le 20 juin

Les cavaliers

Leurs chevaux sont rapides et nerveux. Ils sont petits et robustes. Aujourd'hui les cavaliers se sont rassemblés au-dessus de Gandoughurat pour un tournoi. Ils vont faire démonstration d'adresse et de force.

Les hommes sont vêtus de pelisses de mouton et chaussés de bottes aux pointes légèrement recourbées. Ils sont armés de leur sabre et de leur arc.

Il est très difficile de bander un arc sur un cheval lancé au galop. Combien il l'est plus encore de glisser son corps sur le côté de manière à l'abriter complètement derrière celui de la monture en même temps, et d'atteindre dans cette position une cible rapide — un lapin en l'occurrence.

Le sabre du Marmat se tient à deux mains. « Il est à la fois notre arme et notre bouclier, » aiment-ils dire. Sa lame très longue et légèrement galbée est conçue pour être maniée à cheval.

Les cavaliers s'attaquent à un rosier. Ils doivent couper une rose, une seule, et rien d'autre, au grand galop.

Lorsqu'un cavalier y parvient, les juges, après avoir vérifié si elle est bien coupée, lui tendent la fleur sous les acclamations. Elles redoublent quand, sans descendre de cheval, il va l'offrir à une femme de l'assistance. Alors, un héraut accompagné de musiciens chante un poème de Sâdî.

Les paradoxes de la perception

Sur la route qui montait de la ville, Dinkha tenait le volant, et je me retournais souvent pour parler à Manzi.

Le minaret de la grande mosquée émergeait à peine des toits au sortir de la ville ; puis il s'en dégageait tandis que nous montions. Il finissait par apparaître entier, dominant l'enchevêtrement des toits d'ardoises.

Curieusement, à l'encontre des lois de la perspective, en se hissant ainsi au-dessus des autres constructions, il paraissait grandir avec la distance.

La lampe à lumière froide

Dinkha nous parlait de la lumière froide. Le principe en est simple : il est à la fois celui de la lampe à incandescence et du réfrigérateur.

Depuis que sont connus les principes de la thermodynamique, chacun sait qu'il est facile de faire du froid : il suffit de capter la chaleur. Le problème est que celle-ci doit bien passer quelque part. Aussi les réfrigérateurs chauffent-ils par derrière. Bref, faire du froid produit plus encore de chaleur. L'idée est alors de transformer cette chaleur en lumière. On cherche donc à produire une lampe rafraîchissante.

Le procédé est-il au point ? Pas encore. La lampe ne produit pour l'instant qu'une faible lumière vert pâle pour un dispositif encore encombrant qui, à défaut de rafraîchir vraiment ne chauffe pas.

Pas de quoi désespérer toutefois : l'éclairage électrique n'a pas été satisfaisant du jour au lendemain.

Cette technique peut se révéler déterminante pour les progrès de l'informatique, quand on sait que la puissance des processeurs est principalement limitée par leur échauffement.

Le 21 juin

Dialogue matinal

J'ai pris l'habitude de prendre le petit-déjeuner avec Manzi sur son balcon au-dessus du gouffre.

« Vous m'agacez, Dinkha et toi, m'avoue ce matin Manzi. À vous lire, on croirait que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ne vois-tu pas que les puissances impérialistes sont prêtes à tout pour instaurer à l'échelle de la planète les vieilles institutions féodales de l'Europe chrétienne ? Ne vois-tu pas qu'elles trouvent partout dans le monde des serviteurs tremblants ? Crois-tu aux balivernes de Dinkha ? Tu crois que les mains d'œuvre corvéables à merci vont s'instruire ? Crois-tu que le Parti Communiste Chinois prépare et attende impatiemment le moment de l'expropriation des exploités et de l'abolition du salariat, plutôt que de se dire *pourvu que ça dure* ? » Etc.

Sur les monts en face se sont massés de gros nuages lourds. Ils sont littéralement couchés au bord de l'arête rocheuse. On dirait qu'ils nous guettent avant de fondre sur nous comme des indiens dans les *westerns* de mon enfance.

Peut-être rendent-ils Manzi nerveux à son insu. Je comprends mieux sa relative froideur envers Dinkha. Ce n'est pas parce que les divisions politiques ici ne sont pas les mêmes que chez moi qu'il n'y en a pas.

« Je t'entends bien Manzi, placé-je enfin, mais je n'écris qu'un modeste journal de voyage. Je n'y dis pas plus ce que tu me reproches que l'inverse. »

Les nuages en face de nous ne bougent pas. Ni ils ne s'élèvent, ni ils ne se laissent glisser vers nous. Je comprends bien que ma réponse ne satisfait pas vraiment Manzi. « En somme, lui demandé-je, tu me reproches d'être optimiste ? »

Il s'est arrêté de mâcher son biscuit au miel et retient visiblement une série de réponses toutes faites qui lui viennent à l'esprit. Alors je précise ma pensée :

« Vois-tu Manzi, nous parlons entre nous du *siècle de Descartes*, en songeant aux principes de la science moderne et des lumières dont il fut l'inspirateur. Pour ses contemporains ce siècle fut pourtant tout sauf celui de Descartes. Il était plutôt celui de l'inquisition et de la Contre-Réforme. Au mieux, pour une petite élite lettrée, il fut le siècle de Malebranche. Toi, tu ne connais pas Malebranche, tu n'en as jamais entendu parler, ou alors par les successeurs de Descartes. »

Manzi reste silencieux. Il nous sert un café pendant que je roule une cigarette, puis je continue : « Le *siècle de Descartes* fut plutôt ici en Asie centrale, celui de Mollâ Sadrâ. Pour qui exactement le fut-il ? Alors demande-toi ce que vaut ce présent qu'à ton avis je ne vois pas. Ce que tu appellerais cette "époque de la globalisation", l'est-elle au sens où l'on dirait "l'époque de Descartes", ou comme "l'époque de l'inquisition". »

Manzi a fini par suivre mon regard jusqu'aux nuages. Peut-être va-t-il me parler du temps qui se prépare. Non : « Ton idée ne me plaît pas, répond-il. C'est comme dire que des hommes seraient des têtards qui doivent naître par milliers pour que quelques-uns seulement deviennent des grenouilles. »

J'éclate de rire surpris de le voir en tirer si vite des conclusions lointaines. « Elle ne me plaît pas non plus Manzi. Une telle idée répugne à l'esprit humain. Nous ne faisons pas des enfants par milliers, même pas par demi-douzaines comme beaucoup de mammifères, et chaque homme est unique aux yeux de l'homme. Or justement, se préoccuper des masses est peut-être le chemin par lequel il vaudrait mieux ne pas commencer par s'engager. »

Cahier XIX
Le monde du travail

Le 22 juin

Le travail de Dinkha

J'ai enfin compris que Dinkha occupe une fonction comparable à celle de consultant d'entreprise. Comme eux, il cherche à enrichir les tâches et rationaliser le procès de production. La comparaison s'arrête là. « Pour les socialistes, nous explique-t-il, qu'importe que les trains soient à l'heure du moment que le réseau ferré est socialisé ; pour l'économie de marché, qu'importe que les trains roulent du moment que les chemins de fer sont rentables ; pour moi, l'important est d'optimiser les transports au moindre effort. »

Naturellement, ses avis ne sont que consultatifs. Les décisions appartiennent aux conseils, qui font appel à lui et le payent. « En somme, lui demande Manzi, tu leur vends l'heure qu'ils ont à leur montre ? »

Il rit : « Les conseils payent très cher mes services, mais cet argent sert à financer des centres de recherche, comme celui dans lequel tu m'as accompagné l'autre jour, ou comme ici, à Gandoughurat, sur la lumière froide. »

« Tout ce projet a été monté par un groupe d'amis autour d'une table à la place des Darlabats. Nous voulions créer un laboratoire de recherche indépendant. »

Les Intellectual Workers of the World

« Non, me répond Dinkha, Manzi et moi ne sommes pas proprement des adversaires politiques. Nous participons seulement à des formations syndicales qui ont des divergences de fond. »

Il existe dans la région de Bolgobol, m'apprend-il, un groupuscule qui prétend se faire passer pour une organisation internationale. La poignée de secrétaires de conseils et d'universitaires qui le composent, par leur talent inné de manipuler le paradoxe jusqu'à la provocation, parvient à lui donner un minimum de visibilité. Manzi serait l'un d'entre eux.

« Les *Intellectual Workers of the World* (les Travailleurs Intellectuels du Monde) se veulent une scission des *Industrial Workers of the World* (les Travailleurs Industriels du Monde <<http://www.iww.org/>>). En fait, ils n'ont jamais eu le moindre contact avec la célèbre organisation ouvrière d'Amérique du Nord, si ce n'est peut-être à travers deux Indiens, dockers de la région des Grands Lacs, volontaires dans l'Armée Insurrectionnelle d'Ukraine, et qui s'étaient enfuis de Crimée en 1923 pour se retrouver on ne sait comment dans les environs de Bolgobol. De toute façon, ils ne firent jamais partie des *Intellectual Workers of the World*. »

« Ce groupuscule, continue-t-il, prend appui sur quelques manuscrits introuvables de Marx pour se donner autorité quand il affirme que le capital n'est plus au stade de l'accumulation industrielle mais technologique. »

« Ah oui, le coupé-je, le livre cinq des *Fondements de la critique de l'Économie Politique*. Marx y ébauche l'idée que la possession formelle des équipements industriels peut être inutile lorsque la technique devient elle-même le véritable moyen de production. Il suffit alors de posséder les brevets d'exploitation. C'est bien là où nous en sommes, non ? »

« Tu vois Dinkha, plaisante Manzi, combien tes médisances tombent à plat dès que tu t'adresses à un interlocuteur politisé. »

Le marché du travail

Le travail de Dinkha est comparable à celui de consultant d'entreprise — comparable et pourtant opposé pour l'essentiel. Les conseils le payent surtout pour attirer les travailleurs, et pas pour les licencier. Ils doivent, pour cela, offrir des tâches qualifiantes, formatrices, stimulantes, et bien payées. La concurrence pour la main d'œuvre est rude dans l'industrie. Les

travailleurs tendent à quitter leur travail dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils veulent, pour s'occuper de leurs affaires privées, ou aller travailler ailleurs.

« En fait, poursuit Dinkha, ce n'est pas une mauvaise chose. Les gens préfèrent prendre une truelle pour réparer un mur qu'appeler un maçon, ou bricoler leur ordinateur et leur système d'exploitation, plutôt que les renouveler. Ils s'entraident et multiplient les échanges non commerciaux. Même si ce n'est pas proprement ce qu'on pourrait appeler une « socialisation de la production », et si ça favorise encore moins les impôts et le commerce, la richesse non quantifiable mais bien réelle qui en résulte n'est pas négligeable. »

Le 23 juin

Manzi m'invite à Borg Ar Panzi

Un vent frais descend des cimes ce matin, bien plus sec que ces derniers jours. Je vais devoir prendre congé de Dinkha. C'est dommage, nous nous entendions bien.

Manzi m'invite chez lui, à Borg Ar Panzi, son village natal, où nous avons déjà passé quelques jours ensemble lors de mon premier voyage.

Le 24 juin

Pas très loin au nord de Bolgobol

Depuis des kilomètres, la route est bien entretenue. Elle n'est pas très large. Elle ressemble à une départementale de chez moi. Manzi paraît prendre un plaisir particulier à tourner le volant et à compenser à chaque virage la force centripète par un léger coup d'accélérateur.

Il ne conduit pas vite. Il n'a pas dû depuis que nous sommes partis avoir poussé une seule pointe à plus de cinquante. On n'a pas dû trouver non plus une seule ligne droite de plus de deux cents mètres.

Moi non plus, je ne conduis pas vite lorsque je suis accompagné. Si je suis seul, au contraire, je me fais un jeu de la vitesse.

À dire vrai, je n'aime pas beaucoup conduire. C'est une activité qui à la fois m'occupe trop et pas assez l'esprit ; trop pour qu'il puisse se distraire dans la contemplation de l'espace que je parcours, et pas assez pour capter toute mon attention. L'idéal est d'avoir quelqu'un à qui parler, ou une excellente émission de radio à écouter.

Je n'ai consulté aucune carte et j'ai du mal à me figurer exactement où nous sommes : pas très loin au nord de Bolgobol, par où nous ne passerons pas.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner près d'une fontaine construite au bord de la route. Au creux de ce qui ressemble à un petit oratoire de pierre, pas plus grand qu'une guérite, l'eau coule, fraîche, par la bouche d'un darlabat, cette sorte de faune venue de l'antiquité. Elle tombe dans un long bassin de pierre d'une dizaine de mètre parallèle à la route, conçu de toute évidence pour abreuver des chevaux.

Nous sommes au milieu d'une vaste clairière que traverse la route, cernée par des taillis de résineux. L'herbe y est drue et parsemée de fleurs sauvages.

L'eau coule dans un ruisseau qui longe la route, à moitié recouvert d'une voûte de framboisiers.

De grosse mouches tournoient autour de la fontaine, pas vraiment agaçantes car elles ne s'intéressent pas beaucoup à nous. Elles produisent un bourdonnement qui s'accommode plutôt bien avec le lieu.

Le 25 juin

La nuit tombait lorsque nous sommes arrivés hier soir à Borg Ar Panzi⁷. Je suis descendu de voiture pour ouvrir le portail.

La maison n'était pas froide et sentait encore le feu de bois. Nous avons sorti la table et pris un dîner froid en regardant s'allumer les étoiles. Le climat est déjà bien plus doux ici qu'à Gandoughurat, à Algarod et même qu'à Dargo Pal.

Le syndicalisme dans le Gourpa

Je n'avais toujours pas compris ce qu'est le syndicalisme dans la République du Gourpa. Le Syndicat est le regroupement de toutes les unions de travailleurs. Un tel regroupement n'a aucune réalité, aucune existence en tant que tel. La plupart du temps, quand quelqu'un ici dit « le syndicat », ou « mon syndicat », il parle de son union locale.

Ces syndicats ne sont, en fait, que des associations très souples de travailleurs, d'ingénieurs et de chercheurs qui tiennent à peu près le rôle que jouent chez nous les entreprises. Qu'est-ce que cela signifie pratiquement ? Les unions de travailleurs décident des travaux qui doivent être réalisés, des marchandises à produire et des services à organiser. Ils décident des modalités du travail, de sa valeur et de ses finalités. Ils assurent en particulier la formation et les recherches des ouvriers, des ingénieurs, des scientifiques mêmes, qu'ils regroupent.

Les unions font perpétuellement appel les unes aux autres, se passent des commandes et négocient entre elles, ainsi qu'avec les conseils locaux. Le syndicat prospecte et monte des projets avec d'autres unions ouvrières.

Rien n'interdit à des Unions de scissionner ou de s'unifier, et elles ne s'en privent pas. En principe, il n'est pas obligatoire d'être syndiqué pour travailler, mais ça n'aurait pas beaucoup de sens si l'on n'a pas une activité très indépendante. Même dans ce cas, on n'y trouverait pas beaucoup d'avantages.

N'importe qui peut créer un syndicat, du moment qu'il trouve assez de camarades pour le faire avec lui. Ce sont d'ailleurs des organisations très informelles qui prennent surtout la forme de centre de ressource.

Le syndicalisme est un lieu de conflits

Le syndicalisme dans le Gourpa est un lieu de conflits. Il n'est pas une institution unificatrice. C'est le lieu où se nouent, se règlent et se renouvellent les conflits.

Par cela, il en désamorce bien d'autres, qui prendraient autrement des formes politiques, religieuses, ethniques, linguistiques. Il leur offre des prises concrètes pour intervenir pragmatiquement sur les dissensions. En effet, les unions locales sont constituées de groupes très homogènes : même origine, même langue, mêmes pratiques culturelles et culturelles, mêmes idéaux politiques ou philosophiques...

Dans les locaux d'un syndicat, vous allez être surpris de trouver un portrait de l'Iman Hussein, dans un autre celui de Che Guevara, ou une gravure du Bouddha Samantabhadra, le bouddha primordial, représenté copulant avec Samantabhadrî, sa contrepartie féminine. À Bolgobol, où l'on n'utilise que le palanzi, vous trouverez un Syndicat des Travailleurs Ismaéliens de l'Électricité où l'on ne parle que le dari. À partir de là, des alliances inattendues sont nouées sur des perspectives plus pragmatiques.

La ligne de fracture majeure oppose les syndicats de métiers et les unions locales. Les premiers sont des regroupements de travailleurs souvent très qualifiés et dispersés géographiquement, qui exercent le même métier et changent perpétuellement de chantiers. Les seconds demeurent dans leurs installations minières et industrielles. Ils regardent généralement les premiers comme des prédateurs, bien qu'ils soient obligés de faire appel à eux.

⁷ Voir mon premier journal de voyage cahier I

Le principal objet de conflit entre les deux, touche, on le devine, aux façons dont ils conçoivent le travail. Le travailleur qui a passé sa vie dans une usine, en connaît tous les rouages et a eu l'occasion d'affronter tous les problèmes, les incidents et même les accidents. Celui qui aura passé toute sa vie d'un chantier à l'autre n'en aura pas moins accumulé des expériences et des connaissances les plus diverses. Il est probable alors qu'en travaillant ensemble, les chocs d'autorité soient inévitables.

Ils se focalisent peu sur des conflits d'intérêts ou de pouvoir. Ils sont essentiellement techniques. Ils touchent aux procédures et à l'ergonomie.

Les conflits de travail dans le Marmat

Des conflits très violents peuvent ainsi apparaître autour de l'installation d'un dispositif de pompage ou de refroidissement. Il est parfois amusant de voir comment alors les différents syndicats vont étayer leurs thèses, n'hésitant pas à se référer au discours du Mahayana sur la *vacuité* ou au concept sohravardien de *l'éternellement advenant*.

Manzi m'a montré un tract de l'Union des Travailleurs du Vide Parfait, qui ont installé les éoliennes dans la vallée de l'Oumrouat. Il débute par un poème du patriarche Jinshu, suivi par celui de Houeï Nêng qui lui répondait :

Jinshu:

*Notre corps est comme l'arbre d'Éveil
L'esprit est comme le miroir précieux
Aussi devons-nous chaque jour l'épousseter.*

Houeï Nêng :

*Le miroir précieux est sans forme
Tout est vacuité
Où la poussière se déposerait ?*

Cahier XX
Le Dzogchen dans le Marmat

Le 26 juin

Samantabhadra

Quand nous pensons à Samantabhadra, il nous vient l'image d'un être humain nu et bleu. Il n'est pas cela. Samantabhadra n'a aucune forme. Samantabhadra signifie le tathâgatagarba⁸, notre ultime état naturel.

Si Samantabhadra n'a pas de forme, pourquoi le représente-t-on ? Cette forme sert à figurer le sens de Samantabhadra. Le bleu, si l'on y rajoute du blanc ou du noir reste fondamentalement bleu. Il symbolise le caractère inchangeant de Samantabhadra, notre nature immuable.

Le fait qu'il soit nu, sans habits ni ornement indique qu'il est complètement libre de tout obscurcissement et de toute impureté. Le fait qu'on le représente en position de lotus accouplé à son épouse blanche, symbolisant les apparences ultimes, signifie l'unité de l'apparence et de la vacuité, ou encore l'unité des moyens et de la connaissance.

[...]

Samanta correspond à kuntou en tibétain, et Bhadra à zangpo. Kun veut dire « tout ». Cela signifie tous les phénomènes, tous les événements, les choses du samsâra et du nirvâna. Quand on perçoit naturellement le monde comme le mandala, l'expression perceptuelle de la Sagesse, cela signifie que le monde est pur. Tel est le sens de zangpo, « bon ».

« Samantabhadra pourrait donc se traduire en français par *tout bon*, » conclut Manzi après que Ziddhâ ait fini de me lire en anglais ces paroles du Vénérable Khempo Thoubten. « Samantabhadra est le *dharmakâya*, le *corps de loi* de tous les bouddhas, poursuit-elle. Dans la vallée de l'Oumrouat, les musulmans l'ont assimilé à l'Insâm Al Kâmil de la théosophie Chiite. »

« C'est aussi bien le *surhomme* zoroastrien qui a tant plu à Nietzsche ; mais pas celui qui viendrait après l'homme, celui qui est éternellement advenant en chacun ; celui que les Chrétiens ont voulu voir éternellement advenu dans le Prophète Îshâ (Jésus). » M'explique-t-elle. « Le *corps de rétribution* est le bouddha Vajrasattva, qui enseigna les tantras, et le *corps de métamorphose* est le bouddha historique, Gautama Sakyamuni, qui a enseigné les soutras. »

Ziddhâ

J'ai eu la surprise en remontant du village où j'étais allé acheter du tabac de retrouver Ziddhâ qui s'affairait à la cuisine en compagnie de Manzi. Ne m'ont-ils rien dit de sa venue de crainte que je me sauve ? Je me rends bien compte que depuis mon arrivée dans la région, tout laisserait croire que j'évite sa compagnie. Rien n'est plus faux pourtant.

« Excuse-moi d'émettre quelques réserves sur ton syncrétisme, lui dis-je, je ne suis pas certain que le Bouddhisme tantrique et le Chiisme ismaélien, pas plus que la Zarathoustra de Nietzsche et, pourquoi pas, l'évolutionnisme lamarckien, disent exactement les mêmes choses. »

« Évidemment, Jean-Pierre, me répond-elle avec un sourire légèrement condescendant. Ce ne sont que des systèmes de représentation qui par eux-mêmes ne disent rien — du moins tant qu'on ne s'en sert pas. »

8 Voir mon premier voyage cahier 32.

Le 27 juin

Manzi nous a quittés

Manzi nous a quittés en nous laissant les clés. Ils se sont bien entendus tous les deux afin que je me retrouve seul avec Ziddhâ. Je ne leur en veux pas, j'ai connu des traquenards plus désagréables.

Dans la vallée de l'Oumrouat, d'où Ziddhâ est originaire, les communautés musulmanes et bouddhistes cohabitent toujours ; les premières dans les parties basses de la vallée, les secondes, dans les régions les plus hautes. Depuis le douzième siècle qu'ils vivent ensemble paisiblement, ils ont bien dû finir par se comprendre.

Même au cours de la courte guerre de religion que provoqua la réforme de Abd Al Haqq (voir mon premier voyage), les Musulmans de la basse vallée ont plutôt servi de tampon protecteur pour les localités bouddhistes.

Une synthèse du Mahayana et du Tantrisme

Les communautés de l'Oumrouat ont développé une synthèse originale du Mahayana et du tantrisme.

« Je crois, m'a dit Ziddhâ, que ta connaissance de la culture chinoise et japonaise te gêne pour comprendre que le Bouddhisme est d'abord une réforme du Bhramanisme. Cette réforme fut d'autant plus radicale qu'elle s'inscrivit dans la durée. Elle fut un procès séculaire d'épuration de la mythologie et des dogmes bhramaniques, dont étaient abstraits en même temps une métaphysique et un empirisme épistémologique. »

« Métaphysique et pratique pouvaient alors épouser des rites, des croyances et des doctrines exogènes ; ce qui provoqua en contrepartie des replis identitaires dans les régions où le Bouddhisme prit naissance. Cette épuration se fit principalement à travers les sutras, cette littérature en pali, dont on ne conserve aujourd'hui pour l'essentiel que les traductions en chinois et en tibétain. »

La poésie des sutras

« Tu as certainement lu des sutras, me demande-t-elle, et tu as dû remarquer qu'ils ne sont ni théoriques ni doctrinaux. Ils sont plutôt poétiques. Tu y chercherais en vain un système, et tout ce qui t'en paraîtrait l'ébauche ne ferait que t'égarer. »

« Précisément, c'est l'expérience poétique qu'ils proposent qui épure la vieille religion védique de sa mythologie et de ses dogmes. »

C'est en effet l'impression que j'avais eue en lisant une traduction du chinois du *Sutra de la Terre Pure*.

Le 28 juin

Le Tibet

Si l'on veut comprendre la géographie et l'histoire, on doit d'abord laver son esprit de toute idée de frontière politique. On comprendra mieux alors qu'Ankara n'a que peu de rapport avec la civilisation turque, pas plus que Rome n'est une capitale de l'Amérique latine.

Le Tibet est un immense massif montagneux et souvent désertique qui s'étend du versant nord de la chaîne himalayenne jusqu'aux confins du désert du Takla-Makan et à la Mongolie. C'est un territoire considérable, bien plus étendu que celui de la République autonome actuelle. Il n'y a pas de frontière bien nette entre le monde tibétain et mongol, dont il fut une suzeraineté à partir du douzième siècle. Réuni à la Chine depuis l'Empire Yuan, il devint le principal centre religieux sous l'Empire Ming.

Vers 1871, l'affaiblissement de la Chine dû aux guerres contre les puissances coloniales et les révoltes intérieures des Taiping laissa le Tibet dans une autonomie de fait, entre les mains de familles féodales qui contrôlaient l'institution religieuse. Les troupes anglaises y pénétrèrent en 1904, craignant principalement l'expansion russe en Asie centrale. Ils tentèrent d'entraîner le pays dans le sillage de leur Empire des Indes.

Pendant toutes les périodes de troubles du vingtième siècle où la Chine fut attaquée par la Russie et le Japon, où fut constituée la République de Sun Yat-sen et où naquit la première résistance communiste, le treizième Dalaï Lama se réfugia en Mongolie.

Le Tibet contemporain

« Les Tibétains chassent les Chinois en 1912 avec l'aide des Britanniques (sic), mais le Tibet est occupé par la République populaire de Chine en 1950 et le Dalaï-Lama doit partir en exil en 1959. » Dit l'Encyclopédie Larousse dans son style inimitable.

La situation de la République Autonome du Tibet (en chinois Xizang) est aujourd'hui paradoxale à plus d'un titre. D'une part, elle ne recouvre qu'une part du Tibet historique, de l'autre, son territoire excède celui de l'autorité traditionnelle de Lhasa. L'Occident veut soutenir une indépendance qu'aucun Tibétain ne réclame, même pas le gouvernement en exil. L'autonomie réclamée est déjà reconnue par la République Chinoise, et ce sont encore les rapports du Parti Communiste qui prouvent le mieux, en le déplorant, qu'elle est encore trop formelle.

S'il existe toujours un gouvernement en exil, qui est d'ailleurs plutôt un gouvernement d'exilés puisqu'il ne réclame pas l'indépendance, et des tensions internes, c'est que le problème est ailleurs. On pourrait comparer la situation du Dalaï Lama et de Lhasa envers la Chine à celle du Pape et des états pontificaux envers Europe — si ce n'est que le Bouddhisme Tibétain n'eut jamais en Chine le statut de religion officielle. Depuis le septième siècle, l'histoire de cet état théocratique à géométrie variable a été aussi riche en conflits et en intrigues que celui de Rome, malgré sa très légendaire sérénité.

La Géographie

L'espace géographique tibétain s'étend sur quelque 3 500 000 kilomètres carrés, à une altitude moyenne de 4 000 mètres. Il comprend tout un ensemble montagneux, parmi les plus importants du globe — nœud du Pamir et du Karakoram à l'ouest, monts Tanglha et chaînes méridiennes du sud-est, système des Kunlun au nord et arc himalayen au sud.

Le haut Tibet ou Changthang (plaine du Nord) s'étend sur quelque 800 000 kilomètres carrés, des Kunlun au Transhimalaya (que les Chinois appellent chaîne des Gangdisi). Les altitudes ne sont jamais inférieures à 4 000 mètres. Ce haut plateau tibétain est une succession de chaînes sédimentaires plissées (calcaires du Trias au Crétacé, notamment) s'élevant jusqu'à 6 000 mètres. Ses formes sont massives, aux pentes empâtées de débris et de coulées de solifluxion. Entre ces chaînes, alignées d'ouest en est, s'ouvrent des vallées à 4 500-4 800 m d'altitude, aboutissant à des lacs isolés, sans écoulement exoréique ; le plus vaste d'entre eux est le Nam Tso, ou Tengri Nor (lac Céleste), dont la surface est de 2 000 kilomètres carrés. Le total annuel des précipitations n'y dépasse guère 100 mm et la température moyenne annuelle est de l'ordre de -5 °C. La radiation solaire du bref été produit de grands contrastes thermiques, de plus de 20 °C le jour jusqu'à -10 °C la nuit). Pendant l'hiver, la rigueur des températures est accrue par des vents d'ouest incessants. La végétation se réduit à une couverture discontinue de mousses et de lichens, remplacés par les armoises et le carex dans les dépressions méridionales.

Le Tibet oriental (région de Tchamdo) est constitué de vallées d'orientation méridienne creusées par quelques-uns des grands fleuves asiatiques. Ceux-ci s'enfoncent jusqu'à 1 000 mètres entre des lanières de hauts plateaux qui ont de 3 500 à 5 000 mètres d'altitude et qui sont dominés par des chaînes cristallines parallèles dépassant 6 000 mètres. Se succèdent d'ouest en est les vallées de la Salouen, du Mékong et du Yangzijiang que séparent les alignements des Nushan et des Ningqingshan. Dans les fonds de vallées, abrités et plus arides, poussent des savanes buissonneuses, et les versants et massifs qui reçoivent les restes de la mousson d'été chinoise sont couverts de forêts où dominent les chênes, les cèdres et les pins.

Le Tibet méridional comprend la vallée du Cangbo, ou Brahmapoutre supérieur, sillon tectonique qui s'ouvre à 3 500-4 000 mètres d'altitude entre les reliefs des Gangdisi et de l'arc himalayen. Sa position protégée et sa situation méridionale, le font jouir de conditions climatiques exceptionnelles pour l'altitude : Lhasa, la capitale, à 3 630 mètres, est moins

froide que Pékin en hiver et la température moyenne de juillet atteint 15 °C. La mousson indienne apporte des pluies d'été.

Le Dzogchen

*Eau et reflet de la lune sont indistincts dans la mare
Apparence et vacuité sont un dans la réalité*

Ces deux vers sont tirés de *la Liberté naturelle de l'esprit dans la Grande Perfection*, ouvrage versifié écrit en tibétain par Longchempa (1308-1363). Longchempa est considéré comme le codificateur des doctrines Nyingmapa au sein des enseignements bouddhiques.

Le Dzogchen apparut peut-être vers le septième siècle dans le royaume de l'Oddiyâna, entre le Cachemire au sud et la Sogdiane au nord, la Perse à l'ouest et le Tibet à l'est, certainement dans les régions montagneuses des lacs du haut Kirghizstan actuel, au pied du Mont Lénine (7 134 mètres) dans le Pamir. Il se propagea au Tibet jusqu'au dix-septième siècle, et dans les hautes régions du Marmat, seul territoire où ses adeptes ne furent jamais persécutés en tant que tels.

Dzogchen, est le mot tibétain qui traduit le sanskrit *Tathâgata* (la nature de bouddha), le *bussou* des japonais. Le Dzogchen n'est qu'une école parmi toutes celles que généra le bouddhisme partout où il s'établit. Celle-ci était profondément imprégnée de tantrisme, et la *Voie* donnait une part majeure à la pratique érotique.

Dans le Marmat, l'école du Dzogchen se mêla intimement aux formes locales de l'école Tchan de Lin-Tsi (le Rinzaï des japonais), et sa quête de l'Éveil à travers les pratiques amoureuses y imprégna profondément le soufisme.

Le 29 juin

La pratique

L'air est beaucoup moins sec et le soleil plus caressant à Borg Ar Panzi. Nous nous sommes baignés dans les gorges, là où nous n'avions pas osé le faire il y a deux ans, Manzi et moi — ce n'était encore qu'avril.

L'eau était délicieusement glacée ce matin, et un sable fin et déjà chaud nous attendait au bord de la lame pour nous sécher.

Au cours de mes deux premiers voyages, je n'avais pas remarqué cette importance de l'érotisme dans la tradition du Marmat.

— C'est exact, me répond Ziddhâ, elle est beaucoup moins visible qu'au Tibet, où une symbolique sexuelle tient une grande place dans les textes et les images, comme dans l'Inde brahmanique. Les moines y restaient pourtant célibataires, et souvent abstinents. Ici, c'est le contraire, les figurations sont plus discrètes et la pratique plus importante.

— Comment-cela ? l'interrogé-je en chassant les mouches qui me courent sur les jambes.

— L'attraction entre deux corps est très puissante. Elle réduit à rien toutes les relations fondées sur la culture, la langue, le mode de vie, et même sur l'affection, l'attachement et la tendresse. Elle fracasse toutes les identifications du moi.

— En quoi consistent exactement ces pratiques insisté-je ?

— En quoi veux-tu qu'elles consistent ? Me répond-elle avec un rire cristallin.

DANS LA VALLÉE DE L'OUMROUAT

Cahier XXI La légende des siècles

Le 30 juin

Je ne tiens pas à différer davantage l'invitation de Ziddhâ dans la vallée de L'Oumrouat. Nous allons partir et laisser les clés de la maison de Manzi à un voisin.

La civilisation turco-mongole

Sa partition entre l'URSS, la Chine et l'Inde avait chassé de tous les esprits l'existence même d'une Asie centrale au cours du vingtième siècle. Le démantèlement de l'Union Soviétique la rappelle, la limitant pourtant aux seules régions de la Transoxiane et du Kazakhstan.

Pourtant, si nous y rajoutons seulement les trois républiques autonomes chinoises de la Mongolie, du Xinjiang et du Tibet, nous avons un territoire immense, plus étendu que le reste de la Chine, que la fédération Indienne ou que la Fédération de Russie, bien qu'il soit relativement dépeuplé. Si maintenant nous oublions les frontières politiques pour considérer la géographie naturelle et humaine, l'étendue de ce territoire doit au moins être multiplié par deux.

Les hauts plateaux nord himalayens s'étendent sans discontinuer jusqu'à la Mongolie. Ils couvrent un territoire qui va du Taklamakan à la basse vallée du Mékong. Les fleuves qui y naissent irriguent la Chine, le Laos et le Viet-Nam, les Indes, le Pakistan, la Transoxiane et le Kazakhstan.

Autour de cet immense centre quelque peu inhospitalier, sont apparus les plus anciens foyers de civilisation, puis est né le plus grand empire que l'humanité ait connu. Cet empire est parvenu momentanément à s'inféoder l'Inde, la Chine, le monde arabe et l'Asie du sud-est. Il a poussé ses incursions jusqu'au centre de l'Europe.

Cet empire est aussi parvenu à se ravager lui-même. Si la Russie et l'Angleterre lui ont donné le coup de grâce au siècle dernier, c'est que sa civilisation agonisait depuis déjà longtemps.

Qu'est-ce qui s'effondra d'abord en Asie centrale ? Il n'est qu'à ouvrir les yeux pour le voir : l'environnement naturel. La civilisation a transformé ces régions en déserts. Il n'y a aucun doute là-dessus, mais on se demande encore comment précisément.

De grandes études sont à faire : le Xinjiang et la Transoxiane n'ont pas toujours été arides. On trouve des vestiges de grandes citées noyées dans les sables, là où passaient des fleuves. Les variations naturelles du climat ne l'expliquent pas seules.

En croisant Bolgobol

Encore une fois, nous éviterons Bolgobol. Nous empruntons la route qui épouse le versant opposé de la vallée. C'est par là que nous étions allés ensemble il y a deux ans voir les danses de Parvagathâ.⁹

La route passe bien plus haut. Elle constitue un observatoire idéal pour découvrir la ville de Bolgobol, étalée presque à la verticale sur la pente opposée qui surmonte l'Ardor. Il est

9 Premier voyage cahier 31

impressionnant de voir une ville ainsi, en face de soi ; qui paraît verticale d'ici, dressée — je dirais presque en tête-à-tête. Penché à la portière, seul l'espace de la vallée nous sépare.

« Ne crois pas que je me laisse bercer par le rêve d'une réunification de l'Asie centrale, me dit Ziddhâ qui tient le volant. S'il échauffe quelques esprits dans la région, ce rêve serait à la fois trop et pas assez ambitieux pour être sérieux. Il y a sans doute un centre de l'Asie, mais pas un centre homogène. Il a tour à tour été tiré au sud-ouest par les Perses et les Grecs, au sud-est par les Scythes et les Indiens, à l'est par les Mongols et les Tibétains, à l'ouest par la Russie. Que restait-il du monde civilisé quand l'Asie s'unifia sur son centre ? L'Europe occidentale et le Japon. C'est là qu'est née une nouvelle civilisation il n'y a que quatre siècles, et qui est devenue mondiale elle aussi. »

— Je suis bien d'accord avec toi, Ziddhâ, dis-je en détournant le regard de Bolgobol qui s'éloigne derrière nous, toute perspective est mondiale. C'est d'ailleurs le grand souci de mes compatriotes occidentaux.

— Ah oui ?

— Ils voudraient voir dans l'universalité de leur civilisation le fondement d'une supériorité de leurs particularités.

— C'est bien compliqué.

— Oui, c'est en effet très compliqué.

Le premier juillet

Les illustrations de mon journal

Depuis la fin mai, je n'ai plus mis d'illustration dans mes cahiers, contrairement à ce que je m'étais promis. J'ai occupé la soirée d'hier et le début de l'après-midi à y remédier.

J'ai d'abord trouvé sur le net un dessin assez grossier de Samantabhadra, et une image plus intéressante de Padmasantabhadra dans une position similaire. Il était au centre d'une fresque dans le fouillis de laquelle je n'avais pas d'abord remarqué la femme accrochée à ses lèvres et qui le tient entre ses jambes.

J'ai copié aussi sur le site de Manzi l'en-tête du troisième dialogue entre Hylas et Philonous en français, qui illustre l'ouvrage d'André Breton, *Nadja*. J'ai découvert aussi des miniatures persanes dont l'une était un portrait de Sâdî¹⁰. Elle n'a pas trop de rapport avec mes pérégrinations actuelles, mais elle m'a plu et je l'ai gardée.

J'en ai fait de même avec une miniature qui représente le Prophète. Il se tient dans le creux d'un arbre. Un oiseau blanc a fait son nid au départ des deux plus hautes branches coupées. C'est un pélican.

Les pélicans ont dans leur bec inférieur une paroi élastique qui leur permet de transporter le poisson jusqu'à leur nid. Il paraîtrait que certains, ayant vu un pélican régurgiter ainsi les poissons, ont cru qu'il s'était ouvert le ventre pour sauver sa progéniture de la faim, mais on n'est pas obligé de le croire. Il semblerait plutôt que ce soit d'antiques images comme celle-ci, qui aient été mal interprétées. Le pélican a gardé une haute valeur symbolique dans la tradition rozicrucienne d'Occident.

Le 2 juillet

Manzi entre dans le jeu des quatre empires.

Je commence à contrôler le jeu des quatre empires. Je suis parvenu à organiser l'armée d'Oxendre — c'est le nom que j'ai donné à mon empire, m'inspirant de ma propre nouvelle, la Légende du Prince d'Oxendre¹¹ —, orientant indirectement sa politique étrangère, son commerce, son industrie et sa science.

¹⁰ Voir À Bolgobol cahier 4

¹¹ http://jdepétris.free.fr/Livres/planet_blue/oxendre.html

Manzi a bien voulu alors s'introduire dans le jeu. Je croyais qu'il n'était pas possible d'entrer dans une partie commencée. Il est vrai qu'il y a bien peu de choses qui demeurent impossibles avec une application en source libre quand on est un bon programmeur.

Il a pris en charge l'industrie de l'empire du Nebed, et je commence à percevoir des différences sensibles dans son développement militaire. Mes services d'espionnage m'apprennent que son armée se modernise rapidement. Elle est heureusement défensive avant tout, lourdement équipée et protégée par un réseau de forteresses.

Il développe un système de canaux, de routes et de voies ferrées qui rendent la sécurité de son empire très peu dépendante du contrôle des mers, et qui compense largement la faible mobilité de ses troupes.

Ce jeu est démoniaque tant il nous prive de contrôle direct sur l'essentiel de ses paramètres. L'empire dont j'assure la défense est pour l'heure riche et puissant, car il exploite les ressources naturelles de petits pays environnants, ligotés peu à peu dans les filets des investisseurs d'Oxendre. Ces revenus de concessions étrangères étaient au début une part importante du budget de l'empire. Elle ne cesse de décroître en proportion des produits de l'industrie, et le pillage des matières premières interdit toute modernisation. Ce qui était donc une source de puissance va devenir progressivement une cause d'affaiblissement.

Je ne vois pas d'autre solution qu'affaiblir délibérément ma puissance militaire pour inciter un autre empire à envahir l'un de ces pays sans risque. Ce choix porte déjà ses fruits en détournant les investissements sur l'industrie et les transports. Mon empire commence à se moderniser au même rythme que celui de Manzi, mais demeure dangereusement vulnérable.

Les Ouïgours

Peuple d'origine turque, faisant partie des grandes tribus oghouz, qui a succédé aux Tujue orientaux dans la région de l'Orkhon vers le milieu du VIIIe siècle ; il a constitué pendant un siècle un empire s'étendant jusqu'à la Chine. Battus par les Kirghiz, les Ouïgours (Ouïghour, Uigur) ont alors émigré vers l'ouest et se sont établis dans le Turkestan chinois où ils ont créé un État qui a englobé ensuite le Turkestan occidental : c'est sous leur influence que cette région a été turquifiée. L'État ouïgour a connu une brillante civilisation, jusqu'à sa destruction par les Mongols au XIIIe siècle ; une littérature nationale, écrite en caractères sogdiens et non plus en caractères runiques, est apparue et les Ouïgours ont abandonné le chamanisme pour le manichéisme, le bouddhisme ou le nestorianisme. Ils ont ouvert aux autres tribus turques émigrant vers l'ouest le contact avec les civilisations de l'Inde et de l'Iran.

(Encyclopædia Universalis)

De tels articles me laissent désespéré. Logiquement, si l'on parcourt ainsi les différentes entrées d'une encyclopédie — Mongols, Iraniens, Turcs, Kirghizes... —, si l'on s'aide de bonnes cartes de terrain, et en prenant pour repère des grands événements historiques — invasions des Huns, fondation de l'empire Tang, invention du papier... —, une certaine cohérence devrait finir par se dessiner. Pas du tout : rien ne se recoupe.

Une histoire pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot, voilà ce qu'on obtient. Deux spécialistes sont capables de nous raconter des histoires distinctes, voire contradictoires, qui se déroulent en même temps sur un même territoire, selon qu'elles soient celles de l'Islam ou du Bouddhisme, des Scythes ou des Iraniens.

L'idéologie occidentale

De toute évidence, les historiens restent imprégnés des idéologies du dix-neuvième siècle.

Après l'échec du Mouvement Ouvrier dans les années 1910, tombé entre les mains de sociaux-démocrates impérialistes, qui déboucha sur les carnages de 1914 à 1945, puis sur la longue glaciation entre deux blocs qui lui succéda, on se retrouve au vingt-et-unième siècle à peu près où on en était il y a cent ans. On pourrait reprendre mot à mot des écrits de l'époque

et les faire passer pour des textes d'actualité : dégénérescence du Marxisme, problème des Balkans, Nationalismes et sionisme, question du Moyen-Orient...

Non, je ne dis pas que le monde n'aurait pas bougé en cent ans, loin de là, seulement les idéologies politiques européennes. On a une gauche qui ne veut pas penser au-delà de 1910, et une droite qui n'en est même pas là.

Les nations

La civilisation occidentale a réussi cet exploit de se constituer en nations homogènes. Au sein de territoires calculés au mètre carré, on a de parfaites unités linguistiques, une même administration centralisée, une même monnaie, une même culture. Il a fallu quatre siècles de guerres et de déportations en Europe, pour parvenir à cet ajustement d'ébéniste.

Passer une frontière, vous n'êtes pas seulement dans une autre nation, mais sur une autre planète. Vous découvrez, par exemple, que Charlemagne n'est plus l'Empereur des Français, mais des Allemands, des Romains si vous êtes en Italie, des Goths en Espagne.

Qu'un monarque lointainement originaire de l'Altaï ait fait de Constantinople sa capitale, et voilà que les peuples anatoliens sont devenus une « nation turque », au besoin en exterminant les Arméniens, qui n'avaient certainement rien à faire hors des frontières de l'Arménie. À défaut de parvenir à reproduire ce modèle sur le monde entier, c'est ainsi qu'on en a du moins fait l'histoire.

Décidément, je ne comprends rien aux nations, aux pouvoirs, aux autorités, aux dominations et aux soumissions. Je ne comprends que la littérature, c'est à dire des textes, dont chacun a un auteur, une langue, un style, une pensée, c'est à dire un esprit identifiable. Avec de tels textes, on apprend l'histoire, et on la comprend ; avec de véritables auteurs qui ont écrit des ouvrages de médecine, de poésie, de mathématique ou de mécanique, de musique ou de théosophie.

L'histoire réelle, ce n'est pas celle des rapports que les hommes entretiennent entre eux, et qui ne semblent pas beaucoup plus passionnants que ceux des autres primates, quoiqu'à une autre échelle, c'est celle des rapports qu'ils entretiennent avec le monde naturel, la matière, les concepts, ce que les hommes inventent comme leur altérité.

À partir de là, on pourra commencer à imaginer l'infinie virtualité qui s'y dérobe. On ne s'arrêtera plus à l'inextricable diversité des langues, des cultures et des civilisations, pour soupçonner celle qui est vivante dans des personnes.

Un parlement c'est de la guerre, un héritage spirituel c'est de la nuit, liberté vie et foi sur le dogme détruit, comme dirait Hugo. Tiens, je vais plutôt chercher mes repères historiques dans la Légende des Siècles.

Cahier XXII
Ishou Oun Noury Goundyana

Le 8 juillet

De retour d'Aggadhar

Nous sommes allés participer aux Rencontres Internationales de Poésie d'Aggadhar pendant toute la semaine, et je n'ai pas eu le temps de tenir mon journal. Nous sommes rentrés hier soir.

Nous avons raccompagné un moine de la haute vallée. J'avais présenté cette année mon texte écrit dans un anglais archaïsant, *Of Wake and Foam*¹². C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'Ishou, qui a souhaité en mettre sur son site une traduction en palanzi. Je dois passer le revoir au monastère au fond de la vallée. Il tient à partager avec moi des connaissances.

En revenant, nous nous sommes arrêtés pour dîner avec Dinkha à Algarod. Ishou a paru ravi de faire sa connaissance. Ils se sont échangés leurs adresses après avoir longuement discuté avec passion de l'électromagnétisme et de la lumière froide.

La littérature dans le Marmat

J'ai découvert qu'avoir une bonne plume procure ici un certain prestige. Tout le monde pratique plus ou moins la littérature. Je n'avais pas mis longtemps à m'en rendre compte dès mon premier voyage, et j'ai trouvé depuis de nombreuses occasions d'échanges et de traductions, comme le mois dernier à Algarod.

Je n'avais pas encore prêté attention aux hiérarchies informelles qui en résultent. Être bon poète ou bon rhéteur dans le Marmat assure la notoriété et place au centre de réseaux. La plume seule, évidemment, ne suppléera pas à de bons diplômes, à la richesse, la naissance, la distinction ou la séduction naturelle, la bonne éducation ou le caractère, comme partout ailleurs. Elle n'effacera pas non plus l'origine, au contraire, ni toutes les formes possibles d'appartenance. Bien écrire ne vous fera pas obtenir une place que vous ne méritez pas, vous enrichira encore moins, ni ne vous mettra d'aucune façon au-dessus du commun, mais vous sera une source d'autorité autonome et irréductible à toutes les autres.

Ishou m'a appris que le père de Ziddhâ serait un poète remarquable. « Il possède, m'a-t-il dit, le savoir absolu (*absolute knowledge*). — Ah bon. »

Le Savoir Absolu

— Qu'entend-il par *savoir absolu* ? demandé-je à Ziddhâ.

— Il y a plusieurs formes de savoir, me répond-elle. Tu peux savoir faire une chose sans être capable d'expliquer comment, et moins encore l'enseigner.

Tu sais bien par exemple que tous les hommes ont su parler avant que n'apparaisse la notion même de grammaire, comme on a compté bien avant d'imaginer un axiome ou un théorème. On construit un véritable savoir lorsqu'on entreprend de transmettre ou de partager ce qu'on sait faire. Ainsi, le savant forge des concepts, des outils théoriques, un langage technique, et s'instruit en instruisant son élève.

— C'est cela, le savoir absolu ?

— Non, ce n'est pas encore cela. Quand le maître a formé son élève, et qu'ils ont nourri ensemble leur savoir, il se peut qu'il rencontre un nouvel ignorant auquel tout doit être appris à nouveau. Va-t-il recommencer comme la fois précédente ? Non, bien sûr, il n'a plus à construire une connaissance théorique et technique qu'il possède déjà, mais le savoir qu'il a amassé devient maintenant pour son élève comme un écran. Il doit apprendre à le rendre transparent.

¹² <http://jdepétris.free.fr/Livres/Wake.html>

C'est cela le savoir absolu : lorsque le maître est capable, en le rendant intuitif, de traverser son savoir avec un esprit aussi ignorant que celui de l'enfant qui vient au monde.

C'est bien ce que j'avais cru comprendre. « Ton père posséderait donc ce savoir sans que ni lui, ni toi, ni personne ne m'en ait rien dit ? » Plaisanté-je.

— Tu le possèdes bien toi-même, me répond Ziddhâ. C'est ce que Manzi m'a dit quand il a vu tes ateliers d'écriture avec des enfants. Tu leur as appris des choses qu'il n'est pas facile d'enseigner à des étudiants.

— Et tout cela que tu viens de me dire, c'est l'enseignement de la Gnose Ismaélienne, du Dhyâna bouddhique, ou de la Phénoménologie de l'esprit hégélienne ?

— C'est du savoir absolu.

Le 9 juillet

Un rêve étrange

Rêve étrange cette nuit, où se mêlaient paysages, citées inconnues, érotisme et algèbre, et que je serais bien en peine de raconter, de décrire ou d'expliquer. Rêve éclairant pourtant.

Tout ce que j'ai jamais réellement compris, je crois l'avoir d'abord saisi en rêve, à l'orée du sommeil, ou à sa sortie, ou encore dans ces courts instants qui suivent l'orgasme, et, plus encore peut-être, dans ces passages de l'orgasme au sommeil.

Le 10 juillet

Quand la nuit tombe

Quand la nuit tombe, et que le froid descend dans la vallée, les pierres devant la vieille maison ensoleillée de Ziddhâ dégagent encore longtemps la chaleur accumulée. Du bassin, plus bas, où s'étend le verger, masse devenue absolument noire, une tout autre fraîcheur s'élève.

Ainsi, tandis que nos yeux cessent de voir autre chose que les étoiles et la masse sombre de la montagne en face, notre peau perçoit une tout autre épaisseur de l'espace. On imaginerait très bien, en cultivant indéfiniment cette faculté, qu'elle pourrait devenir une autre vue.

Ishou

Ishou a l'aspect d'un homme à la fois jeune et mûr. J'estimerais son âge plus près de la quarantaine que de la trentaine. Il est robuste et moyennement grand, plus que moi en tout cas. Je l'ai toujours vu vêtu d'un treillis militaire et chaussé de tongues de plastique, se couvrant, dans la fraîcheur de l'aube, du manteau de laine à capuchon traditionnel du Marmat.

La famille d'Ishou est originaire du Turkménistan. Ses grands-parents ont fui Bokhara dans les années 1920 pour la vallée de l'Oumrouat.

Son grand-père faisait partie du mouvement des *Zadid*, les « Novateurs », avant 1917. Ils rêvaient de réunifier le Turkestan russe et chinois pour en faire une république démocratique, socialiste, moderne et islamique. Son grand-père participa au mouvement des conseils qui, tout en s'associant à la Russie soviétique, souhaitait conserver leur indépendance.

« Le problème du Turkestan, m'a-t-il expliqué dans la voiture, est qu'on y confond depuis plus d'un siècle Islam et nationalité. Ce fut la grande maladie de la modernité, qui voulait tout réduire à l'identité nationale. »

« L'identité du Turkestan aurait plutôt été linguistique. Tous les peuples et toutes les cultures s'y sont croisés. Tout au plus, cette unité pourrait être celle d'une famille de langues : les langues turko-mongoles. Turc, ouïgour, ouzbek, kirghiz, djaghataï, etc, se distinguent aussi par des alphabets différents : sogdien, syriaque, arabe, brahmi, ancien iranien, khalkha, et même cyrillique et latin. »

« Parmi ces langues, les unes ont servi de véhicules aux textes classiques du Manichéisme, d'autres, du Bouddhisme, d'autres encore, du Christianisme, de l'Islam, colorant différemment les littératures, et donc les cultures de ceux qui les parlent. »

La colonisation par les Russes, m'a-t-il appris, ne s'est pas faite si brutalement qu'on pourrait le croire. Elle n'a jamais provoqué de soulèvement général du Turkestan, si l'on excepte celui de Feofar Khan, que Jules Verne a rendu célèbre. Les khanats (gouvernements du Turkestan) tombèrent sous la suzeraineté du Tsar en conservant une autonomie réelle entre les mains des élites musulmanes, qui sympathisaient volontiers avec les progressistes russes.

Le gouvernement du Turkestan dépendait seulement du ministère de la guerre, et son territoire ne subit aucune colonisation massive. Les institutions s'appuyaient sur les structures socio-religieuses musulmanes et les écoles coraniques.

Paradoxalement, du moins en apparence, ce fut en s'alliant avec l'Union Soviétique qu'un sentiment national se réveilla, jusqu'à la rébellion des *Basmachi*, commandée par Enver Pasa. Elle dura jusqu'après 1928. Le Turkestan soviétique était alors divisé en cinq républiques depuis 1920. Elles sont devenues autonomes en 1991, sans qu'un mouvement populaire l'ait demandé.

Pour autant, la famille d'Ishou n'était pas particulièrement musulmane, ni chrétienne, ni juive, ni bouddhiste... elle était mazdéenne.

« Très minoritaires, m'a expliqué Ishou, les mazdéens sont soit des gens incultes vivant dans des vallées reculées, et conservant leur foi depuis la fin de l'ancien empire perse de Darius, soit des habitants cosmopolites et instruits des capitales. Ils articulaient alors en secret, comme des francs-maçons, toutes les traditions autour de leur divinité abstraite, la Lumière. »

« Toutes les traditions, c'est vite dit, l'ai-je coupé. Dieu est ou n'est pas. Jésus est Dieu, son incarnation ou son prophète ; il a ou n'a pas été crucifié. »

« Foutaises, m'a-t-il répondu. Par un point pris hors d'une droite, fais-tu passer une, aucune ou une infinité de parallèles ? »

« L'important, a-t-il continué, c'est la pratique, c'est l'expérience, c'est le travail. Ce ne sont pas les discours contradictoires. Les doctrines sont comme des chaînes d'acides désoxyribonucléiques, elles servent à dissoudre le réel en fragments assimilables. Cette dissolution serait vaine si tu ne parviens pas à en reconstruire l'unité. »

Le grand-père d'Ishou était pharmacien et pratiquait l'alchimie. Il fut accueilli par les moines du monastère Mérou Anta, au fond de la vallée, devant le mont Iblis, avec lesquels il partagea ses connaissances et étudia les sutras et les tantras. Son fils, le père d'Ishou, étudia la chimie à l'Université de Bolgobol, puis l'enseigna.

Ishou a suivi la même voie. Il a obtenu un doctorat après une bourse d'étude à l'étranger. Depuis, il recherche et enseigne à l'université. En même temps, il parfait son initiation au monastère Mérou Anta, sous la conduite de son maître, le révérend Pardramanda, dont je me souviens encore de la claque sur l'épaule.

Le 11 juillet

Une conversation avec Ishou

« La modernité occidentale a été bâtie avec des confréries secrètes, m'explique Ishou. Ses savants furent tous des Rozicruciens : Descartes, Leibniz, Newton et les autres, ou ensuite des Franc-Maçons. »

Je n'étais pas très chaud pour grimper jusqu'au monastère Merou Anta, par le sentier raide à partir de là où s'arrête la route. J'ai donc proposé à Ishou de le rencontrer devant la mine de schiste, au dessus de la cluse qui coupe la vallée en deux. Il y a là un grand bar-restaurant en bois, à l'entrée du village de Garboulha, où viennent dîner et se reposer les mineurs.

« Descartes et bien d'autres ne manquaient pas d'ironie pour ces association secrètes, » lui opposé-je. « Peut-être, convient-il, mais il n'a jamais nié son appartenance à l'Ordre de la Rose Croix. »

Il y a peu de mineurs dans la salle à cette heure avancée de la matinée. Tous ont commencé leur journée. Je suppose qu'il va bientôt faire très chaud sous ce toit de planches et

d'ardoises, dans cette grande pièce exposée au soleil, à moitié enfouie dans la côte rocheuse au dessus de la route.

« L'important, poursuit Ishou, est que la science moderne a été conçue pour ne pas être mise entre toutes les mains. — Le crois-tu vraiment ? Le coupé-je. Qu'elle soit bâtie sur les principes de la Raison, faculté la mieux partagée au monde, me paraît contredire ta thèse. »

« Bien au contraire, reprend-il. C'est parce qu'elle était accessible à tous qu'il importait de ne pas la laisser entre toutes les mains. Les Philosophes craignaient ce que pourraient faire de leurs secrets les princes et les évêques. »

« Dans ce cas, répliqué-je, ils en étaient complices, car ces derniers ne souhaitaient pas non plus qu'une réforme de l'entendement ne vienne émanciper leur peuple. »

Le bar est en rondins, percé d'étroites fenêtres dont les volets sont faits de deux pièces de bois. L'une, la plus longue, se soulève vers l'extérieur et, fixée à mi-hauteur, arrête le soleil. L'autre s'abaisse vers l'intérieur, et tenue sur les côtés par deux cordes, fait comme une petite table. On voit les installations minières, en face, bien lointaines pour des ouvriers qui viennent à pieds.

« Tu as raison, me dit Ishou, cette tradition du secret ne vient pas d'un seul camp. Elle est bien réelle cependant, et mine la modernité. »

Encore une fois, il me surprend. Je retrouve une même méfiance envers les « ignorants » chez Jâbir Ibn Hayyan ou chez Sohrevardi que chez Valentin Andeas ou Arnaud de Villeneuve.

« Contresens, me dit-il. Ils ne craignaient pas les ignorants ; seulement que la seule connaissance livresque soit inutile sans l'expérience et le labeur. Ce sont les savants occidentaux qui ont redouté qu'on fasse avec leurs secrets des armes d'oppression, et qui ont tenté pour cela de les cacher. Ça ne les a conduits qu'à les rendre inaccessibles aux hommes de bonne volonté, et à l'exact contraire de ce qu'ils recherchaient. »

Le sol est un plancher mal ajusté. Il y a des tables de bois, et aussi des tapis. Nous nous sommes assis sur l'un deux près d'une fenêtre. Elles sont basses et nous voyons la route poussiéreuse devant la rivière.

Cahier XXIII
La haute vallées de l'Oumrouat

Le 12 juillet

Les cavaliers de l'Oumrouat

Je ne suis pas sûr que la façon dont j'ai condensé hier les propos d'Ishou ne les fausse pas quelque peu. Il n'est pas facile de rendre compte d'idées qu'on ne partage pas vraiment. Ce qui me gêne le plus, je crois, c'est qu'il prend comme un tout homogène ce que j'ai appris, comme tout bon occidental, à dissocier soigneusement : ce que nous appellerions « les sciences positives » d'un côté, et « la tradition ésotérique » de l'autre.

J'ai décidé d'aller déjeuner au restaurant où j'ai rencontré Ishou hier. J'ai proposé à Razzi, le père de Ziddhâ, de venir m'y rejoindre. Je sais qu'il travaille à la mine ces jours-ci. Je me suis installé à une table cette fois, où j'ai posé mon portable avec une batterie bien rechargée pendant la nuit.

Vu d'Asie, Einstein et Steiner, c'est peut-être un peu la même chose ? Non. Je crois que c'est plutôt le contraire : dans tous les coins de la planète, on connaît la science moderne et les savants occidentaux ; tout le monde utilise leurs concepts, leurs mesures et les produits de leurs découvertes. C'est bien plutôt de l'ésotérisme qu'ils recouvriraient dont personne, à commencer par les occidentaux eux-mêmes, n'a la moindre idée.

Un nuage de poussière attire mon regard dans la plaine terreuse, qui sépare la rivière des installations minières sur les contreforts de la montagne. Ce sont des cavaliers dont je commence à entendre les cris par la fenêtre ouverte.

Ils se rapprochent vivement du pont, mais pas en ligne droite. Ils semblent poursuivre quelque chose que je ne distingue pas.

Ça y est. Ils surgissent sur le terre-plein, entre le bâtiment de bois et la route, dans la poussière et le fracas des cris et des sabots. L'un d'eux jette brutalement sur le parvis de planche qui résonne d'un bruit sourd, le corps d'un mouton mort.

Les mineurs ne viennent pas déjeuner à pieds. Les chevaux sont encore très utilisés dans la vallée de l'Oumrouat ; de petits chevaux puissants et nerveux, qu'ils attachent maintenant à un abreuvoir surmonté d'un râtelier et couvert d'un toit de planches, que j'avais d'abord pris pour un lavoir.

Celui qui est parvenu à ramener le mouton que les autres lui disputaient, a gagné son repas.

Les salopettes sont couvertes de poussière. Les hommes sont chaussés de grosses bottes ou de godillots de chantier. Certains ont gardé leurs casques bruns et terreux, d'autres portent des chapeaux divers ou encore des turbans, sous lesquels ils ont placé des foulards qui leur tombent sur la nuque et qui volaient au vent pendant leur course.

Un grand barbu plus âgé que les autres paraît être leur chef. C'est Razzi.

Les Travailleurs du Vide Parfait

« Alors » me demande Razzi, avec qui j'ai continué mon dialogue intérieur après que nous nous soyons donnés de nos nouvelles, « existe-t-il ou n'existe-t-il pas un ésotérisme occidental et moderne ? »

La question l'intéresse finalement, et donne à la modernité qu'il croyait bien connaître une couleur exotique inattendue. « Ce n'est pas comme cela qu'on poserait la question en Europe. » C'est plutôt ainsi : « Y aurait-il à la source de la modernité un ésotérisme traditionnel, un occultisme ? » Il la trouve moins passionnante alors, mais attend ma réponse : « Non. »

« Je crois plutôt à une construction tardive, dis-je, et assez artificielle. La pensée moderne s'est voulue sans origine, sans attache, issue d'une table rase. Hélas, lorsqu'on débarrasse une table, il ne se passe pas longtemps avant qu'elle ne soit de nouveau encombrée. Encyclopédie et réforme de l'enseignement supérieur furent autant de tentatives d'y faire le ménage. La pensée moderne devenait ainsi de moins en moins une méthode universelle, et de plus en plus une somme encyclopédique et universitaire. La tête bien faite, qu'on préférerait à celle bien pleine, était à nouveau invitée à se remplir. La modernité suivait alors la même pente que toutes les révolutions épistémologiques antérieures. »

« Cet ésotérisme, continué-je, me paraît être l'ombre portée de cette culture universitaire, dans la pénombre de laquelle se mélangent des fondements oubliés, des emprunts exogènes, ses points aveugles et ses lignes tangentés. Cette ombre se présente comme l'altérité, unique et universelle elle aussi, de la culture dominante, à la fois affirmation et contestation de son universalité. »

« Elle en est peut-être aussi, ajouté-je, le symptôme d'un manque d'intuitivité dans les sciences positives. »

Razzi a d'autres soucis. La mine manque d'électricité. La nuit tombée, les pannes sont fréquentes, et elles peuvent être dangereuses malgré l'usage de générateurs d'appoint.

On ne peut plus beaucoup toucher aux cours d'eau. On risquerait d'en faire trop varier le niveau et de menacer la reproduction des poissons. Les assemblées générales ont donc pensé à des éoliennes, et décidé de faire appel aux Travailleurs du Vide parfait. Si la technique du moulin à vent est bien vieille, celle des éoliennes électriques est très subtile, et ils sont les seuls à la maîtriser parfaitement. « En garderaient-ils le secret ? » Interrogé-je.

« Pas du tout, me dit-il. Ils ne demandent qu'à l'enseigner à qui en veut. Mais on doit, pour cela, apprendre d'eux d'abord comment chasser toute pensée de son esprit. On doit aussi acquérir le maniement du sabre, de l'arc et de quantités de choses, sans lesquelles, assurent-ils, rien n'est possible. »

« Pour faire de l'électricité, affirment-ils, l'esprit doit d'abord rencontrer l'électron au sein de la vacuité où il est libre. »

— Qu'est-ce donc exactement que ces Travailleurs du Vide Parfait ? Une secte, un syndicat ?

— C'est un ordre guerrier de travailleurs, répond-il. Sa fondation, à l'évidence légendaire, remonte à l'époque de la conversion des Huns au Bouddhisme, à la Poignée de l'Arc.

— La poignée de l'arc ?

— L'Arc du Grand Véhicule : les doctrines du Grand Véhicule (Maha Yana) se sont répandues en Asie en suivant un arc de cercle qui contournait les grands plateaux himalayens, de Bodhgâya, là où Gautama devint bouddha, en Inde orientale, jusqu'à la Chine du sud. Ici se trouve à peu près le milieu de cet arc, et la pointe de la flèche était l'Altai, d'où sont partis les Huns.

— Ton arc n'est pas très droit, Razzi. On est plus loin de Canton ici que de Bodhgâya.

— Tu mesures l'espace sans tenir compte du vide, Jean-Pierre, me répond Razzi, avec humour je suppose.

« En réalité, continue-t-il, les Travailleurs du vide parfait ont repris une vitalité à l'époque qui a précédé et suivie la Révolution des Conseils. Ils ont immédiatement rejoint la fédération de Abou'l Houghman, laïcisant du même coup un mouvement qui prenait un peu trop les couleurs de l'Islam. »

— Tu m'as dit que c'était un ordre guerrier.

« Oui, et il en est toujours parti parmi eux, se battre en Mongolie contre les régiments du général Sémenov et du baron Von Ungern¹³, en Crimée, d'où ils ont ramené les deux célèbres Indiens volontaires des IWW, en Chine, en Corée, au Viet Nam... C'est ce qui leur a toujours permis de faire évoluer leurs techniques de combat. »

13 Voir À Bolgobol cahier 28

« Je devrais plutôt dire d'annihilation de l'ennemi, corrige-t-il. Pour eux, le combat n'est rien, seulement le moyen d'annihiler l'ennemi. Pour cela, on doit découvrir en quoi il est déjà du néant. »

« C'est ce qu'ils recherchent avec le maniement du sabre, continue-t-il : le vide qui s'ouvre devant la lame. Le Révérend Pardramanda, il y a quelques années, s'est transpercé devant nous sa main gauche avec une flèche sans verser une goûte de sang. »

Le 13 juillet

La globalisation au XIII^{ème} siècle

Au treizième siècle, en même temps que fut détruite la communauté des Assassins, les écoles du Tchan (*Djanâ*) fuirent la Chine du Sud, où les monastères étaient devenus des citadelles, à l'instar d'Alamut. Elles se réfugièrent au Japon, où la tradition prit le nom de Zen (dzèn). Les Ismaéliens se dispersèrent dans les régions montagneuses.

D'autres maîtres Tchan suivirent le chemin opposé, vers les confins de l'Empire et au-delà. Dans le même temps, les écoles du Dzogchen, persécutées elles aussi, disparurent des régions du Pamir. Ainsi les uns et les autres finirent par se rejoindre dans le Marmat. C'est ainsi que se rencontrèrent des doctrines si exogènes, venues de l'Anatolie, de l'Indukuch et du Quantoung.

Est-ce que je suis sûr de ce que j'avance ? Non, évidemment. L'Histoire est bidonnée depuis l'origine, tissus de calomnies et de discours laudatifs, rapidement détruits et remplacés par des faux disant l'exact contraire.

Il n'est qu'à interroger les mensonges de la presse contemporaine, pour imaginer ce qu'il en résulte dans la suite des siècles.

On a des textes, heureusement, écrits par des auteurs qui savaient donner à leurs paroles un sens assez définitif, quoique peu prolixes sur les événements contingents, pour que nous puissions y lire, même sur de mauvaises traductions, comment l'avenir se fait. Depuis des siècles dans le Marmat, on connaît Dôgen, Longchenpa, Khayyâm ou Jâbir.

Si l'on y regarde de près, la plupart des grandes doctrines se sont acclimatées très loin des régions où elles sont apparues. C'est le cas du Christianisme romain en Europe, ou encore de la philosophie athénienne, du Bouddhisme au Japon, ou au Tibet. Elles s'enracinent, se transforment, et deviennent le cœur même de l'organisme où elles ont été transplantées. Leurs traces parfois disparaissent du lieu même où elles sont apparues.

Rien n'a d'origine, de fondement, sinon perdu. Le Monothéisme ne vient sans doute pas de la péninsule arabique, mais d'Égypte certainement, ou de plus au sud, d'Abyssinie, à moins que ce ne soit plus au nord, de Babylonie, d'Anatolie ou des massifs du Caucase.

D'où viennent les idées des hommes ? Je soupçonne qu'elles ne « viennent » pas. Elles vont. Le fondement est toujours devant nous.

Le 14 juillet

La linguistique du chaos

Des amis m'ont demandé par courriel de leur faire « un état des lieux — très court et surtout constitué de liens ou de copies de matériaux internet — sur l'évolution des choses en matière de source libre (GPL, LAL, Creative Commons, etc). » En m'en occupant j'ai découvert sur le site de *Libroscope* <<https://www.libroscope.org/>>, qui contient pas mal d'articles critiques, dont certains sur les CC, un texte de Hakim Bey, *La linguistique du chaos*, qui recèle une proposition de génie.

Hakim Bey propose « que certains problèmes linguistiques puissent être résolus en considérant le langage comme un système dynamique complexe, un *champ chaotique* ».

Il prend appui sur deux réponses qui s'opposent à la linguistique de Saussure. L'une est anti-linguistique, « attaquant la langue comme représentation et comme médiation », celle de Dada, de Rimbaud, ou de Nietzsche écrivant : « je crains que nous ne nous libérions jamais de Dieu, tant que nous continuerons de croire à la grammaire ».

L'autre est celle de Chomsky, avec son idée d'une grammaire universelle, *générative*, articulation cachée sous toutes les grammaires possibles, comme mes remarques du 6 juin sur le texte de Francine Laugier en donnent une idée à la fin de mon quinzième cahier.

Hakim Bey revient à partir de là à Saussure, et à ses notes posthumes sur les anagrammes latines. Il semblerait que la langue entre en résonance (je le comprends au sens de Poincaré), dès qu'elle se met à jouer. Elle échappe à la dynamique du signe et du signifié, et produit une métalinguistique interne et non plus issue d'un impératif catégorique externe.

« Je me pose la question, écrit-il : si ces données étaient digérées par un ordinateur, parviendrions-nous à modéliser le langage en terme de systèmes dynamiques complexes ? Alors les grammaires ne seraient pas innées, mais émergeraient du chaos comme des « ordres supérieurs » évoluant spontanément — au sens de l'« évolution créatrice » de Prigogine. Les grammaires pourraient être des « attracteurs étranges », comme le motif caché qui est la « cause » de l'anagramme — des motifs qui sont réels mais n'ayant d'« existence » que par la manifestation de sous-motifs. Si le sens est insaisissable, c'est peut-être parce que la conscience elle-même, et donc le langage, est fractale. »

Cette conception est pour lui bien plus anarchiste que celle de l'anarchiste Chomsky. Le langage dépasse la représentation et la médiation, non pas parce qu'il serait inné, « mais parce qu'il est chaos ».

L'infini fractal

Je me suis vite souvenu d'avoir déjà lu ce texte il y a quelques années. C'est l'Annexe I de son ouvrage *TAZ Zone Autonome Provisoire*, que l'on peut trouver en français sur le site des *Éditions de l'Éclat*¹⁴. Je l'ai encore dans l'arborescence de ma bibliothèque numérique.

Je suis surpris que ce texte ne m'ait pas davantage frappé quand je l'ai lu après avoir écrit ma nouvelle, *Les Langues à attracteurs logiques du Devron*¹⁵. J'y avais en effet inventé une langue dont la grammaire se référait explicitement aux « attracteurs étranges » de la mécanique des fluides, pour aiguiller les mouvements de la pensée. Bien que l'idée m'en soit venue en lisant Poincaré, je n'ignorais pas le rôle que tiennent des attracteurs dans les mathématiques du chaos.

Les thèses de Hakim Bey éclairent aussi maintenant mes réflexions d'hier soir.

Les concepts de chaos et d'émergence sont proprement révolutionnaires, c'est à dire « catastrophiques » au sens mathématique. On ne semble pas mesurer à quel point ils sont entièrement contradictoires avec ce que l'on croit identifier dans les *Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication*, avec son idéologie du *village global*. À l'opposé de tout ce qui peut évoquer l'idée d'une société, d'une communauté quelconque, d'une appartenance, c'est à dire d'un ensemble relativement clos, ces concepts débouchent sur l'idée d'un *infini fractal*.

Pour une Révolution de l'Entendement Humain

Je crois comme Hakim Bey que toutes les expériences des avant-gardes du siècle dernier allaient en ce sens ou étaient stériles : écriture automatique, lettrisme, poésie sonore et spatiale... « elles concourraient non pas à découvrir ou à détruire le sens, mais à le créer. »

Il y a là de quoi renouveler, de quoi régénérer la perspective surréaliste de l'automatisme ; de quoi dépasser cette intuition confuse, cette conscience trouble, pour ne pas dire oraculaire, que l'automatisme serait le pivot d'une révolution qui n'est déjà plus à naître.

14 <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html>

15 http://jdepétris.free.fr/Livres/planet_blue/devron.html

Cahier XXIV
Soirée poétique chez Razzi

Le 15 juillet

La sécheresse est arrivée

La sécheresse est arrivée. Venu bien plus tôt il y a deux ans, je n'avais pas vu les herbes si jaunes autour de la maison de Ziddhâ.

Invisibles, mais non plus silencieux, les chats des environs les font crisser quand ils les foulent, malgré leurs pattes de velours.

J'attire toujours les chats. Les chats sont attirés par les gens qui écrivent. Quand je m'installe sous le tilleul, il en vient toujours un. Il s'allonge sur la table, près du cahier ou du clavier. Il ferme les yeux, ou les ouvre sur moi en ne regardant rien, et se baigne dans une paix qu'agite seulement le mouvement de mes doigts.

Un poète est invité

Un poète est invité ce soir au village, à deux ou trois kilomètres du hameau de Ziddhâ. Il va diriger ce qu'on appellerait chez nous un « atelier d'écriture ».

Ici, de telles pratiques datent de plusieurs siècles — depuis le dix-septième, m'a précisé Ziddhâ —, coutume venue de l'est. On se réunit et l'on compose ensemble, généralement le jeudi soir, ou encore le vendredi, ou lors de certaines fêtes. On se retrouve chez quelqu'un qui dispose d'une salle assez grande, ou dans un lieu public, parfois sous une tente dressée à cet effet.

Pour cette raison, on appelle cela « soirée sous la toile ». Le nom pourrait aussi venir, selon Ziddhâ, du mot qui signifie en palanzi « littérature », construit sur la même racine que « tissage ».

On invite souvent des poètes renommés pour diriger ces soirées. On les loge, on les nourrit et on les paye — généralement les deux journées de travail que leur coûte bien le déplacement.

Ne nous y trompons pas pourtant : la seule poésie qui intéresse réellement un habitant du Marmat est celle qu'il écrit lui-même. S'il lit malgré tout celle des autres avec intérêt, c'est pour y trouver des ressources et des astuces. Pour être un poète renommé, dans le Marmat, on doit d'abord avoir le sens de l'invention. On doit ensuite proposer des découvertes exploitables par d'autres et être, autant que possible, capable de les expliquer et de les enseigner soi-même.

Poétique et translinguistique

La poésie doit beaucoup, ici, m'a expliqué Ziddhâ, au croisement de nombreuses langues avec des morphologies et des syntaxes les plus diverses. La plupart de ces soirées sont multilingues. La langue du poète invité n'est pas toujours celle de ceux qui l'invitent, et ce n'est pas la moindre raison qui le fait appeler.

Passer d'une langue comme l'arabe, que tous les musulmans ici ont au moins un peu apprise avec le Coran, qui possède quatorze déclinaisons verbales (trois personnes avec leurs formes singulières, et plurielles, plus le duel, multipliés par deux par le genre), en une autre comme le palanzi, qui ne connaît que trois personnes invariables, pose souvent d'insolubles difficultés.

Chaque langue a ses sonorités, ses rythmes, ses harmonies, et l'on ne peut se contenter de traduire seulement un sens manifeste. Comment voulez-vous que l'interminable « maintenant » français puisse traduire le fugace « nunc » latin, tranché net dans le continu par la consonne finale ? Malédiction de Babel, les langues ne se traduiraient donc pas ? Que si ! Elles sont même essentiellement traduction.

Qu'on songe un peu à ce que signifierait l'emploi d'une seule langue. On reproduirait seulement des phrases toutes faites, y laissant couler et finalement noyer sa pensée. Deux langues au moins sont nécessaires pour penser, et si l'on n'en a qu'une, on doit recourir à des jargons, des argots, des patois. C'est ce qui fait la différence entre langue et langage : la première est une superposition, un faisceau des seconds.

Qu'on songe à combien de langues constituent le français : grec, latin, arabe, occitan, normand, celte, francique, allemand, anglais... Certes, aujourd'hui il est une langue unitaire, mais pour en arriver là, combien de langues ont dû être parlées en même temps ?

La langue, toutes les langues, ne connaissent qu'une règle : l'émergence du sens, l'acuité et la limpidité de ce sens. Qu'on s'y prenne comme on voudra ; il n'importe même pas que ce sens soit intelligible à un autre. Et quel autre ? Il suffit que quelqu'un dessine une intelligibilité avec des mots, pour qu'il soit lui-même cet autre. Si lui comprend, pourquoi un autre encore ne comprendrait-il pas ?

On est toujours l'autre avec le langage. L'auteur est un autre — cette altérité même le distingue du simple locuteur qui, lui, peut très bien ne pas savoir ce qu'il dit, porté, habité, aliéné par le langage lui-même.

Le petit logiciel, *Eliza*, que j'avais essayé il y a deux ans¹⁶, savait très bien tenir une conversation, interpréter mes paroles et me répondre d'une façon tout à fait acceptable.

Les écoles de poésie

Donc un poète vient ce soir au village. Comme je l'ai déjà dit, celui qui a une bonne plume jouit ici d'un certain prestige, bien plus que chez nous, quoique d'une tout autre façon.

D'abord il y a plusieurs écoles dans le Marmat. Les divisions poétiques tiennent ici une grande place, minorant souvent les autres : ethniques, politiques, religieuses, qu'elles traversent de part en part.

Plutôt que de s'intéresser à vos idées politiques, votre religion, ou même votre nationalité, on cherche d'abord à savoir votre position envers les trois grands courants poétiques. Moi-même ne pourrais toujours pas la dire, mais eux le savent vite à votre place.

Les fondamentalistes

Le courant dominant est celui des *fondamentalistes* — c'est la traduction même du nom qu'ils se donnent —, dont le site *Mo'Ous* est la vitrine. Les « fondements », ce sont les formes littéraires traditionnelles. C'est « formes » ici, au pluriel, qui est important, et non l'adjectif « traditionnelles ». Ils ne sont pas des traditionalistes, et ressemblent plutôt à des formalistes oulipiens. Ils sont très cosmopolites, pouvant aussi bien pratiquer le sonnet européen que le haïkai renga japonais.

Je les trouve personnellement plutôt sympathiques. Ils ont un côté débonnaire qui met chacun à l'aise. Ils pourraient aisément faire leur l'adage de Raymond Queneau : « Il n'y a pas que la littérature, il y a aussi la rigolade. » Ils occupent envers les deux autres courants une position assez médiane — on dirait « modérée » en Occident, ce qu'ils prendraient assurément pour une insulte.

Les extrémistes

Sur leur droite, ou sur leur gauche, je ne sais pas, se trouvent les *extrémistes*, ou encore les *modernistes*. Le premier nom est celui qu'ils se donnent, le second, celui par lequel leurs adversaires les désignent, avec une touche péjorative.

Pour eux, la poésie doit aller à l'extrême du langage, casser les formes, les représentations, la grammaire. Ils sont particulièrement sensibles aux avant-gardes du vingtième siècle : Futuristes, Constructivistes soviétiques, Dada, Lettristes, Spatialistes... Ils explorent des champs nouveaux dans le web art et les performances.

16 À *Bolgobol* cahier 32

Les radicaux

Enfin, nous avons les radicaux, qui s'appellent ainsi parce qu'ils prétendent aller à la racine de la poétique et du langage. De prime abord, des trois, ce sont eux qui paraissent les plus classiques. En effet, ils se font une règle de limiter leurs moyens au « texte pur et dur » ; c'est à dire des suites de caractères prononçables, qui sont tout autant des suites de phonèmes inscriptibles.

C'est justement là qu'ils voient la racine du langage, dans le rapport entre sa nature sonore et graphique, sa construction à partir de deux ensembles, l'un de phonèmes et l'autre de caractères, renvoyant sans fin l'un à l'autre. Ils la voient dans ce rapport, qui est pour eux, essentiellement numérique.

Je ne crois pas que je me serais immédiatement senti plus particulièrement proche d'eux, s'ils ne m'avaient eux-mêmes choisi comme l'un des leurs. En effet, avant mon premier voyage à Bolgobol, avant même que nous nous connaissions, Manzi avait lu mon essai en anglais, *What is a text ?*¹⁷, sur le site de *Zazie' Zone*, l'avait traduit en palanzi, et l'avait édité sur son propre site, me faisant d'office l'un des théoriciens de ce courant.

On imagine les affinités qui peuvent alors être trouvées avec la gnose ismaélienne, ou avec la kabbale juive, et même avec une gnose et une kabbale chrétienne. Qu'on songe au très mystique Jacob Böhme, ou au très obscur et paradoxal Guillaume Postel, et à leur *signatura rerum*, ou encore à certaines remarques de Malcolm de Chazal.

On imagine encore, cette fois en regardant vers le futur, la signification que prend alors la commande numérique, l'ordinateur, dans la perspective d'une *Révolution* de l'entendement humain, à la fois poétique et numérique.

Rachid Faahdy

Rachid Faahdy va nous entraîner ce soir dans le traitement du *Lakin* (« mais » en arabe), et de quelques autres objets grammaticaux mal identifiés tels que « et », « alors », « si »... Pour cela, on utilisera toutes les ressources linguistiques dont chaque participant dispose, et l'on se servira du langage de la logique du premier ordre, ainsi que des langages de programmation de divers niveaux.

Manzi et Douha, sa femme, viendront de Bolgobol en voiture. Ils s'arrêteront d'abord chez nous pour dîner.

Ishou descendra aussi du fond de la vallée, bien qu'il soit poétiquement plus proche des fondamentalistes et qu'il ne connaisse pas l'arabe.

Le 17 juillet

Avant-hier soir chez Razzi

Magnifique mais épuisante soirée avant-hier soir chez Razzi. Une large tente était dressée dans un champ derrière chez lui, entre sa grange et le ruisseau. Ce n'était plutôt que le toit d'une tente, destiné à protéger les ordinateurs de tout ce qui est susceptible de tomber d'un feuillage. Assis sur des tapis, nous voyions le paysage alentour, faiblement éclairé d'une lune à son premier quartier. Nos claviers, ou mon portable, étaient posés sur de petites tables, comme je les ai décrites au début de mon journal.

Douha et Manzi restent encore

Ziddhâ et moi avons insisté pour garder encore quelques jours Douha et Manzi. Nous leur avons laissé la grande et unique chambre qui donne sur la fontaine, et nous sommes installés un coin dans la grange, avec des tapis et des palettes de bois.

Il fait très froid le matin, quand le jour passe à travers les planches mal jointes. La nuit, l'immense toit, les poutres d'un seul tenant sur la longueur de la bâtisse, les paliers ajourés qui servirent longtemps à sécher le fourrage, me font m'endormir en rêvant à quelque fabuleux vaisseau de bois où je me prends pour Syndbad.

¹⁷ <http://www.zazie.at/Langage/Index.htm>

Une curieuse découverte

Curieuse découverte, hier : ma main droite est nettement plus sensible à la chaleur que la gauche. Je m'en suis aperçu en cuisant le pain.

Le pain ici, je ne me souviens plus si je l'ai déjà écrit, est rond, plat et souple comme une crêpe. On colle la pâte, à la main, à même la paroi verticale du four, se roussissant toujours un peu le poil. On décolle le pain quand il est cuit de la même façon, en prenant garde de ne pas le laisser tomber.

Ce n'est pas en accomplissant ces périlleuses opérations que j'ai fait ma découverte, et pour lesquelles une main suffit. Je préfère d'ailleurs les laisser à Ziddhâ, qui a bien moins de poils, porte les manches longues, et accomplit ces gestes bien mieux que moi, avec une célérité de serpent.

Je m'en suis aperçu en portant les pains brûlants à la table dans le jardin. C'est très net : je dois retirer ma main droite, quand ma gauche supporte encore la chaleur un bon moment.

Comment ne m'en étais-je jamais rendu compte, moi qui ai quand même souvent dans ma vie travaillé avec le feu ? Évidemment, en devenant plus habile, la main est aussi plus sensible, notamment à la douleur.

Quel courage est celui du vivant ! Toute l'évolution suit un seul chemin, celui de l'affinement du système sensoriel et cognitif, au prix de la douleur, et de la peur qui va avec, et qu'il faut bien vaincre.

Le langage des habitants de la Lune

Manzi m'a fait lire un passage des *États et Empires de la Lune et du Soleil*, où Cyrano de Bergerac décrit la langue des habitants de la Lune.

« Elle n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à peu près comparable à notre musique [...] quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth, ou un instrument, dont ils se servent aussi bien que de la voix, à se communiquer leurs pensées... »

— Je croyais que tu t'en étais inspiré pour écrire *Les langues sibouines du Boulant*¹⁸, me dit-il devant ma surprise.

— Pas du tout. Je n'ai lu de Cyrano de Bergerac que des extraits choisis, et je pensais bien être le premier à avoir jamais eu une telle idée.

Voilà qu'après le texte de Hakim Bey sur *la Linguistique du Chaos*, je découvre une seconde fois en moins d'une semaine, que je suis moins original que je le croyais.

— Rassure-toi, me dit Manzi, si l'idée centrale est commune, ce que tu développes dans tes textes n'a rien à envier à l'originalité des autres. Moi, à ta place, je serais plutôt agréablement surpris de ces rencontres improbables, et je me demanderais quels chemins dérobés y ont conduit.

18 http://jdepétris.free.fr/Livres/planet_blue/boulan.html

Cahier XXV
Dans la basse vallée

Le 19 juillet

Li Thai Po

« Avec tes cheveux attachés derrière la nuque et ta barbiche, tu me fais penser à Li Po, m'a dit Razzi qui, jusqu'à maintenant, ne paraissait pas avoir remarqué que j'avais laissé pousser ma chevelure depuis notre première rencontre. « Tu connais Li Thai Po ? » S'enquiert-il. Bien sûr que oui, c'est l'un des plus grands poètes chinois.

« Oui, il était Chinois et Taoïste, mais sais-tu qu'il est né par ici, dans le Marmat ? » Li Po dans le Marmat, je ne peux y croire.

« Il est né sous le règne de l'impératrice Wou en 701, quelque part dans la région des quatre vallées, peut-être dans le territoire du Kazakhstan actuel, ou dans les environs du Mont Iblis, » m'affirme-t-il.

« Sa famille n'est arrivée en Chine qu'en 705, pour s'installer à l'ouest de Ch'ang An, la capitale des Tang. Plus tard, elle est allée à Ch'an Ming, au sud, où il a passé sa jeunesse. Après avoir étudié les arts martiaux, il est devenu, à la sortie de l'adolescence, un chevalier errant. Il a étudié le Tao, le Bouddhisme, l'Alchimie. Sa vie a toujours été partagée entre celle d'un étudiant studieux et d'un aventurier vagabond. »

La période des Tang fut la plus faste de la Chine. L'empire s'étendait alors jusqu'à la mer Caspienne. Les hommes et les idées passaient les frontières intérieures et extérieures aussi facilement qu'aujourd'hui les images de vidéo surveillance et les renseignements confidentiels sur les personnes. Toutes les religions, voire la totale irreligiosité, étaient bien accueillies plutôt que tolérées, et il était courant, les mœurs étant au syncrétisme, d'en avoir plusieurs, laissant ouvertes les toujours fréquentes contradictions et irréductibilités.

Je savais cela, mais avais pourtant toujours placé mes lectures de Li Po dans le décor de montagnes et de rivières de la Chine du sud.

« Tiens, » me dit Razzi en prenant dans sa bibliothèque un épais volume des œuvres traduites en arabe de Li Po — renommé pour l'occasion Al Li Thay Boun (prononcer « th » comme en anglais). « Je crois savoir que tu es capable de le lire. Au besoin, demande à Ziddhâ de t'aider. »

La poésie de Li Po

*Song-tseu s'est transmué sur le K'in-hoa
Ngan-ki s'est enfoncé jusqu'au Pong-lai
Ils ont gagné l'immortalité, dans l'Antiquité,
Ils se sont élevés, soit, mais où sont-ils passés ?*

*La vie est un éclair subit
Il éblouit le temps qu'on le voit
Si ciel et terre sont immuables,
Que change vite le visage de chacun*

*Ô toi face au vin qui hésite à boire,
Pour ton plaisir, dis, qu'attends-tu ?*

Quelques mots quand même de commentaires : Le maître bouddhiste Song-tseu, se fit brûler vif sur le mont K'in-hoa pour atteindre le nirvana en maîtrisant sa dernière pensée. Ngan-ki, alchimiste taoïste, aurait vécu plus de mille ans grâce à ses drogues. Le Pong-lai est un mont mythologique où vivent les immortels.

Voilà qui évoque plus Omar Khayyam, ou même Abou Nouwas que le sage Tchouang-Tseu, ou le tempérament Li-Tseu. On l'aura compris, Li Po ne croyait pas en grand chose, si ce n'est au vin et aux femmes. On le comprend tout de suite, puis, en avançant plus, on voit qu'il croyait surtout en l'amour.

La première femme qu'il avait aimée, dès son enfance, morte alors qu'il n'avait que trente-cinq ans, brisa définitivement en lui tout ce qui aurait encore pu demeurer de prudence et de modération. Elle lui inspira des chants qui mouillent encore les manches, comme disent les Chinois, alors qu'on n'a jamais vu homme pleurer devant un grand cru.

Cette blessure qui ne se referma jamais, ne le fit pas négliger les autres femmes, ni les fuir, ni les déprécier. J'ai aimé ce poème simple :

*Si tu te parfumes ne te coiffe pas
Si tu te baignes n'apprête pas ta robe
Sache que le monde n'aime pas la pureté
L'homme sage cache son éclat
Au bord de la rivière est le vieux pêcheur
Toi et moi, jusqu'à la source, nous remonterons.*

(Le « vieux pêcheur » semble ici être une référence au poète Ch'ü Yuan.)

La douleur et la mort, qu'il ne laisse jamais oublier, n'affaiblissent jamais la joie d'exister :

*Je danse à ma guise ma manche flottante
Frôle, d'un seul coup, tous les pins des cimes.*

Dans un tel ici-haut, où serait un au-delà ?

Passé la quarantaine, Li Po fut accueilli princièrement à la cour, où l'Empereur l'admirait. Il s'y ennuya en moins de deux ans, avant de s'y faire trop d'ennemis. Il repartit courir les montagnes. On dit de lui : « Il aimait la vie libre, le vin, la joie, il ne fut jamais, dans l'admirable Cour des Tang, un poète apprivoisé. » Lui-même écrivit plus tard : « Je n'ai pas de nom. Jadis j'ai usé de la manche du souverain pour m'essuyer la bouche. »

À la cinquantaine, il s'est consacré à l'alchimie, qui était alors essentiellement en Chine de la pharmacie. Il se trouva impliqué comme conseiller militaire dans l'insurrection de An lu Sham jusqu'à son écrasement en 757. « Attiré par ma trompeuse réputation, on me recherche, » a-t-il écrit. Il fut condamné pour trahison, puis rapidement libéré.

L'Empire Tang fut fortement ébranlé au huitième siècle, de 751, où les chinois furent repoussés du Turkestan, jusqu'à la prise de la capitale en 763 par les Tibétains. 763, c'est aussi l'année de la mort de Li Po, noyé dans le Fleuve Bleu où, saoul, il s'était avancé pour attraper, dit-on, le reflet de la lune.

Le 20 juillet

La vie de Li Thai Po

Je ne connaissais rien de la vie de Li Po, dont j'avais lu pourtant beaucoup de poèmes. Je le redécouvre aujourd'hui autrement. Peut-être est-ce aussi de le lire en arabe.

L'édition est ancienne, quoique le tirage récent. C'est un arabe classique et littéraire, qui permet une précision et une concision bien difficile à atteindre en français. Le caractère allusif du chinois doit pourtant aussi en pâtir. Je regrette de ne pas connaître trois mots de cette langue et de tout ignorer des règles de versification de l'époque Tang, dont l'ouvrage ne dit rien. Je n'ai d'autre recours que de me fier à la musique du temps.

L'empereur lui-même a composé sur les paroles de Li Po. Hsüan Tsung, le dernier des Tang, est plus connu en Chine pour ses travaux sur la musique, œuvres et théorie, que pour son règne qui fut malgré ses talents désastreux.

Je comprends la fascination qu'exerça Li Po sur le raffinement de son temps. Il inaugura une parole et une pensée à la fois brutes et subtiles, qui ont été le moule, plus tard, pour celle du Japon. Je crois qu'il manque en toute langue un concept pour désigner cela.

*Devant le lit au clair de lune
Comme du givre sur le sol
Levant la tête je regarde sa lumière
Et la baisse en pensant au pays natal*

Voilà qui sonne différemment quand on sait où était ce pays, non ? Les cinq premières années peuvent-elles avoir tant de force, qu'il se sentit toute sa vie en exil ? Il est curieux aussi qu'ayant tant chanté le vin et les femmes, il préféra toujours la solitude des montagnes, où les deux sont si rares.

*On me demande pourquoi j'habite la montagne
Je ris sans répondre, l'âme en paix
Les fleurs de pêcher vont ainsi au fil de l'eau
C'est une autre terre et un autre ciel qu'avec les hommes*

Li Po fut aussi, et peut-être avant tout, un guerrier. Beaucoup de ses poèmes le sont :

*Bœufs et chevaux paissent au lac Baïkal
Eux mangent la viande crue comme des loups
Bien qu'habitants les montagnes du Kansou
Ils ne semblent pas souffrir de la neige et du froid.*

*À cheval leurs femmes rient
Visage de jade rose
Atteignant l'oiseau sauvage en vol
Même ivres font un avec leurs montures*

*Quand les Pléiades jettent leur vacillante lueur
Comme un essaim, les hordes vont au combat
Sabres blancs répandant le sang rouge
La terre sablonneuse s'en imprégnant.*

Le 21 juillet

Je n'ai rien fait hier, si ce n'est corriger mes notes de la veille et continué ma lecture. Je m'étais couché à l'aube.

Images à l'orée du sommeil

Images troublantes hier soir dans le demi-sommeil : d'immenses falaises rocheuses coiffant une longue pente caillouteuse parsemée de bosquets de sapins et de genévriers, un peu comme celles qui surmontent la côte, derrière la maison.

La roche était granitique pourtant, donnant, je m'en rends compte maintenant, un côté un peu irréel au lieu. La topologie ressemblait plutôt au même massif sur son versant opposé, par où la route monte de la vallée de l'Ardor.

Presque toujours dans le demi-sommeil, des images semblables m'assaillent. Ce sont des paysages sauvages, dépourvus de toute vie si ce n'est végétale. J'y suis seul. Je n'y suis même pas vraiment, car je ne me tiens nulle part précisément. C'est plus que cela, je suis le paysage, la perception du paysage. Si je m'en rends compte en sommeillant, je peux me réveiller en sursaut, comme tombant ; quoique je ne vole pas.

Ces paysages peuvent être des plus divers : forêts, plaines sans fin, côtes maritimes, montagnes. Ils sont immenses, parfois glacés, parfois brûlants, parfois nocturnes, matinaux ou crépusculaires. Ils pourraient être effrayants, mais je n'éprouve aucune crainte. Au contraire, la paix que j'y ressens s'installe durablement en moi.

Leçons sur la philosophie de l'histoire

Je pense encore à un poème de Li Thaï Po :

*Près des lacs ceux qui les voient sont effrayés
Car leur cruauté et leur courage emplissent le désert.
Jusqu'à la vieillesse derrière des rideaux
Comment le lettré vaudrait-il le cavalier ?*

Pourtant, si l'on trouve en Chine des pagodes érigées pour Li Po, c'est à cause de ses vers, pas pour le sang versé.

« Je ne comprends rien à ce qui s'est passé ici au cours des siècles. » Dis-je à mes amis, assis dans l'herbe pour déjeuner dans le jardin, pendant que Douha puise de l'eau à la fontaine.

« Qui peut savoir, » répond Manzi.

« Parle-nous plutôt de Gai Savoir, » demande Ziddhâ.

Ils allaient seul ou par deux dans les vallées du Var, de la Durance et de l'Ardèche. Pour tout bien, ils avaient une épée au côté. C'était aux temps de Li Po ou d'Al Banna. Nul ne sait ce qui s'y est passé au fil des siècles...

Cahier XXVI
Chasse en montagne

Le 22 juillet

Derrière la maison

« Aucune idée vraiment nouvelle ne peut venir d'une déduction ou d'une induction. » M'explique en arabe le gardien de moutons derrière le hameau. « Elle ne peut naître que d'une abduction. »

Une déduction, chacun le sait, c'est tirer d'une généralité une vérité particulière. C'est assez facile, et le résultat est assuré du moment qu'on est sûr de la généralité. L'induction est l'opération inverse, tirer du particulier une loi générale. C'est déjà plus problématique, et toute nouvelle induction peut remettre en cause la conclusion précédente.

L'abduction, chère à Pierce, à Poincaré et aux savants musulmans, est un peu la synthèse de l'analogie et de l'induction. Elle consiste à tester l'explication d'un phénomène inconnu par un autre qui lui ressemble.

« On peut se tromper en employant un langage comme en interprétant les données des sens, » dis-je. « Il n'est de certitude que dans l'intuition et l'expérience. »

Sous son bonnet de poils, l'homme jette sur moi un regard en coin. Il connaît Aristote, mais certainement mal Descartes. Il doit me prendre pour un mystique.

Sa pauvre cavale, qui broute les feuilles d'un frêne où il l'a attachée, attire les grosses mouches, bien qu'il vienne de l'enduire d'un liquide fort qui sent un peu la mélisse.

Le palanzi

Avant de venir à Bolgobol pour la première fois, j'avais lu que plus de la moitié de la population était illettrée. Cela voulait simplement dire que la moitié de la population ne savait pas lire le palanzi, la langue plus ou moins nationale.

Il y a un nombre considérable de langues utilisées dans le Marmat. Elles sont de familles différentes et n'utilisent pas les mêmes alphabets : palanzi, khalkha, arabe, latin, cyrillique et autres.

Tout le monde, dans la République du Gourpa, comprend le palanzi, mais une grosse moitié seulement sait l'écrire. Rares sont pourtant ceux qui ne sauraient pas du tout le déchiffrer. Ils pourraient de toute façon, le comprenant, lire une transcription phonétique dans un autre alphabet. Je suis à peu près certain que tout le monde ici, sauf pathologie, sait écrire au moins en deux langues.

Il y eut, au cours des siècles, de nombreuses tentatives d'adopter un autre alphabet pour écrire le palanzi. Cela commença avec le sanscrit, puis avec les anciens caractères iraniens, puis le grec avec l'empire hellénistique, suivi de près par le syriaque. Je passe ensuite sur les caractères khalkha, sogdiens, etc. Entre temps, la pratique du chinois s'était imposée chez les lettrés bouddhistes, puis l'arabe chez les musulmans. Enfin, dès le dix-neuvième siècle, il y eut la tentation d'employer l'alphabet latin, puis cyrillique après la Révolution Bolchevique. Il semble qu'on y ait depuis définitivement renoncé. Les gens du Marmat, de toute façon, aiment les alphabets. Il n'y en aura jamais trop à leur goût.

Ici, écrire est un jeu pour les enfants. Donnez-leur un stylo, un bambou, un pinceau, les voilà sages. Ils s'amusent à tracer des caractères, comme ailleurs on joue à la guerre. Oh, ils y jouent aussi, mais après, le soir avant de s'endormir, ils riment quelques vers épiques. Plus grands, ils commencent à s'échanger des épigrammes érotiques, puis ils composent leurs premiers poèmes d'amour. À un âge mûr, ils sont devenus très forts.

Le 23 juillet

De bon matin

« Je sens que tu commences à t'ennuyer, » m'a répondu Razzi quand je l'ai interrogé sur son savoir poétique. « Si tu veux, viens avec moi pendant deux ou trois jours. »

« Emmène de quoi te couvrir, m'a-t-il dit aussi, nous allons prendre de l'altitude. »

Il est venu me chercher avant le lever du soleil, avec la jument que j'avais déjà montée il y a deux ans. J'ai attaché derrière la selle un sac de couchage, un gros tricot de laine et le manteau que je m'étais acheté lors de mon premier voyage. Il a pensé à prendre une gourde de peau pour moi.

Razzi a amené son aigle, une femelle superbe. Le pommeau de sa selle est prolongé d'un triangle revêtu de cuir épais qui lui sert de perchoir. Y est accroché le manchon avec lequel Razzi la tient pour chasser, près de l'étui du fusil.

Nous arrivons au petit jour au pied des falaises de calcaire qui surmontent le hameau, et qui me paraissent infranchissables d'en bas. Nous devons descendre de monture et aider les bêtes à gravir des éboulis. Par instant l'aigle vacille sur son perchoir et bat l'air de ses ailes déployées, faisant naître, fugace, l'image d'un cheval ailé.

Comme on le voit de la haute vallée, le sommet est un plateau boisé. Il est plus large que je ne l'aurais cru. Le soleil de l'aube étire démesurément nos ombres. Pour en profiter, nous longeons un sentier entre la forêt et le vide, où nous voyons la rivière et les champs minuscules en bas. Une heure plus tard, nous ôtons nos vestes, et ne tardons pas à nous enfoncer dans les bois.

Le relief des montagnes, d'où qu'on le regarde, est trompeur. Avant dix heures, nous avons atteint le sommet du mont boisé qui domine le plateau. Nous découvrons devant nous un col dont je n'aurais pas soupçonné l'étendue. On ne l'imagine, ni du bas de la vallée, ni du haut, ni de la route de Bolgobol à Algarod, que j'ai pourtant parcourue dans les deux sens, ni du massif qui nous fait face et où j'étais déjà allé avec Ziddhâ il y a deux ans.

C'est un paysage qui ressemble à la limite de la taïga et de la toundra. La forêt étale ses lambeaux, laissant voir un tapis de graminées et de lichens que l'été a commencé à jaunir. Devant nous, en bas, est un lac. Nous laissons courir nos chevaux jusqu'à lui.

Nous ramassons des rameaux secs pour allumer un feu sur une pierre plate, et mangeons les gâteaux de céréales et de coing que nous avons emportés, pendant que passe le café et que nos chevaux boivent.

L'après-midi

Ces paysages me rappellent irrésistiblement les *westerns* que je voyais le jeudi dans mon enfance au cinéma du quartier. Nous avons l'air de deux vieux *cow-boys*, Razzi et moi. Ils me font aussi penser aux Mongols auxquels je rêvais aussi, petit. « Pourquoi aux Mongols ? » S'étonne Razzi.

Si seulement je le savais — quelques films *hollywoodiens*, sans doute, dans lesquels ils ne tenaient pourtant pas souvent le beau rôle. Plus tard, évidemment, j'ai été fasciné par ce point aveugle entre les trois foyers de civilisation : la Chine, les Indes et l'Occident monothéiste.

J'ai été frappé aussi par une fausse symétrie dans l'histoire moderne de la Russie et des États-Unis. Les deux puissances sont devenues dominantes avec la conquête parallèle de territoires sauvages. La comparaison s'arrête là. Les peuples d'Amérique du Nord ont été exterminés dans l'aventure. L'Union Soviétique s'est faite avec les colons et les colonisés réunifiés.

Les khanats turkmènes étaient en même temps, pour les Russes, ce qu'étaient pour les colons de la Nouvelle-Angleterre, et les Peaux-rouges et l'administration britannique. Ils en avaient été longtemps les vassaux.

En attendant, les paysages sont étonnamment semblables dans les deux continents ; ils sont interchangeable pour l'esprit. Je peux nous voir, Razzi et moi, comme deux éclaireurs

traversant le Montana, imaginer, sortant du bois dont nous approchons, un groupe d'Indiens sur leurs mustangs. Je peux aussi nous voir comme deux cavaliers de l'Armée Rouge cherchant la trace de l'avant-garde des divisions blanches du Général Séménov.

On est surpris de découvrir comment on ne voit plus alors de la même façon exactement les mêmes choses. Tout est différent, et pourtant rien n'a changé.

Il suffit de songer à un tipi plutôt qu'à une yourte, ou seulement de dire « toundra » plutôt que « prairie », et tout, même le ciel, même la lumière, sont différents. Pourrait-on voir un jour le réel sans n'imaginer rien ?

— Ah le *hijab*... me répond Razzi en arabe.

— Le voile ?

— C'est le secret du *bâtin* ajoute-t-il (du « caché »¹⁹). Pour Sohrevardi, le voile est le corps lui-même. Le *hijab* nous révèle ce qu'il revêt.

— Éliphas Lévy, un ésotériste français, voulait lui aussi interpréter au pied de la lettre la phrase de la Genèse : « Et il leur fit des habits de peau. »

— Vanité de douter des apparences, conclut-il : que vaudrait l'essence d'une réalité qui n'apparaîtrait pas ?

Pour la nuit

La baraque est à moitié enfouie dans la pente. Jusqu'au dernier moment, on croit n'y voir rien d'autre qu'un amas de cailloux où s'accrochent quelques arbustes et du bois mort. Il n'y a plus de forêts ici, seulement une interminable prairie de lichens et de graminées.

Après que nous ayons attaché les chevaux devant l'abreuvoir fait d'un tronc évidé, Razzi trouve une clé de bois habilement cachée, et ouvre la serrure, en bois elle aussi. Nous n'y voyons rien avant qu'il ait poussé les volets de l'unique fenêtre, aveuglés par les dernières lueurs du soleil qui descend sur le mont Iblis.

Il règne une relative tiédeur. Elle émane d'un gros condensateur qui trône dans le fond de la pièce au plancher délavé. Il y a aussi un ordinateur, Une vieille station de travail Indy de Silicon Graphics de 1992. Silicon Graphics y avait inauguré l'OpenGL, transformant en norme ouverte l'ancien IrixGL. Comment font-ils pour se procurer toujours de si prestigieuses machines d'occasion ?

Je ne m'attendais pas à trouver de l'électricité ici. Razzi m'explique qu'une turbine capte le vent un peu plus haut sur une éminence. Il me propose d'aller la voir, mais je ne ferai pas un pas de plus.

Ce n'est pas pour maintenir la pièce toute l'année à une température convenable, évitant que souffre le matériel électronique, que le condensateur produit de la chaleur, c'est parce qu'ils ne savent pas en faire qui ne chauffent pas. Pour l'occasion, ça tombe bien.

L'aigle nous a rapporté un lièvre du Marmat qui a eu le malheur de croiser notre route. Il reste assez de jour pour l'écorcher devant la porte.

Je ne saisirai pas ce soir les notes de mon carnet. Je suis trop épuisé.

Le 24 juillet

La paix sauvage

Ces petits chevaux turkmènes sont aussi à l'aise en montagne que des mulets. Mais que la selle fait mal aux fesses quand on n'y est pas habitué, et surtout aux reins, aux cols des fémurs, aux cuisses. Je pouvais à peine marcher en me levant. « Tu en as bien pour trois jours, » me dit Razzi. Dans trois jours, on sera de retour.

Nous longeons la chaîne qui fait le versant nord-ouest de la vallée de l'Oumrouat. À midi, nous atteignons un nouveau col, et déjeunons près d'un ruisseau.

Razzi m'a appris à tenir son aigle ; seulement à le tenir. L'animal a un poids considérable. Je serais bien incapable de le porter à bout de bras aussi longtemps que lui.

19 Voir À Bolgobol cahier 30

Avant d'arriver à la source, Razzi a ôté le capuchon de cuir, et nous sommes partis au galop. J'ai entendu un sifflement puissant et l'aigle s'est envolé. J'ai à peine eu le temps de voir courir de petites boules de fourrure en tous sens. Trop tard !

« Les marmottes sont dures à surprendre, » m'explique Razzi. « Elles placent des guetteuses sur des éminences et, au premier sifflet, elles disparaissent dans les terriers. » Évidemment, je sais ce que sont des marmottes, et je m'inquiète pour le déjeuner.

Pendant que je ramasse quelques rameaux morts aux pieds des trois sapins qui longent le ruisseau, Razzi sort un petit sac de cuir de sa selle, et en verse une curieuse poudre dans une gamelle. Il ajoute de l'eau pendant que ça cuit. « C'est de la viande séchée, » m'explique-t-il.

« Ne t'en fais pas, c'est comestible, » ajoute-t-il en anglais. Ce sont les Huns qui ont introduit la technique pour dessécher la viande. Elle leur permettait d'emporter des vivres dans leurs raids sans s'alourdir. La première arme des Huns était leur rapidité.

À la communale, on m'avait déjà appris que les Huns emportaient de la viande sous leurs selles. Je ne savais pas qu'elle était séchée et réduite en poudre.

Ce n'est pas appétissant d'aspect, mais pas désagréable au palais, surtout avec les oignons sauvages que nous avons ramassés en route. Ça me fait penser au *corned-beef*.

Plus nous nous enfonçons dans cet immense territoire inhabité autour du massif de l'Iblis, plus je ressens une curieuse impression de sécurité. Je ne donnerais pas cher de ma peau si je devais y survivre seul. Je sens pourtant qu'ici aucune crainte ne m'atteint ; la mort même ne fait pas peur.

Je découvre donc, la voyant se dissiper comme des brumes matinales, qu'existait en moi de la peur, masquée par les sentiments et les autres pensées, que le soleil et l'altitude chassent ensemble.

Le 25 juillet

Comme une forme de vie dans le langage

« Alors ? » interrogé-je Razzi. « Alors ? » me renvoie-t-il.

Il m'a entraîné ici pour me renseigner sur son savoir absolu en matière de poésie, et je ne vois toujours pas bien ce qu'il voulait me montrer.

Sans savoir pourquoi, les derniers mots que j'avais notés il y a deux ans d'une conversation avec Douha reviennent sonner à ma mémoire. Nous parlions de langage et d'écriture et je venais d'entamer une phrase : « Il y a comme une forme de vie dans le langage... »

Je m'étais interrompu pour suivre son regard. Un rapace planait dans le ciel, à peine visible de la vieille ville de Bolgobol où nous étions, un aigle. Elle m'avait dit qu'ils sont nombreux dans ces montagnes, qu'on les capture et « on les dresse pour la chasse. »

Ces deux idées maintenant s'associent dans mon esprit : « il y a une forme de vie dans le langage » et « on les dresse pour la chasse ». La réponse me vient alors à la bouche comme pour moi seul : « Oui ! l'aigle doit ramener la proie. »

Cahier XXVII En attendant que passent mes courbatures

Du 27 au 29 juillet

La guerre est déclarée

Ça y est, la guerre est déclarée, rendant au jeu des Quatre Empires un intérêt qu'il commençait à perdre. Je ne me suis pas occupé à grand-chose d'autre en attendant que passent mes courbatures.

Une grande puissance a attaqué un petit pays indépendant avec lequel mon empire a signé un pacte économique et militaire. Je devrais donc en principe lui venir en aide. En fait rien ne m'y oblige, si ce n'est peut-être le risque d'affaiblir la puissance diplomatique de l'empire. De toute façon, je n'attendais qu'une telle occasion pour entrer en guerre, recevant du même coup le renfort des armées de ce pays qui entre dans mon empire.

Je sais déjà ce qui va se passer : pas grand chose au début. Ce n'est qu'un conflit régional. Chacune de nos flottes va tenter d'arraisonner les navires marchands de l'autre. J'ai un avantage en cela : moins de routes maritimes à protéger, un meilleur réseau ferré, et une petite flotte de bateaux à roues très rapides, pouvant refuser l'affrontement aux vaisseaux de ligne ennemis, et très efficaces pour des raids de piraterie.

J'envoie des troupes dans le pays, mais ne cherche pas à protéger la capitale, que je dégarnis au contraire. Je tiens à la laisser envahir pour la libérer ensuite. Le pays tout entier dépendra alors entièrement de l'administration impériale, et pourra être modernisé et industrialisé.

Les autres empires attendront qu'un des belligérants prenne l'avantage. Lorsqu'une des deux puissances montrera des signes d'épuisement, ils interviendront pour la dépecer.

Prise de Tangourabad

L'ennemi a débarqué dans le Tangour. Je n'ai pas cherché à l'en empêcher. Il peut maintenant attaquer quand il veut la capitale, Tangourabad, que je ne défends pas, lui coupant seulement toute autre route avec le gros de mes forces. Il renforce pour l'instant ses positions.

Aucune puissance ne s'est encore liguée avec l'Empire de l'Ourgard. Sa première victoire terrestre a été accompagnée de pertes maritimes. Je lui ai capturé plus de navires marchands qu'il ne m'en a coulés, et sa production industrielle marque le pas, dépendante qu'elle est des importations de matières premières. S'il prend Tangourabad, la situation diplomatique pourrait changer.

C'est ce qui se passe l'année suivante. Les simples milices qui défendaient les murs se débandent après le pilonnage de l'artillerie quand la cavalerie s'engouffre dans les brèches. L'effet de cette nouvelle défaite ne se fait pas attendre. L'Empire du Brison me déclare aussi la guerre. Je ne dispose pas de beaucoup de temps pour réagir.

Le 28 juillet

L'homme et la règle

Curieux combat entre l'humain et le logiciel que je mène en ce moment — quoique le logiciel soit encore de l'humain. En l'occurrence, il est un programme ouvert conçu par une communauté de développeurs. Est-ce contre eux que je me bats ? Non.

Le programme, lui, ne veut rien, n'a rien à gagner ni à perdre. Il génère mes rivaux, chacun programmé pour vaincre les autres. Dans le jeu, je ne suis que l'un des belligérants. Ma faiblesse est l'inattention et les erreurs qui en résultent. En amont de celle-ci est l'ennui que génèrent les tâches répétitives.

Me battrais-je contre moi-même ? Il est vrai que mes réactions peuvent donner un cours plus ou moins vif à la partie ; mais rien ne serait différent, il est vrai, avec des adversaires en chair et en os.

Le jeu est une règle. Ici la règle s'autonomise. En quoi règles et joueur(s) se confondent, et se distinguent, aussi bien ?

Peut surprendre d'abord à quel point un processus informatique et un comportement humain sont semblables. Il y a dans le premier tout ce qui peut ressembler à l'audace, au ressentiment, à la fidélité, à la complicité... On s'imagine sans peine de réels ennemis. Et de réels ennemis devraient de toute façon tenir compte de rapports de force et d'intérêts ponctuels ; bref, « calculer comme des machines ».

Les bulletins d'information

À chaque tour, s'affiche à l'écran le journal de l'empire. On peut y lire des informations concernant les dernières inventions qu'il serait utile d'acquérir, les derniers traités conclus ou rompus, les dernières conquêtes faites par les autres puissances ou la sienne, ou les défaites, les pénuries frappant la nourriture, l'acier, ou d'autres produits... On y trouve aussi des chroniques ou des débats : sur le droit et la force, sur la supériorité de certains peuples, sur l'expansion industrielle qui provoque la guerre...

« Mise à l'essai d'une source d'énergie utilisée dans l'antiquité » titrait une note sur l'Empire du Nébed que j'ai copiée il y a quelques jours. En voici le contenu : « Les frères J. Et M-V. Rutheven ont mis à l'essai un système de propulsion qui utilise la vapeur comprimée pour mouvoir un véhicule. Le système, suggéré à l'origine par le mathématicien grec Héron d'Alexandrie, est vieux de plusieurs milliers d'années. Cependant, le jet de vapeur comprimée de Héron n'a jamais trouvé d'application pratique, pas plus que l'embarcation à propulsion par réaction des frères Rutheven, du moins pour le moment. »

Je prends connaissance de la même manière des discours belliqueux, haineux, de mon adversaire virtuel, proclamant l'intention de détruire mon empire jusqu'au dernier homme. Fiction : pas d'empire, pas de guerre, pas de vraies souffrances, ni de vrais morts, seulement un programme, et pas de haine donc, pas de patriotisme, ni de nationalisme. Et pourtant, combien tout ceci sonne juste et est bien imité.

Talonné, coincé, mes matières premières si précieuses à mon industrie retenues par un blocus, contraint de faire front de toute part, voilà que ces sentiments, en moi, prendraient réalité. On ne peut manquer alors de se demander en quoi de tels « sentiments » se distingueraient d'un procès programmable.

Mécanique et psychologie

Ne pressentirait-on pas là deux types de procès, de programmes, deux systèmes difficilement réductibles. Je m'explique : la haine, par exemple, est un procès chimique, que je sens dans mon corps. La seule lecture de ce journal imaginaire d'un monde imaginaire, daté de 1839, provoque en moi, et malgré moi, des mouvements que je perçois fortement, quoique confusément. Ils me poussent à l'attaque, à chercher le point faible pour frapper fort, et je dois compenser cette pulsion par un effort de raison pour mesurer où est mon intérêt exact. Ici, programme informatique et passions de l'âme ne se distinguent plus.

Certes, moi, j'éprouve quelque chose, et il n'y a rien en face de moi pour ressentir la haine affichée. Ni le disque dur, ni le programme, ni l'empire imaginaire qu'il simule, ne pensent quoi que ce soit. Mais qu'est-ce que j'éprouve au juste ? Si je suis attentif, je ressens surtout la pulsion d'attaquer, rien d'autre de très pondérable. Si je suis plus attentif encore, je perçois bien quelques effets physiologiques que l'on pourrait bien certainement mesurer.

Nommer cela « émotion » ? — Oui, cela peut être une convention linguistique. « Affect », pourrait-on dire aussi. Mais la convention ne recouvre là rien d'autre qu'un procès physiologique d'une part, et de l'autre, un certain comportement, actualisé ou réprimé, ou encore canalisé, orienté, différé... On peut appeler « émotion » ou « affect » cette *différance* de l'acte, et le surcroît de tension qu'elle génère.

Honnêtement, je ne perçois rien d'autre en moi que cette tension entre un procès physiologique et un autre analytique. Seule cette tension offre un « contenu » à ce qui ne serait sans elle qu'un vide sidéral de mon esprit. Sans elle, il y aurait seulement réponse

réflexe à un stimulus, ou exécution d'une fonction analytique qui pourrait, elle aussi, devenir réflexe, réflexe conditionné, avec la fréquence.

Et moi dans tout ça ? J'ai envie de dire que je suis au-delà. Où ? Dans la vision, la sensation, la perception. Là seulement « je » me distingue du « dispositif matériel-logiciel ».

Éthique et logique

Décidément, le jeu des Quatre Empires me permet d'avancer expérimentalement sur des questions qui m'habitaient sans que j'aie pu jusque là leur donner un tour pratique. L'expérience est simulée, certes, mais sans simulation, combien d'expérimentations seraient possibles ? La science s'en contente d'ailleurs largement pour étayer ses « vérités », avec sans doute un manque croissant de sens critique.

Une des questions auxquelles il donne une prise empirique : où se trouve la frontière entre éthique et logique, s'il y en a une. Le programme du jeu simule parfaitement des comportements éthiques.

On pourrait dire tout aussi bien que le jeu est plutôt immoral. La façon la plus naturelle d'y jouer consiste à se mettre du côté du plus fort pour dépouiller le plus faible (ce qui n'est d'ailleurs pas si facile). Le ton est donné dès la première note d'information, quand on ouvre le jeu : « La force prime le droit. » Ce rapport de la force et du droit est sans doute à mettre en parallèle avec celui de la logique et de l'éthique. Nécessité fait loi, dit-on, et sur cette loi, le devoir fait son nid.

Comme on trouve au début une sorte de module d'apprentissage, on peut tenter successivement plusieurs stratégies pour voir celles qui se révèlent les plus payantes. Je suis formel : à intelligence égale, la vertu est plus payante.

Mais qu'est-ce que la vertu, justement ? Ne me tromperais-je pas ? Ne confondrais-je pas la vertu avec ce que justement conseille le manuel : poursuivre avec cohérence et fermeté ses perspectives, une fois qu'on les a fixées. Il y a beaucoup de cela dans la vertu, peut-être que cela.

Comment peut-on être Turc ?

Le nom de « Jeunes Turcs » pour désigner le parti moins connu sous celui de Comité Union et Progrès (*Ittihad ve Terakki Cemiyeti*), dit bien mieux que de longs discours ses buts géopolitiques. Les Turcs, les vrais, ne vivent pas en Turquie mais au Turkestan : Kazakhstan, République autonome du Xin Jiang, Turkménistan...

Le rêve de ces révolutionnaires laïques et progressistes du tournant du vingtième siècle, était à l'évidence de réunifier un empire jusqu'aux confins de la Mongolie et du Tibet, et, naturellement, de reprendre leurs territoires conquis par les Autrichiens, les Russes, les Anglais, les Français et les Italiens, en Europe, en Asie et en Afrique du Nord.

Le mouvement Jeunes Turcs était traversé de fortes ambiguïtés, à commencer par son admiration des puissances européennes et la volonté de les repousser. Il était au début ouvert à toutes les nationalités, les religions et les ethnies — termes qui n'avaient pas beaucoup de sens en Asie, si ce n'est celui de culture linguistique et littéraire. Il comptait dans ses rangs des Arméniens, des Kurdes, des Grecs, des Juifs, des Bulgares... J'attends toujours l'historien qui m'expliquera comment il instaura un nationalisme raciste qui inaugura le premier génocide du vingtième siècle.

Curieusement les Turcs ne furent jamais une nation, ne fondèrent jamais d'État, ne tracèrent jamais de frontières. Le seul empire qu'ils générèrent, le plus grand que connut le monde, fut... l'Empire Mongol.

Ce monde turc « sombra dans l'anarchie » à l'époque moderne. Je ne sais ce que de telles phrases signifient. Cette époque fut l'une des plus fastes pour le Marmat ; de sa plus grande respiration. La civilisation du Marmat n'a jamais aimé être étouffée par des frontières, ni dépendre d'administrations extérieures.

Ici, on entretient la nostalgie du monde hellénistique, de la table rase des Huns, de l'Empire Tang et de l'expansion des Omeyyades.

Finalement, je ne comprends pas ce qu'est un Turc. « C'est un turcophone, » m'a répondu Razzi. Soit, mais qu'est-ce qu'un turcophone ? Celui qui parle le Turc de Turquie, celui qui parle le Turkmène, ou celui qui utilise une langue turco-mongole ?

Je préfère ne plus poser de telles questions qui me font regarder ici, même par mes meilleurs amis, comme un étranger — au mieux, comme un stalinien.

Un message de Francine

Je viens de recevoir un courriel de Francine Laugier que je ne peux laisser passer sans copier ma réponse dans mon journal :

*From: jdepetris flaugier
To: flaugier
Subject: Re: La chasse à l'aigle*

Le 28 juillet 2005, Francine Laugier a écrit :

> On entre dans ton journal et on croit ce que tu racontes, jusqu'à un détour de page où l'on ne peut plus y croire, comme ces adeptes du Vide parfait, qui veulent montrer la vacuité où l'électron est libre.

Comment cela, tu ne me crois pas ?!

Tu n'es pas la première à me faire cette remarque qu'on ne sait distinguer ce qui est vrai ou faux dans mon journal. Penses-tu que je le sache moi-même ? C'est le propre du réel que d'être irréductible à la vérité ; il contient trop de possible, de points de vue, de virtualité.

Tu ne me crois donc pas ? Tant mieux. Je suis alors arrivé à rendre cette absence de réalisme du réel. Ce que j'abandonne en crédibilité, j'espère seulement l'avoir gagné en consistance.

Je n'aime pas le réalisme, cet « effet de réalité » faisant croire tangible une frontière entre la vérité et la fiction. Sur quoi serait-elle établie, si ce n'est sur le préjugé ?

Ce que je dis là vaut pour la littérature, la recherche ou l'information. Ce ne sont pas des preuves qui emportent les convictions, ce sont les préjugés. Secouons-les, et nous ne savons plus que croire — pire : que ne pas croire non plus. On peut alors commencer à rencontrer des certitudes.

> Merci de me rafraîchir la mémoire sur ce qu'est l'induction, la déduction et l'abduction.

> Voici que je ne me souviens que des derniers chapitres lus. Pourtant ma mémoire devrait ramener la proie. Non, ce n'est pas ça. T'interroger plus sur ce long Koan.

Tu fais bien d'associer les trois sortes d'inférences que sont la déduction, l'induction et l'abduction avec mon espèce de koan sur la chasse à l'aigle.

Ce n'est pas la mémoire qui nous ramène la proie, c'est bien des jeux de langages, automatiques jusqu'au vivant. La difficulté, pour le dresseur de signes, est de pouvoir leur faire confiance jusqu'à les lâcher pour qu'ils volent sans contrainte.

La chasse au rapace, c'est quand même autre chose que des oiseaux en volières, ou que l'idée stupide de leur crever les yeux pour qu'ils chantent mieux.

Mon cœur accompagne mes bits.

j-p

RETOUR VERS TANGAAR

Cahier XXVIII Court passage à Bolgobol

Le 30 juillet

Je découvre que Razzi est d'origine iranienne

J'ai retrouvé l'exemplaire de *Michel Strogoff* de Jules Verne qui m'était tombé sous la main il y a deux ans, et j'ai entrepris d'en achever la lecture. Depuis mon adolescence, je ne suis jamais parvenu à le terminer. Ce roman a quelque chose d'inhabituellement morbide dans l'œuvre de Jules Verne qui respire d'ordinaire la santé. Est-ce parce que son beau-père d'éditeur lui imposa de nombreuses modifications pour ne pas déplaire à la Russie, l'emmenant peut-être à forcer l'héroïsme de son personnage et la cruauté des Tartares ? Il en résulte un moralisme et un dolorisme qui évoquent plus un roman chrétien édifiant, que celui d'un radical socialiste.

Le sadisme des Tartares s'exerce finalement sur le lecteur, en laissant vivre le héros dont je ne parviens plus à m'intéresser aux souffrances et aux efforts.

Je ne suis pas si sûr que Verne maîtrisait si bien son sujet. J'ai déjà repéré des erreurs grossières. Je me suis même demandé un moment s'il n'avait pas confondu le changement de régime en Perse, avec celui de 1876 dans l'Empire Ottoman, qui ramena la constitution. Razzi m'a détrompé.

J'ai appris à cette occasion que Razzi est d'origine Perse, comme son prénom, si ce n'est son physique très occidental, aurait pu me le laisser deviner. Ses grands-parents, anarchistes militant de l'Alliance Internationale des Travailleurs, avaient participé aux insurrections de 1906 et 1908 à Tabriz. Le mouvement révolutionnaire, trop faible, constitué essentiellement d'ouvriers anarchistes, de fils de familles instruits, de confréries soufies, bien que largement appuyé par l'autorité des Ulémas chiïtes, laissa le pouvoir à Ahmad Shah, dirigeant relativement libéral, mais devenu le jouet des Anglais et des Russes.

Ses grands-parents fuirent l'Iran à peu près à la même époque où d'autres quittèrent l'Italie pour le sud de la France, et pour des raisons similaires : la prise du pouvoir par le colonel Reza Khan, qui fonda la dictature monarchiste renversée en 1977.

Retour de promenade

Je viens de relire mon journal depuis le 14 juin, et je découvre qu'il est bien moins correctement écrit que je le croyais. J'ai corrigé à la volée les coquilles flagrantes. Il en reste toujours, malgré le correcteur grammatical et orthographique, et malgré quelques-unes aussi que mes premiers lecteurs m'avaient signalées. C'est désespérant !

« Tu sais pourtant que toute édition exige un sérieux comité de lecture, » me répond Razzi.

« C'est bien ce que je souhaiterais constituer autour de moi, dis-je. Les mauvais plis sont pris, hélas. Les intellectuels et les chercheurs se sont trop habitués à s'en remettre à des professionnels qui leur « finissent » le travail, depuis un siècle. Ce n'est plus pour eux qu'une tâche subalterne qu'on laisse à de « petites mains », une cosmétique, comme le passage obligé dans la salle de maquillage avant une intervention à la télévision. »

Ziddhâ et moi sommes venus lui rapporter ses chevaux, qu'il nous avait prêtés pour une longue promenade dans les bois. Après avoir grimpé trois heures par des sentiers forestiers, nous avons atteint un large plateau, avant que la côte ne reparte plus raide encore jusqu'aux éboulis et aux roches nues.

Une fois encore, j'ai monté cette jument, qui n'est jamais impulsive ni imprévisible, et se met spontanément au diapason d'une autre monture qu'elle accompagne. Elle est obéissante comme un chien, et donc idéale pour un cavalier occasionnel comme moi. Elle ne manque cependant pas de puissance ni de fougue, et nous sommes allés plusieurs fois au galop.

« C'est encore cette jument que je regretterais le plus après mon départ, » ai-je avoué à Ziddhâ. « C'est flatteur, » m'a-t-elle répondu. Je ne parlais évidemment pas des humains.

Nous sommes restés dîner. Demain, nous partons à Bolgobol.

« Quelle importance, avance Ziddhâ? Si un travail est bon, qui se soucierait de quelques coquilles, de phrases un peu bancales, ou d'un point d'interrogation qui passe au début de la ligne suivante ? »

« L'auteur alors, lui renvoyé-je, devrait au moins être cohérent et se refuser à laisser peigner son texte, car les conséquences en sont plus funestes qu'on le croit. »

« Quand j'écris mal, expliqué-je, je pense mal, et nul autre que moi ne peut débrouiller ma pensée. Souvent, une simple faute d'orthographe, quand je la corrige, me révèle une construction grammaticale peu claire. Si je tente de reconstruire la phrase, ou d'une, en faire plusieurs, je découvre qu'y étaient pliées des pensées mal articulées. Il m'arrive parfois d'y découvrir une suite d'idées souterraine qui réoriente et réorganise le cours de mon écrit. Nul autre ne pourrait faire cela à ma place, qui comprendrait peut-être ce que j'ai écrit, mais pas ce que je n'ai pas dit. Loin d'être une tâche subalterne, une simple cosmétique, c'est l'essence même du travail intellectuel humain. »

« Je vous assure, insisté-je, on reconnaît immédiatement un texte dans lequel l'auteur y aurait renoncé, pour le confier à un autre. Il est bien écrit, certes, le style est élégant, mais formaté, et la suite d'idée trop convenue et anémiée. J'aime encore mieux ces fleurs sauvages qu'on butine librement sur le net, ces cailloux baroques qui circulent photocopiés. »

La mère de Ziddhâ, Nadja, ressemble, elle, à une Chinoise. Elle porte bien sa cinquantaine malgré une vie rude de montagnarde. Elle ne connaît quasiment pas l'anglais ni l'arabe, et moins encore le français. À part ça, elle monte parfaitement à cheval, et a une gâchette exceptionnelle.

Elle m'a expliqué, se faisant traduire par Ziddhâ : « On doit tirer au moment où le cheval n'a aucun sabot par terre ; quand il est stable, dans le même élément que l'oiseau. » Elle avait alors le regard vorace de l'enfance.

Réponse d'un correcteur bienveillant

Je trouve donc que dans sa troisième et quatrième parties, mon journal se délite un peu. Je devrais le remanier avant de continuer. C'est le moment où Alexandre Coronel, le lecteur qui a découvert par hasard mon premier journal (voir Cahier 16, le 11 juin), rentrant lui aussi d'un voyage un peu moins lointain, me communique les corrections des premiers cahiers.

« De rien, de rien, répond-il à mes remerciements, une partie des fautes des autres me saute aux yeux comme des trèfles à quatre feuilles dans un pré. »

« Plus sérieusement, continue-t-il, c'est un réel plaisir pour moi, une façon de vous remercier d'avoir donné ce récit passionnant à la lecture de tous. J'ai vu une référence à Hakim Bey dans le cahier III : pour rester sur ce terrain, disons qu'aujourd'hui notre Croatan c'est la gratuité, le partage désintéressé de connaissances, d'œuvres d'art, etc... »

Je ne suis pas certain que la gratuité soit en cause. Je crois plutôt que des paires de contraires qui jusqu'à maintenant fonctionnaient bien dans leur opposition, commencent à perdre toute signification : gratuit-commercial, privé-public, célèbre-anonyme... L'erreur consisterait à s'enfermer dans de telles alternatives. La suite de la lettre montre que mon interlocuteur n'en est pas dupe :

« Notre civilisation est à un tournant important il me semble avec une multitude de mouvements qui convergent vers la réappropriation de savoir-faire dont nos parents et grands-parents se sont progressivement laissés déposséder pour se spécialiser dans des tâches

absurdes : bâtiment, cultures potagères, petit élevage, mais aussi enseignement, théâtre, poésie, musique, littérature, politique, etc... Pourquoi déléguer tout cela à des professionnels rémunérés mais pas forcément passionnés par leur travail ? »

Bien sûr, et nous pouvons continuer la liste de nos faux contraires : professionnel-amateur, emploi-loisir, production-consommation...

Le 31 juillet

Chez Manzi et Douha

En deux ans, Manzi a fait d'impressionnants progrès en français. Il s'est lancé dans la lecture de *Cyrano de Bergerac*. « C'est près de chez toi, Bergerac, dans le sud de la France ? » m'a-t-il demandé. « Tu t'es mal renseigné, dis-je. C'est d'un autre Bergerac qu'il s'agit, dans la région parisienne. Ça n'enlève rien cependant à ses qualités. »

Je ne suis pas certain que ses lectures aideront beaucoup Manzi à employer le français d'aujourd'hui. Il s'en moque à l'évidence, et préfère la langue du dix-septième, qu'il commence à parler couramment.

Je suis partiellement responsable de son intérêt pour *Cyrano*. Je l'ai présenté cet hiver, dans un forum privé auquel nous participons, comme le premier penseur athée de l'Occident, à la fois poète, scientifique et philosophe, atomiste et sophiste.

Nous sommes dans leur appartement à Bolgobol, dans la vieille ville, près de l'université et du parc Ibn Rochd. Un vent fort agite les branches.

Manzi et Douha sont rentrés la semaine dernière. Ziddhâ et moi sommes passés les voir. Je compte commencer à me rapprocher de Tangaar, d'où je repartirai pour la France. Le temps commence à se dégrader. L'automne est précoce dans le Marmat, et il dure peu. Bientôt les premières neiges vont commencer à blanchir les cols.

« Vous devriez peut-être songer à traduire *Cyrano* en anglais, » suggère Ziddhâ.

Sa physique et son optique, peut-être, mais ses ouvrages littéraires reposent sur des jeux de langage trop fins pour nous.

« *Cyrano* n'est pas un fondateur comme Descartes, dit Manzi, il est un précurseur. Aussi il le dépasse là où précisément est sa faiblesse : sur l'instance du langage et le fonctionnement de la pensée. »

Ziddhâ et moi espérons les convaincre de venir avec nous à Tangaar. Elle ne tient pas à m'accompagner si elle doit refaire seule le trajet de retour. Douha et Manzi voudraient d'abord passer par Bin Al Azar pour y entretenir leurs jardins.

« Il est bien évident, ajoute Douha, que le Dieu des Philosophes Modernes s'est caché dans les plis du langage. Comme lorsqu'on regarde à travers une vitre où se reflète son propre visage. »

« Belle image, dis-je, c'est bien son propre reflet sur sa géométrie que Descartes prend pour Dieu. C'est précisément ce qui rend ses *Méditations* irréfutables, du moment qu'on les comprend. »

« Moi, je n'y comprends rien, me coupe Ziddhâ. »

La philosophie de Descartes

« Le raisonnement de Descartes est simple, expliqué-je. Souvent on ne le comprend pas car on s'attend à ce qu'il démontre, là où il fait mieux : il montre. »

« Sa métaphysique repose sur deux certitudes qu'il invite à expérimenter. La première consiste à douter de tout ce dont on peut douter. Ne reste qu'une certitude : *sum*. Je suis. Ce *sum* ne se rapporte pas à un corps, à quelqu'un (*a body, somebody*) ou à des souvenirs, que je pourrais rêver. Il ne se traduit pas par un pronom — moi, je —, mais par un verbe à la première personne : *sum, cogito, video, amato...* »

« Ce *mens*, cet esprit qui se reconnaît tel, atteint alors une seconde certitude : le monde environnant, dont il ne sait rien a priori, obéit aux lois des mathématiques dont il a une intelligence intuitive. Comment pourrait-il alors connaître intuitivement les lois des

mathématiques auxquelles ce monde obéit, s'il n'avait pas au moins une étincelle de parenté avec Celui qui l'a créé ? »

« Tu as raison, affirme Ziddhâ qui m'a suivi attentivement. Il n'y a rien à comprendre. Ou l'on fait cette expérience, ou non. »

« Sauf, ajoute Douha, que rien n'est moins sûr que le monde obéisse aux lois des mathématiques. Je vous renvoie au texte que d'Eric Raymond sur l'utilité des mathématiques que Jean-Pierre a lui-même traduit et publié dans *À Travers Champs*²⁰. »

« L'important, reprend Manzi, c'est surtout ce pas décisif consistant à se percevoir soi-même comme un être hybride entre créature et créateur. »

« Plus encore, ajouté-je, cette philosophie rend compte de l'expérience précise que la pensée lève en nous comme seule, comme une révélation. Elle laisse seulement oublier qu'elle surgit de la manipulation de signes. »

« Dieu peut être une bonne image, ajouté-je, pour désigner ce *moi* qui échappe à toutes les limitations du *moi* ; de même que *père* et *filis*. Bien sûr, on ne doit pas prendre de telles images au pied de la lettre, ou alors elles se vident de sens. »

« Je suis content que tu puisses nous préciser ces points en t'appuyant sur la version latine. » Dit Manzi après quelques-uns de mes commentaires sur les objections de Hobbes et de Gassendi. « Cyrano de Bergerac fait de l'œuvre de Descartes une lecture comparable à la tienne, » continue-t-il : « plus de rationalisme dualiste : une philosophie de l'imagination et de l'intuition. »

« Mais je ne comprends pas, reprend Douha. j'ai appris à l'université, texte à l'appui, que la philosophie de Descartes était dualiste et rationaliste, et vous en faites presque un précurseur du Surréalisme. »

« Descartes, lui, n'était pas un universitaire, » la coupé-je avec un sourire destiné à effacer tout ce qui pourrait lui faire croire à une attaque personnelle. « Sa méthode n'est certainement pas fondée sur un dualisme. Le dualisme pourrait en être à la rigueur une conséquence lointaine, si ce n'était plutôt une pirouette pour se dérober à des objections gênantes, afin, comme il le disait "d'avancer masqué". Il ne voulait surtout pas s'aventurer dans la théologie — moins par crainte d'ailleurs d'une condamnation, que par celle d'être utilisé par un camp ou un autre. Il comptait sur des esprits éclairés chez les Papistes comme chez les Évangélistes, et certainement ailleurs. C'est d'abord une méthode pour tirer tout le parti des facultés intuitives et imaginatives. »

De la géométrie au numérique

« Si tu veux comprendre le prétendu dualisme cartésien, continué-je, cherche plutôt dans le présent : c'est celui entre *hardware* et *software*. Tu installes un système sur un disque dur sans transfert de matière, n'est-ce pas ? Pourtant, ton *soft*, ne peut transiter que d'un support à l'autre, non ? S'il n'est pas sur un disque ou un autre, il n'existe tout simplement pas. Eh bien, ce faux dualisme en cache plutôt un autre, bien plus important, techniquement et pratiquement : l'interface et celui qui perçoit. Cette interface est d'ailleurs indistinctement matérielle et logicielle. »

Derrière les branches qui frappent les vitres, le crépuscule étend des teintes violettes sur les cimes rougissantes.

Des rayons lumineux sont décomposés de mon iris à mon cerveau, selon leurs angles et leurs longueurs d'ondes. Les calculs de mes organes ne contiennent plus guère de secret, puisque je saurais recomposer l'image à l'aide d'algorithmes vectoriels et de codes hexadécimaux. Sous ce mystère éventé, est l'enchantement : mon esprit touche le réel qui emporte mon cœur.

²⁰ <http://jdepétris.free.fr/pages/atc/atc12.html>

Cahier XXIX
À Bin Al Azar

Le 2 août

For you touched her perfect body with your mind

Je viens de recevoir un courriel de mon ami Hammad Fardousy, l'imam de la vallée de Bor Argod que domine Bin Al Azar. L'intitulé de son objet, des paroles de la chanson *Suzanne* de Leonard Cohen, sont un clin d'œil à notre rencontre de l'an dernier (*En revenant à Bolgobol* cahier 9, 31 mai). Il a seulement recopié deux lignes de mon journal et une image de Samantabhadra à laquelle il ajoute une légende.

From: hammad - To: depetris

Subject: For you touched her perfect body with your mind

Date: 2 Au 2005

Il leur fit des vêtements de peau. (Genèse)

Elles sont des vêtements pour vous, et vous-mêmes pour elles. (Coran 2 - 187.)



Samantabhadra, le Bouddha originel, Adam le Prophète.

J'espère te voir si tu passes à Bor Argod

La paix sur toi

Hammad

J'aurais bien été incapable de faire ces rapprochements sans lui.

Le 3 août

J'ai repris la lecture de Berkeley

Douha et Ziddhâ sont réticentes à admettre la lecture que Manzi et moi faisons de Descartes et de Berkeley, dont j'ai repris la lecture. Nous avons tous les quatre d'intenses discussions philosophiques quand nous rentrons des champs. Ziddhâ et moi avons en effet accompagné Douha et Manzi à Bin Al Azar pour les aider.

L'exposé de Douha

Douha est arrivée grâce au net à mettre la main sur des textes de Descartes en anglais. Elle a sélectionné une série de citations pour prouver que l'esprit (*mind = mens*) était pour lui entièrement indépendant de la *substance étendue*, et qu'il identifiait l'âme (*soul = anima*) à l'esprit, niant de fait l'existence de l'âme au sens classique. L'âme, il la ramène soit à des fonctions corporelles, comme dans *les Passions de l'âme*, soit à des fonctions cognitives.

Il emploie donc explicitement *âme* pour *esprit (mind, mens, ruh)*. (Douha reconnaît là une clé pour comprendre la pensée occidentale moderne.) Ce qu'il entend par *âme* se résume à un concept extrêmement simple et évident (*plain*): *quelque chose qui pense*. C'est de l'expérience immédiate et intuitive d'être « une chose qui pense » que se déduit l'existence des

choses sensibles. (Elle souligne au passage qu'un tel dualisme n'a rien à voir avec celui entre *software* et *hardware*, car le premier n'est en aucun sens « une chose qui pense ».)

Berkeley, lui, va jusqu'à faire l'économie de cette déduction. Convaincu de la réalité de l'esprit, il n'a pas besoin de supposer celle des corps sensibles. Celle-ci confinerait d'ailleurs à un doute sur l'immanence du monde : la perception immédiate que nous avons en serait alors une illusion.

Je résume ici un exposé très rigoureux qui a bien duré deux heures. Elle n'est pas moins surprise que Ziddhâ de l'achever sous nos applaudissements. Manzi et moi n'avons rien à lui contester.

L'idéologie occidentale moderne

« C'est pourtant totalement contradictoire avec ce que vous dites, » souligne Ziddhâ.

« Gardons présent à l'esprit, répond Manzi, que nous n'avons pas cessé de sauter d'une langue à l'autre. Que cherchons-nous, le meilleur mot pour en traduire un autre, ou la meilleure combinaison de mots pour traduire ce qu'un auteur désigne à l'aide de sa propre langue ? Il est important de comprendre ce que leur articulation désigne avant de traduire les mots. »

« En effet, continué-je, le sens que Descartes donne à la partition âme-corps ébranle un dualisme qui s'était imposé, du Maroc à la Chine, au moins depuis Plautin. J'affirme que ce n'est plus un vrai dualisme, parce que les deux termes sont dans la même immanence. C'est pourquoi je les ramène à la distinction entre *software* et *hardware*. J'entends simplement par là que la partition de Descartes est tout autant évidente et incontestable. Je m'empresse alors d'ajouter qu'elle en suppose une autre, bien plus importante, entre *celui qui perçoit (ou conçoit)* et *ce qui est perçu (ou conçu)*. »

« Entièrement d'accord, reprend Manzi. Berkeley radicalise simplement la proposition de Descartes en posant que le *hard* est encore du *soft*, du *soft* durci comme aurait pu dire Dôgen. C'est précisément l'objet de la science que de savoir le durcir (*harden*), ou encore assouplir (*soften*) ce qui est dur. *Dissous et coagule*, comme l'enseignait Jâbir Ibn Hayyân. »

« Ce qui vous trouble, continué-je, c'est que Berkeley dirige explicitement ses critiques contre les matérialistes et les athées, alors qu'on est bien en peine d'en découvrir ailleurs que chez ses héritiers. Vous êtes-vous demandé qui étaient ces matérialistes athées ? Était-ce Diderot, qui ne s'était pas encore fait connaître, Feuerbach ou Wittgenstein, qui n'étaient pas encore nés ? Était-ce Cyrano de Bergerac, qui avait tant influencé son ami Swift ? Pas le moins du monde : il désigne explicitement Malebranche, Hobbes et Spinoza, les grands philosophes du siècle précédent. »

« Ces trois auteurs peuvent difficilement être dits matérialistes et athées au sens où je le suis. Ils l'étaient pour Berkeley dans la seule mesure où ils imaginaient une réalité des choses sensibles transcendante et inconnaissable ; une essence matérielle dont on n'aurait accès qu'à l'apparence. »

« Tout ceci est très simple (*plain*), reprend Manzi. Gardons-nous de le confondre avec ce qui est réellement compliqué : la grammaire des langues naturelles et leurs problèmes de traduction. Suivons notre intuition de la simplicité (*plainness*) pour traduire. »

« Dieu pour Berkeley est l'esprit pour lequel la fenêtre dans mon dos ne cesse pas d'exister quand je me suis retourné, continué-je. Je ne sais pas pourquoi il le croit nécessaire, quand il suffit que toutes les existences demeurent en connexion, comme Feuerbach ou Mach l'ont bien montré. Maintenant, si l'on tient à appeler Dieu la consistance du réel, Pourquoi pas ? »

Ziddhâ nous a écoutés en restant songeuse. « Si vous avez raison, dit-elle, la modernité occidentale aurait été accompagnée d'un retournement de la métaphysique qui demeure presque entièrement ignorée. En vous écoutant, je crois comprendre que le monde de l'esprit a cessé de paraître un au-delà inaccessible avec Descartes, Locke ou Berkeley. Il est devenu une immanence, pour ne pas dire une évidence, objet d'expérience et d'intuition. C'est au contraire la matière qui est parue transcendante et inaccessible. Elle a commencé à paraître *un au-delà du monde de l'esprit*. »

« C'est une puissante remarque que tu viens de faire là, relèvé-je. C'est le malentendu que la modernité entretient avec elle-même : elle fait de la matière un objet de la métaphysique sans le savoir. Sans doute le mythe d'une matière au-delà des propriétés sensibles des matériaux est-elle un symptôme de la subordination des travailleurs, des ingénieurs et des chercheurs aux féodaux qui les emploient. »

« Dans ce cas, continue-t-elle, une réforme de l'entendement humain reste à faire. »

« Excellente critique de l'idéologie spectaculaire marchande, que vous faites tous les deux, » conclut Manzi. « Cette réforme s'est déjà suffisamment accomplie dans la science moderne. Chacun maintenant est bien forcé de l'achever s'il veut en maîtriser les outils. »

Le 4 août

Bin Al Azar

Bin Al Azar abrite une importante bibliothèque. On pourrait en être surpris, comme de l'épaisseur de ses murailles, pour un village assez petit, perdu en pleine montagne au pied d'un col. Il eut cependant une importance stratégique et spirituelle dans le passé, comparable à celle de Montségur ou d'Alamut. Une bonne part de la population de la vallée s'y était réfugiée lorsque les troupes du Khan de Tangaar étaient venues y combattre la Réforme de Jihad Abd Al Haqq. Beaucoup de ceux qui ne le purent pas furent jetés vivants dans de l'eau bouillante, et l'on fit de leurs os une pyramide à l'entrée de Bor Argod.

De nombreux livres datent du dix-septième et du dix-huitième siècles. Ils sont principalement écrits en palanzi. Quelques-uns sont en arabe. Des rayonnages contiennent des copies de ces mêmes textes, sorties à l'imprimante. Ils sont presque tous numérisés. J'en ai chargé quelques-uns sur mon disque dur.

J'ai découvert quelques sermons de Jihad Abd Al Haqq, que j'ai commencé à traduire en français.

De ce qui distingue l'homme de la bête

Al Wâlayat. Sermon donné par Abd Al Haqq à Bin Al Azar, dans la vallée de Bor Argod, le 8 ramadan 1021 de l'Hégire:

Je n'ai pas l'esprit porté à la crédulité. Déjà, tout enfant, quand j'entendais quelque chose qu'il m'était dur de croire, plutôt que de me demander si c'était vrai ou faux, je soupçonnais toujours quelque jeu de langage dont le principe m'échappait. Aussi je demeure perplexe devant ces vieilles disputes sur l'origine du cosmos ou de l'homme, qui cherchent à expliquer l'animé par l'inanimé, ou vont trouver dans le règne animal les causes des comportements humains.

Que je descende ou non de l'animal, c'est dans ma propre vie que la question aurait pour moi un sens. Et, je dois l'avouer, je n'ai pas besoin de lire les brahmanes pour reconnaître la parenté entre la bête et moi. Nous subissons avec tout le règne animal la même emprise du corps. Nous n'en sommes pas trop troublés tant que celle-ci se conjugue avec le plaisir. Mais quand plaisir et désir cèdent la place au besoin, et quand enfin, surtout, nous sommes soumis aux passions de la douleur, de la peur ou de la fureur, comment pouvons-nous encore contrôler notre esprit qui se trouble ? ou maîtriser le tremblement de tout le corps, la vessie qui se vide ? Et le regard, terrible alors le regard !

Peut-être ressemblons-nous aussi à l'animal par le besoin de tendresse, et par l'attachement dont nous sommes capables. À moins que ce ne soit lui, l'animal, alors qui nous ressemble. Quand nous voyons une chatte avec ses petits, ou un chien manifester la joie de retrouver son maître, nous trouvons là les animaux humains ; et jamais nous ne nous dirions bestiaux à ressentir les mêmes émotions.

Dans tous ces cas, nous ne voyons pas bien ce qui nous distingue de la bête, et nous aimerions chercher cette différence dans nos coutumes et nos institutions. Les sociétés humaines se distingueraient peut-être mieux des sociétés animales que ne le font leurs membres. Mais je crois, au contraire, que là s'affirme avec plus d'autorité encore la puissance de l'instinct.

S'il nous arrive parfois de dire devant le regard d'un animal, « on croirait qu'il va parler », on ne le dira jamais d'une cité. La cité ne parle pas, n'a pas de regard ; même si des hommes ont tenté quelquefois de la figurer par des idoles, celles-ci restèrent toujours muettes et figées. La cité fait loi, mais ne l'énonce pas ; pas plus qu'en tombant, la pierre n'énonce les lois de sa chute. Sans doute, de tous les animaux, l'homme est le seul à tenter obstinément d'énoncer la loi ; mais cette énonciation fait loi à son tour, et devient muette.

Chez la bête comme chez l'homme, le groupe est hiérarchie, ordre, soumission, humiliation, propriété et grégarité, rituels compulsifs, et lutte toujours, de tous contre chacun et de chacun contre chacun ; luttés qui peuvent être à mort, mais toujours ritualisées, codifiées, et sans intelligence aucune. Même en captivité, regardez comment les bêtes se comportent entre elles. Si vous vous occupez de troupeaux ou de hordes, prenez garde de leur rappeler le bâton. Sinon, en s'habituant à vous, les bêtes en viendraient vite à vouloir vous plier à leurs règles.

J'ai entendu parler d'un homme dans le lointain orient qui se faisait gloire d'être entièrement accepté par un troupeau d'orang-outans. Et savez-vous ce qu'il devait faire en rejoignant la horde ? D'abord s'accroupir et incliner la tête devant le chef du groupe. Un jour qu'il voulut montrer l'exploit devant des visiteurs importants, ceux-ci l'ayant peut-être distrait de son rituel, le maître des lieux irrité du peu de zèle qui lui était témoigné, sauta de tout son poids sur le dos de l'homme, qui dut en rester longtemps courbatu.

J'ai rarement vu d'autres comportements dans une société humaine, et c'est pourtant le regard de l'animal, quand on est seul avec lui, qui nous le fait paraître humain, et presque parlant.

On observe dans ce sermon qu'Abd Al Haqq, au dix-septième siècle, paraît s'adresser encore à des Bouddhistes, à des Brahmanistes, ou peut-être seulement à des Musulmans demeurés sensibles aux écoles antiques.

On remarquera que pas une seule fois le mot « Dieu » n'est prononcé, ni qu'aucune allusion n'est faite au Livre et aux Prophètes. Même le mot *Wahid* (Unique, nom divin) est absent, alors que le sermon ne parle de rien d'autre.

Al Wâlayat, qui est l'intitulé du sermon, signifie en arabe l'intimité, la proximité. L'intimité avec l'Unique est ce qui caractérise les saints (*mahdi*, parfait). Le mot a donné en arabe moderne *wilaya*, commune, unité administrative. La racine latine *socialis* a subi en Europe une évolution comparable, qui signifiait à l'origine *amitié*.

Abd Al Haqq semble ici considérer que les animaux ne sont pas qualitativement différents des hommes. C'est suffisamment rare dans la tradition monothéiste pour attirer l'attention.

Plusieurs anecdotes attestent qu'Abd Al Haqq aimait les animaux. On apprend qu'il fit nourrir les crabes du port de Tangaar avec le corps du Khan, attaché vivant à un pilotis.

Cahier XXX
Jihad Abd Al Haqq Al Garoudy

Le 6 août

Le Khan de Tangaar

On perd beaucoup d'altitude en descendant vers la mer d'Argod. Le climat s'adoucit, et il devient aussi plus sec quand on s'enfonce dans le sud, où est Tangaar.

Au quinzième siècle, un Grand Khan a tenté d'établir son autorité sur tout le Marmat à partir de Tangaar. Il s'agissait pratiquement de ce qu'on pourrait appeler un système préfectoral. Il s'appuyait sur ce principe constitutif de la dynastie Kin (le premier empire chinois), puis modernisé par les Mongols, que « l'union fait la force ». Une telle idée a toujours été à peu près aussi incompréhensible dans le Marmat que dans la civilisation grecque.

Georges Sorel, au début du vingtième siècle, dans *les Illusions du Progrès*, avait émis l'hypothèse qu'un tel principe, très prisé dans le mouvement socialiste d'alors sous le nom de « solidarité », était une simple extension de ceux de la thermodynamique dans les affaires humaines. J'ai vérifié que la construction administrative de l'Empire avait accompagné en Chine les théorisations de la transformation et de la conservation de l'énergie à partir des moulins à eau qui alimentaient les soufflets de forge.

Sous le commandement du Grand Khan de Tangaar étaient placés des khans locaux, sortes de préfets administratifs et militaires. Ils ne possédaient cependant rien d'autre comme administration locale que l'organisation des conseils, et comme forces armées, celles des monastères et des citoyens en armes. Aussi leur pouvoir était-il essentiellement formel.

Ce système n'a jamais fonctionné. Le pouvoir des khans se résumait à la rédaction de rapports sur les faits accomplis, qui parvenaient plus tard encore à l'administration centrale. Même au cours des violents conflits armés qui opposèrent les régions d'Algarod à celles de Bisdurbal, ils furent réduits au rôle de médiateurs.

Le seul effet du khanat fut subtilement pernicieux : il renforça le dogmatisme dans les communautés. Ce résultat est apparemment contradictoire avec ses intentions d'unification et de centralisation. Le système bousculait la vieille coutume du Marmat qui veut que, lorsqu'un groupe est divisé sur une conduite à tenir, chacun suive la sienne, au besoin en se divisant en deux nouveaux groupes ou plus. Le système encourageait au contraire des consensus majoritaires pour faire taire les minorités.

Ce fut dans les communautés les plus minoritaires et les plus marginales que le dogmatisme prit le plus de force. Là encore, le paradoxe n'est qu'apparent.

Les communautés juives, nestoriennes, chamanistes, ou encore les minorités linguistiques, voire les guildes professionnelles comme celle des vignerons ou des éleveurs de porcs, se mirent à expulser ceux de leurs membres dont les comportements n'étaient pas exemplaires, de crainte qu'ils n'attirent sur tous la critique des autres communautés.

La seule crainte suffit parfois à provoquer son objet. En agissant ainsi, ils offrirent en plus le prétexte de les accuser de fanatisme et d'obscurantisme. À la fin du seizième siècle, les musulmans étaient à ce point convaincus qu'ils étaient les exclusifs détenteurs des valeurs de progrès et de civilisation, qu'ils se mirent à expulser aussi bien tous ceux de leurs coreligionnaires qui ne suivaient pas à la lettre des principes si admirables, ou nourrissaient trop de sympathie pour les autres communautés.

Il n'y eu certes jamais, comme en Europe, d'emprisonnements, de châtiments corporels, de tortures, et à plus forte raison de peine de mort ; seulement des exclusions d'une communauté. Les conséquences pouvaient cependant en être dramatiques, interdisant de fait toute activité professionnelle, toute vie sociale, ou encore toute existence politique.

Dans d'autres cas, selon les régions et selon les époques, les exclus ne s'en portaient pas plus mal. Ils devenaient des électrons libres, et commençaient à faire courant.

Au début du dix-septième siècle, le Grand Khan de Tangaar était seulement parvenu à isoler du pays tout entier une mince classe de clercs et de notables qui régnaient sur un empire de registres. Il n'aurait rien pu faire lorsqu'Abd Al Haqq lança sa réforme à partir d'Algarod, si les bouddhistes ne s'étaient mis de la partie avec leurs importants moyens militaires.

Je ne sais pas grand chose de ces décennies, si ce n'est que la situation était plus complexe que s'il y avait eu seulement deux, ou même trois camps. La paix revint lorsque le Marmat sut recomposer ses inextricables divisions.

Chez des amis

Nous nous sommes arrêtés chez des amis de Douha et de Manzi. Ils sont tous les deux ingénieurs dans la raffinerie de Tangaar. Ils nous ont gardés à dîner, et donc à coucher pour nous éviter d'arriver en pleine nuit dans la ville distante d'une trentaine de kilomètres.

Il faisait encore jour lorsque nous sommes arrivés dans leur curieuse maison. Pour surprenantes que soient à mes yeux de telles habitations, elles sont pourtant courantes sur les rives de la mer d'Argod.

Un chemin bordé de cyprès nous conduit devant un portail métallique ouvert. On pénètre dans une cour bordée par les dépendances du bâtiment principal, poulailler, remise, grange, ancienne étable tenant lieu de garage... pas de murs d'enceinte entre les constructions sans étage : des haies de fusain suffisamment basses pour ne pas cacher l'horizon, et assez serrées pour interdire le passage aux poules et aux quelques canards qui nagent dans une marre.

On se déchausse à l'entrée, et on traverse pieds nus un petit bassin peu profond de quelques centimètres. L'eau y est tiède.

Le vestibule d'entrée est attenant à un atrium à toit ouvert sur le bassin. Des plantes grimpent le long des murs à partir de pots scellés dans le carrelage. De là, un couloir rejoint toutes les pièces, alignées des deux côtés de l'entrée.

Partout dans la maison, murs et sols sont de céramique décorée d'arabesques. Les lettres sont arabes et la langue persane. Je ne sais pas la lire, mais en reconnais quelques mots, dont le nom « Rostan » qui revient régulièrement. Je soupçonne des passages du *Livre des Rois*, et en deviens certain en découvrant sur les tapis des scènes qui en figurent des épisodes.

Un remarquable système de chauffage

À l'arrivée d'eau est fixée une turbine qui alimente une dynamo reliée à une résistance, elle-même fixée au vase d'expansion métallique. De telles turbines de diamètres divers se trouvent, m'assure-t-on, dans toute bonne quincaillerie. Il suffit de scier une canalisation, d'y adapter un pas de vis et de les y fixer. Les dynamos et les résistances se trouvent tout aussi facilement, et il n'est pas nécessaire d'être un ingénieur pour se bricoler un chauffage central, ou au moins une bonne caisse à eau chaude.

Toutes les pièces sont parcourues d'une petite rigole de céramique où l'eau peut circuler, fraîche en été, chaude en hiver. On l'utilise encore pour nettoyer les sols après avoir sorti les tapis par les fenêtres à ras de terre, sur le petit chemin couvert qui fait le tour de la maison. À peine perceptible, l'eau fait en ruisselant un bruit agréable.

Nos hôtes m'assurent qu'un tel procédé de chauffage par turbine, dynamo et résistance est très ancien, bien plus que la découverte de Galvani. Je ne sais ni refuser ni accepter de le croire. Comment une invention aussi considérable aurait pu rester si longtemps en sommeil ? « Ce n'en serait pas le seul exemple, » me répond Sahbé.

Le 7 août

Le Marmat et l'eau

Je me réveille au petit matin dans une chambre orientée plein est, du côté opposé à celui par lequel nous sommes arrivés. Il me suffit d'ouvrir la fenêtre pour me retrouver dans un bois

dont les branches recouvrent le toit. Il fait bien moins froid à l'aube que dans le nord montagneux d'où l'on vient.

Roxane, la maîtresse de maison, prépare déjà le café dans la cuisine quand j'y entre, une serviette nouée autour de ma taille, après m'être plongé dans l'atrium.

« Vous gérez l'eau parfaitement dans ce pays, » lui dis-je. Je suis en effet surpris qu'on parvienne à irriguer les cultures et alimenter abondamment les habitations sans dessécher les terres incultes.

« La même eau, me répond-elle, peut servir à abreuver les taillis, produire de l'électricité, irriguer les champs, alimenter les villes, et bien d'autres choses successivement. »

À l'époque où le Marmat était capable d'imiter les pays voisins, on l'était aussi de tirer parti de leurs erreurs, m'explique-t-elle. Les civilisations antiques firent une grave faute en enterrant les canalisations. Elles desséchaient ainsi tous les territoires environnants, et par là, l'alimentation même de leurs réseaux. Des cités verdoyantes ont ainsi fini noyées dans les sables des déserts.

« L'eau ne disparaît jamais, continue-t-elle, rosée, sève ou nébulosité, elle poursuit son cheminement. Les arbres qui s'y abreuvent protègent de leur feuillage les ruisseaux. L'eau attire l'eau si on ne l'emprisonne pas. »

La pluie s'est mise à tomber pendant que nous parlions. Pas étonnant qu'il fît si doux ce matin.

Enfin la mer

Par jours de temps très sec, on dit que la côte est visible à l'autre bout de la mer. Pour l'heure, quelques gouttes tombent encore mollement sur le pare-brise que balaient hypnotiquement les essuie-glaces. Du fond de l'horizon, une bande de ciel bleu s'élargit.

Le 8 août

La Réforme d'Abd Al Haqq

« Abd Al Haqq s'appuyait sur un verset du Coran pour affirmer que tous les hommes ont reçu le message divin dans leur langue. Une telle conception ne pouvait manquer d'introduire une incertitude quand au jugement sur les diverses traditions. Pour Abd Al Haqq, cette incertitude était la volonté de Dieu, et pour tout dire, constitutive de l'homme et de la culture. »

Douha voit bien, dans l'explication qu'elle vient de me donner pendant que nous marchons de bon matin sur le Vieux-Port de Tangaar, que je ne parviens pas à percevoir beaucoup plus qu'une ouverture d'esprit, un sens de la tolérance.

« C'est un renversement complet de la logique, insiste-t-elle, le changement de sens de tous les syllogismes de l'analytique avicennienne. »

Avicennienne ou aristotélicienne, j'avoue ne pas bien saisir, et je lui propose de nous asseoir à une terrasse en face de pêcheurs qui étalent leurs filets, pour qu'elle m'explique tout ça plus précisément.

« Si l'on admet le principe d'une révélation, alors toutes les prémisses seront plus ou moins directement fondées sur elle. Soit une prémisses sera directement puisée dans les Écritures, soit elle en sera déduite, soit elle viendra d'une interprétation généralement reconnue, soit elle sera tirée d'une perception ou d'une expérience directe, mais elle-même nourrie et orientée par une éducation, etc. »

Pendant qu'une jeune femme vient chercher notre commande, je commence à comprendre les conséquences lointaines de telles affirmations. Si les fondements ne sont plus dans des Écritures révélées une fois pour toutes, et dont l'interprétation est garantie par un corps de savants, alors la révélation peut bien être personnelle, et même permanente. Dans ce cas, le sens des syllogismes s'inverse.

Des pluies de la nuit demeurent encore quelques flaques où se reflète un ciel très bleu pommelé de petits nuages blancs. « Tu veux dire, demandé-je, que les formes traditionnelles

d'inférences, déductives ou inductives, étaient abandonnées au profit de formes d'abductions ? »

« Pas simplement, me répond Douha ; Abd Al Haqq n'est pas encore le fondateur du Pragmatisme, et il est aussi plus radical. L'idée même de la concordance avec les faits était mise en doute. Abd Al Haqq révoquait toute séparation entre faits et représentation, pour concevoir le travail de l'esprit comme un acte, donc comme un fait. »

C'est donc cela qui provoqua la Réforme du dix-septième siècle. « Pas exactement, me répond Douha. Je n'ai fait que te résumer l'ouvrage d'Abd Al Haqq, *L'Arbre de la Limite et le Buisson Ardent, réfutation de l'analytique athée par la doctrine d'Abd Al Tariq*. Lui et les mollas d'Algarod ne se voulaient encore que les défenseurs d'une doctrine déjà établie depuis Abd Al Tarik, le principal introducteur de l'Islam dans le Marmat au douzième siècle. »

— Pourquoi les Bouddhistes prirent-ils les armes contre eux, m'étonné-je, défendaient-ils l'autorité du Khan ?

— Le Révérend Gopinda se moquait bien du Khan. C'est de Dieu qu'il voulait se débarrasser.

Le 9 août

Je me suis mis à pratiquer le sabre

Depuis juin, je me suis mis à pratiquer le sabre sous l'influence de Manzi. Je ne faisais au début que l'aider à son propre entraînement. Quand nous pratiquons ensemble, nous utilisons des branches vertes pour ne pas nous blesser. « Quel dommage que tu manques de souplesse, me dit-il, tu es rapide. »

La souplesse et la rapidité sont loin d'être le plus important dans le maniement du sabre. L'important est où l'on place l'esprit.

« Si l'escrimeur tient son esprit sur le sabre adverse qui le frappe, disait Takuan, alors l'intervalle de temps intervient et il manque de réflexe. Si l'espace de temps entre le sabre adverse et le sien n'est pas plus grand que l'épaisseur d'un cheveu, alors le sabre adverse devient le sien. Des dialogues zen sont faits dans cet esprit. Le bouddhisme déconseille de fixer son esprit sur un objet et d'y rester attaché — ce qui est donc appelé *passions*. Si on jette un ballon dans un torrent, il file sans stagnation et il ne s'arrête pas même un instant. Nous estimons l'esprit qui est dans cet état. »

Takuan, un contemporain japonais d'Abd Al Haqq, de Molla Sadra, de Descartes et de Cyrano de Bergerac, enseignait cela dans son *Mystère de la Sagesse Immobile*. Nul mieux que lui, à ma connaissance, n'a montré à quel point l'usage du langage et de la lame sont identiques. On a perdu hélas le premier ouvrage de Descartes, son *Traité d'escrime*, dont il avait sans doute tiré les prémisses pour ses travaux postérieurs.

Maître Takuan apprenait à agir *comme une étincelle*. « Lorsqu'on frotte deux pierres, une étincelle jaillit. Entre le frottement et l'étincelle, il n'y a ni intervalle ni intermède. Ces deux expressions sont utilisées pour figurer notre esprit qui ne se tient nulle part. C'est une erreur que de prendre cela uniquement pour de la rapidité. »

Manzi n'avait jamais lu Takuan, ni n'avait jamais rien vu des remarques sur l'escrime éparpillées dans les ouvrages et la correspondance de Descartes.

Ziddhâ nous a appris que Pradramanda, le supérieur de monastère Merou Anta au fond de sa vallée natale, avait écrit un commentaire sur ces paroles de Takuan : « Même si vous êtes versés dans la théorie, agissez librement dans le domaine des faits. Même si vous avez de bonnes postures et manœuvrez bien le sabre, vous ne devez pas ignorer de théories importantes. Fait et théorie doivent être comme une roue. »

C'est pourquoi le sabre demeure le fondement de la formation militaire et intellectuelle dans le Marmat.

« En France aussi, je crois, me demande Ziddhâ, beaucoup de maîtres d'escrime étaient des maîtres en rhétorique et en philosophie ? » Ce que je lui confirme.

Cahier XXXI
Chez les nomades

Le 10 août

Le post-totalitarisme

La République du Gourpa a complètement loupé le tournant totalitaire du vingtième siècle. Elle n'a jamais connu le gigantisme industriel, puis son passage du charbon à l'électricité si bien analysé dans l'ouvrage de Lewis Mumford, *Technique et civilisation*.

L'électricité n'est pas venue ici se greffer sur une industrie d'abord minière et sidérurgique ; elle l'a entraînée. Elle a démultiplié la productivité de petites structures locales, à la différence de la politique chinoise des années cinquante et soixante, qui a tenté de développer d'abord de petits hauts-fourneaux avant les sources d'énergie.

Ainsi le Marmat se trouve-t-il devant une problématique sortie mondiale du totalitarisme dans lequel il n'est jamais entré.

L'ouvrage de Hammad Guibal

Dans son ouvrage, *Perspectives du Post-totalitarisme*, Hammad Guibal analyse le totalitarisme comme le développement d'infrastructures de production fordistes sur des superstructures féodales. Bien qu'il se réfère largement à Karl Marx, Hammad Guibal ne tombe pas dans ses erreurs. Il ne s'égare pas à démontrer le caractère idéologique de l'économie, qu'il prend comme acquis. Il va immédiatement à la technologie et à l'objet industriel.

Son ouvrage commence par une analyse serrée des notions fondatrices de la science moderne, telles qu'elles ont été posées de Galilée à Laplace. Puis il les met en regard avec les principes éthiques et politiques que les mêmes pères fondateurs ou leurs principaux disciples en tiraient, et qui servirent de fondements aux constitutions des États-Unis et de la République Française.

Dans un troisième chapitre de la première partie, il interroge ses premières conclusions à partir de quelques objets techno-industriels : le plan incliné, la vis, le ressort, la turbine, le solénoïde, le piston, le rivet métallique...

Manzi m'a parlé l'autre jour de cet ouvrage à l'hôtel. Nous sommes en effet descendus dans une auberge près de la mer. Elle est située sur le versant de la petite colline Nawakif qui donne sur la rade, pas loin de la grande mosquée.

Nous avons loué les quatre chambres du deuxième étage, le dernier. La mienne donne sur le port, celle de Manzi, sur la mosquée. Les deux autres ouvrent sur une terrasse en face de la mer. Malgré sa belle situation, c'est un hôtel modeste et bon marché. Les chambres sont petites, c'est pourquoi nous avons pris les quatre de l'étage.

La deuxième partie de l'ouvrage

La deuxième partie de l'ouvrage analyse dans les machines et les outils industriels eux-mêmes d'abord, puis dans ceux produits par l'industrie, comment s'y matérialisent les rapports de subordination. Il démonte comment dans ces objets, ces outils, ces machines, ces équipements industriels, s'articule un compromis entre, d'un côté les lois naturelles dont dépend leur efficacité, et de l'autre, les lois humaines de subordination, dont dépend le maintien de l'ordre.

Le second chapitre revient alors aux ouvrages et aux discours des principaux fondateurs des constitutions modernes aux USA et en France : Franklin, Jefferson, Robespierre, Saint-Juste, Babeuf... Il montre comment s'y opposent, dans les assemblées et dans la rue, les principes rivaux de Nature et de Raison, entre lesquels a éclaté l'idée d'un Être Suprême.

Le troisième chapitre, centré sur la Terreur, montre comment la Révolution Française a été une véritable « guerre de religion » entre des conceptions opposées de cet Être Suprême — Nature ou Raison — dont les expressions les plus achevées se trouvent paradoxalement dans la philosophie allemande. Il met en perspective ce conflit interne de la Révolution Française avec *La Critique de la Raison Pure* et *Les Principes de la Métaphysique des Mœurs* de Kant, face aux ouvrages de Hegel, *Le Droit Naturel* et *La Phénoménologie de l'Esprit*.

On sait que le culte de la Raison a finalement triomphé dans la politique et les mœurs, en se soumettant la religion positive. Le sacre de Bonaparte en fut le point d'orgue. Le principe de Nature a triomphé, lui, dans la science, abandonnant tous ses rapports avec des cultes, et devenant totalement athée.

Le plan de l'ouvrage ne manque pas de me surprendre. Je suis plus étonné encore qu'il n'ait pas été traduit en anglais, si ce n'est écrit. Il n'existe pour l'heure qu'une version en palanzi, et un résumé en anglais que j'ai tenté de condenser plus encore.

Manzi m'a expliqué que Guibal voulait d'abord ouvrir un débat local, et préférer attendre que d'autres se saisissent de son travail pour le traduire. Dans la troisième partie, son analyse de la publicité éclaire son choix.

La Troisième partie

Hammad Guibal prend appui sur le principe de la lutte des classes, mais il la vide de tout contenu sociologique et économique. La troisième partie de son ouvrage montre comment la morale, le droit et les institutions sont restées fixées à l'idéologie rationaliste occidentale, *les Lumières* du dix-huitième siècle, sans pouvoir évoluer avec les sciences de la nature.

Les sciences, elles, n'ont pas cessé d'avancer. Elles sont pourtant demeurées domestiquées, sous la domination du marché, condamnées en quelque sorte aux travaux forcés. La technique, la technologie, et même l'objet industriel, sont donc le creuset d'une lutte entre, d'une part, la volonté humaine de dominer la nature, et de l'autre, la domination de l'homme par l'homme.

Le totalitarisme est précisément l'optimisation de ces deux dominations. Il suppose, pour ce qui est des institutions, une « démocratie de masse », qui est en réalité la concentration des moyens de communication en vue d'un formatage idéologique. Pour ce qui est des moyens de production, il repose sur un féodalisme industriel, où la plus haute technologie sert d'abord à employer le plus grand nombre possible d'une main d'œuvre la plus déqualifiée.

Le mode de production totalitaire accroît exponentiellement la productivité, tout en détournant une part croissant encore plus vite de celle-ci à ses besoins de contrôle, de surveillance et de déqualification massive. Hammad Guibal montre que ce procès tend vers l'autodestruction. La raison économique et sociale entre toujours plus brutalement en conflit avec les lois de la nature et la capacité humaine de les contrôler.

Bref, que ce soit sous ses formes juridiques libérales, socialistes ou nationalistes, le mode de production totalitaire finit par perdre toute capacité d'agir sur le monde réel. Il ne règne plus que sur des imaginaires, mais réellement, sous forme de fictions.

Manzi souhaitait que je lise au moins le résumé de l'ouvrage pour que nous en parlions. Certaines remarques de Guibal lui rappellent ce que j'avais écrit l'an dernier en arrivant à Bolgobol. Nous en avons parlé ce matin sur la terrasse.

Le 11 août

Les nomades de l'est

Plus on va vers le nord-est, plus la sécheresse est grande. Les pentes s'élèvent rapidement au nord-est de la mer d'Argod, jusqu'à des hauts plateaux qui rejoignent ceux du Dapkar. Toute l'eau de la région ruisselle du nord et de l'ouest, et ce sont des vents venus des plateaux qui dessèchent les rives de la mer d'Argod.

Ces hauts plateaux sont peuplés par des populations nomades. Parfois, quelques familles descendent dans les environs des villes pour vendre les moutons et les chameaux qu'elles

élèvent. En cette saison, la plus sèche dans le désert, elles sont nombreuses autour de Tangaar, en profitant pour emmener les enfants dans les établissements scolaires.

Les nomades vivent en très petits groupes, une, deux, au maximum trois familles. Ils sont toutefois très solidaires d'un groupe à l'autre, et se réunissent à l'occasion, pour des fêtes ou pour la tonte. Ils utilisent toujours leurs chameaux, mais ils ont aussi des camionnettes ou des motos, qu'ils n'hésitent jamais à se prêter.

Ils alimentent leurs ordinateurs à l'énergie solaire. Ils possèdent des plaques qu'ils fixent sur le toit de leurs yourtes, et dont ils chargent leurs chameaux quand ils se déplacent. Maintenant que les portables concurrencent, par leurs prix et leurs performances, les machines de bureau, ils sont à la recherche de toute occasion. C'est pourquoi l'un m'a abordé pour négocier le mien, mon petit *powerbook* de 12 pouces.

Je n'avais pas l'intention de m'en débarrasser, mais j'ai accepté de le suivre sous sa yourte pour lui en faire la démonstration autour d'un thé.

Ces gens-là ignorent totalement le froid, bien qu'ils vivent une part de l'année dans la neige et la glace. Ils ne songent apparemment pas à utiliser leur électricité au chauffage. Ils emploient toujours de petits braseros placés au centre de la tente.

« Il y a beaucoup de couches de feutre, » m'a répondu mon hôte, rassurant, quand je lui en ai fait la remarque.

Le chameau

Le chameau d'Asie est moins haut sur ses pattes que le dromadaire d'Afrique, qu'on appelle souvent aussi, et fautiveusement, « chameau ». Il a deux bosses, il est plus poilu, et je le trouve plus beau. Le chameau et le dromadaire font partie de l'ordre des camélidés, comme le lama des Andes. Les camélidés sont des ruminants des régions arides, sans cornes, pourvus de canines supérieures, aux sabots très larges.

Le chameau a la base du cou plus basse que celle du dromadaire, d'où sa tête remonte à la hauteur des bosses, donnant au corps tout entier une harmonieuse quoiqu'excessive impression d'ondulation. Pour autant, on est moins secoué, quand on le monte, qu'avec un dromadaire.

Il est rapide, résistant — il porte des charges de trois cents kilos sur des trajets journaliers de trente kilomètres — il supporte les plus grands froids, les pires chaleurs, et peut rester une semaine sans boire.

Il existe quelques troupeaux de chameaux sauvages à l'est du Marmat. Ils sont protégés. Parfois des mâles sauvages viennent subrepticement engrosser des femelles domestiques. Comme les animaux sauvages sont plus rapides, les chameaux issus de ces croisements, quoique moins dociles, sont recherchés par les nomades qui les montent pour garder les autres, et les sélectionnent pour la course.

Mon hôte doit participer à celle qui se tient demain à Tangaar, après la prière du vendredi, et il m'y a invité.

Le 12 août

La fontaine de Mahabareb

La grande mosquée des quartiers sud de Tangaar se dresse en face des jardins où est la fontaine de Mahabareb.

Qui est Mahabareb ? C'est un prophète. Entre le deuxième et le premier siècle avant Jésus Christ, il a baptisé « les premiers musulmans » des rives de la mer d'Argod.

Les Chrétiens et les Juifs diront que l'Islam n'existait pas encore, et que de toute façon personne n'avait encore été baptisé avant le prophète Jean. Les Musulmans, eux, considèrent l'Islam comme l'authentique religion d'Adam et d'Ibrahim, et ils ne croient pas que le Dieu Unique ait pu être celui d'un seul royaume et de la nation de Judée. Moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, l'existence de ce prophète Mahabareb à la fin de l'ère hellénistique du Marmat, dont,

semble-t-il, nul n'a entendu parler ailleurs, m'est pourtant un peu dure à avaler. Existe-t-il au moins des textes à son propos ? Oui : *le Livre de Mahabareb*.

La fontaine de Mahabareb est un grand bassin de pierre, peu profond, où nagent des poissons rouges. L'eau jaillit de la roche, au dessous d'un mégalithe où l'on distingue la forme de ce que les gens appellent ici « le Dragon ». C'est en effet la partie antérieure du squelette d'un animal plutôt fantastique. Il n'est manifestement pas taillé dans la pierre, c'est un fossile. Je crois reconnaître celui d'un Rhodocetus, ou d'un Ambulocetus, ancêtres des cétacés modernes ayant vécu au début de l'Éocène, il y a une cinquantaine de millions d'années.

La mâchoire a encore des crocs ; et des griffes, ce qui devait déjà moins ressembler à des pattes qu'à des nageoires. L'animal entier pouvait bien mesurer trois mètres. En l'état, la partie antérieure du squelette pourrait très bien laisser imaginer un animal plus long, comme un dragon chinois.

Les intempéries l'ont partiellement effacé, et peut-être des générations de mains, qui ont, par endroits, rendu la pierre lisse. Il s'agit d'une installation bien antérieure au monothéisme, et certainement aux époques historiques. Le bloc a dû être taillé avant d'être transporté là, peut-être avec des outils de pierre. La roche ne paraît pas très dure, son usure en témoigne, et de bons silex ont pu en avoir eu raison.

La course

La course de chameaux n'est pas un spectacle très intéressant, pas plus que la course de chevaux. Ou alors, il faudrait peut-être courir soi-même. Sans doute est-ce pour cela que les spectateurs « intéressent le jeu » — comme on dit si bien — en misant de l'argent.

Ziddhâ a misé sur Kadar, qui nous a invité hier et participe à la course. Elle paraît s'amuser beaucoup. J'ai moi-même pour lui faire plaisir, placé quelques billets sur lui. « Regarde, me crie-t-elle dans l'oreille, il a pris la tête ! »

Ces infatigables camélidés tiennent bien plus longtemps le galop que les rapides onguligrades, et leurs courses durent plus. Ils font plusieurs fois le tour de ce que je crois devoir appeler un *camélodrome* — je ne sais même plus à combien ils en sont. Il est situé entre la mer, la grande mosquée et le jardin de Mahabareb.

Le terrain n'est pas uniforme, ni spécialement aménagé : sable, cailloux, éminences herbues. On y trouve quelques gradins de bois où nous avons pris place. Beaucoup de gens sont assis sur le sol, ou debout, gesticulant et criant au bord de la piste qu'aucune barrière ne protège. Kadar passe encore une fois devant nous en tête.

« Combien gagnons-nous s'il arrive le premier ? » Ziddhâ sourit en voyant que je commence à trouver ce jeu moins affligeant : « peut-être jusqu'à vingt fois la mise. »

Je me demande quand même pourquoi on n'a pas trouvé une autre place pour jouer de l'argent, qu'entre une mosquée et la fontaine d'un prophète — ce qui la fait franchement rire.

Kadar a touché une petite fortune en remportant la course, et nous, quinze fois notre mise. Il tient à nous inviter à son campement pour fêter ça. Sa femme et ses deux fils sont avec lui. Elle me cède son chameau et monte en voiture avec Ziddhâ.

Nous nous retrouvons une petite troupe d'une quarantaine d'hommes et de femmes sur des chameaux pour arriver au camp. La monture de Kadar a encore assez d'énergie, et nous nous offrons un galop sur la plage, avec force cris, gestes et coups de feu. Les nomades ne font jamais rien sans leurs fusils.

Au centre des yourtes, les moutons sont en train de cuire, et on débouche des flacons d'alcool de riz. L'expansivité des nomades témoigne d'une joie authentique, et pourtant seule une part d'eux-mêmes semble affectée. Une autre, en arrière plan, est comme absente.

Sous ses paupières bridées jusqu'à n'être que deux minces fentes, les yeux de Kadar n'ignorent jamais longtemps l'horizon, ou les hauteurs du nord-est.

Cahier XXXII
Les Trois Princes de Serendip

Le 13 août

Le Livre de Mahabareb

Le Livre de Mahabareb raconte la vie du prophète, entrecoupée de courts sermons. Mahabareb est né en Babylonie. Pendant de nombreuses années, il a erré entre l'Égypte et la péninsule arabique. À l'âge de trente-trois ans, il est remonté vers l'Anatolie, la Perse et la Transoxiane, en convertissant beaucoup d'hommes. Puis il a rejoint la mer d'Argod et s'est établi à Tangaar, « dont il chassa le Dragon ».

Le livre ne contient aucun détail sur ce dernier épisode. On peut comprendre qu'il mit fin à un culte local, associé à l'évidence au squelette fossilisé de la fontaine.

« Les hommes n'ouvrent pas les yeux et ne voient pas au ciel où est l'étoile fixe » dit une phrase du Livre. En effet, l'étoile polaire était déjà au deuxième siècle avant J-C, la même qu'aujourd'hui, et non plus, comme dix mille ans avant, l'œil du Dragon. Voilà qui pourrait servir à dater la pierre de la fontaine, qui coule précisément du nord. Rien ne nous dit cependant que les hommes du néolithique appelaient déjà cette constellation « le Dragon ».

Je n'ai fait que parcourir sur le web une traduction en anglais du *Livre de Mahabareb*, et je n'y ai rien trouvé qui renvoie explicitement à la tradition sémitique, ni davantage à celle du monothéisme aryen de Zarathoustra, Manès et du culte d'Azura Mazda.

Peut-être, à travers ses nombreux voyages, Mahabareb inaugura-t-il un monothéisme syncrétique. Il ne fonda pas pour autant une nouvelle religion. Les Zoroastriens locaux s'en réclament. Les Musulmans l'ont adopté, et les théologiens d'ici l'ignorent simplement.

« Les blasphémateurs disent que le monde fut créé une fois pour toute et demeure séparé de son créateur. Les philosophes croient qu'il est incréé, et les moines, qu'il est une illusion. Les yeux qui ne fuient pas la lumière voient bien pourtant qu'il est vivant. »

J'ai traduit ce passage qui me laisse songeur quant à son interprétation. J'en ai copié encore quelques autres, un peu au hasard.

« Fondez vos bijoux pour en faire des armes, si vous voulez plaire à Dieu. Ne faites pas des robes de cour avec la soie, faites en des baudriers de plusieurs épaisseurs qui vous protègent des flèches. »

Réveil chez les nomades

Avec Ziddhâ, nous avons dormi au camp des nomades. Nous avons trop bu d'alcool de riz pour qu'il soit raisonnable de prendre la voiture. Nous avons dormi à six sous la yourte de Kadar, apparemment sans nous gêner pour ce que je m'en souviens. À mon réveil, seule Ziddhâ était encore assoupie à côté de moi.

« Vous n'avez jamais de problème pour trouver une intimité à deux sous vos yourtes ? » ai-je demandé à Kadar qui faisait chauffer de l'eau pour le thé dehors. Il a éclaté de rire en comprenant le caractère plus pratique qu'indiscret de ma curiosité. « T'arrive-t-il souvent de te coucher dans de telles dispositions ? » me demande-t-il. J'avoue que j'ai coutume de m'endormir comme une masse dès que je me couche. C'est plutôt le matin...

« Et te réveilles-tu souvent aux côtés d'une compagne dans les mêmes dispositions que toi ? » J'avoue encore qu'il ne m'est pas souvent arrivé de voir des femmes très vaillantes en se réveillant. « Eh bien, me répond-il, les yourtes sont des lieux très intimes dans presque tous les autres moments de la journée. Et les couches de feutre sont épaisses. »

Les propriétés de la soie

Kadar m'a aussi expliqué plus tard que les Chinois avaient très tôt découvert certaines propriétés de la soie. Son tissage, bien plus fin que celui de tous les autres tissus, quand on en superpose plusieurs couches, fait une excellence résistance au tranchant des lames et aux pointes des flèches, aussi efficace et plus léger qu'une côte de mailles en métal. La soie, depuis l'antiquité, était très recherchée par les guerriers nomades mongols, hunniques et turcs. La Route de la Soie avait pour eux une valeur stratégique, sans rapport avec ce qu'elle était pour les peuples d'Occident : un simple marché de tissu précieux.

Le 14 août

Sérendipité

Une amie m'a envoyé un courriel pour me dire que mon journal lui rappelait la méthode *sérendipité*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Le mot n'est dans aucune encyclopédie française (sauf Wikipedia). Elle m'envoie deux liens pour m'éclairer.²¹

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

La sérendipité est le don ou la faculté de trouver quelque chose d'imprévu et d'utile en cherchant autre chose, ou encore, l'art de trouver ce qu'on ne cherche pas.

*Par exemple la découverte des propriétés antibactériennes de la pénicilline par Alexander Fleming est dite avoir été sérendipitiennne, parce qu'il nettoyait seulement son laboratoire quand il a découvert que la moisissure *Penicillium* avait contaminé l'une de ses anciennes expériences.*

Le mot anglais serendipity fut créé par Horace Walpole le 28 janvier 1754 dans une lettre à Horace Mann, envoyé du roi George II à Florence. Il dérive d'un conte persan publié en 1557 par le Vénitien Michele Tramezzino, les Trois Princes de Serendip (Serendip est le nom de Ceylan ou Sri Lanka en vieux persan). L'épisode cité par Walpole n'est d'ailleurs pas un très bon exemple de sérendipité, même par rapport à la définition qu'en donnait Walpole lui-même ; c'est plutôt un cas de raisonnement déductif similaire aux exploits littéraires de Sherlock Holmes.

L'accent important réside moins dans le concours de circonstances accidentelles qui amène l'observation que dans le parti qui est tiré de cette observation fortuite par la sagacité de l'inventeur. Selon un dicton connu, des milliers de gens avaient déjà vu tomber des pommes avant Isaac Newton et aucun n'en avait imaginé pour autant la gravitation universelle.

Découvertes et inventions sérendipitiennes : L'Amérique, découverte par Christophe Colomb en cherchant l'Inde ; la pénicilline, redécouverte (bien après la thèse d'Ernest Duchesne) par Alexander Fleming ; la radiation en micro-onde cosmique de fond ; la nitroglycérine par Alfred Nobel ; le polyéthylène ; le Silly Putty ; les notes Post-it ; le LSD.

*Bibliographie : Theodore G. Remer, *Serendipity and the Three Princes: From the Peregrinaggio of 1557*, University of Oklahoma Press, 1965 ; Robert K. Merton & Elinor Barber, *The Travels and Adventures of Serendipity: A Study in Sociological Semantics and the Sociology of Science*, Princeton University Press, 2003 ; Norbert Wiener, *Invention, the care and feeding of ideas*, MIT Press, 1993.*

Le second lien

Le second lien me conduit sur un article du 1er février 2005 par Pek van Andel (m.v.van.andel@med.rug.nl). Texte traduit et adapté du hollandais par Danièle Bourcier, directeur de recherche au CNRS (bourcier@msh-paris.fr). J'y découvre d'abord le conte à partir duquel le mot a été tiré :

²¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Sérendipité>
<http://www.automatesintelligents.com/echanges/2005/fev/serendipite.html>

Les Trois Princes de Serendip

Les trois fils du roi de Serendip refusèrent après une solide éducation de succéder à leur père. Le roi alors les expulsa.

Ils partirent à pied pour voir des pays différents et bien des choses merveilleuses dans le monde. Un jour, ils passèrent sur les traces d'un chameau. L'aîné observa que l'herbe à gauche de la trace était broutée mais que l'herbe de l'autre côté ne l'était pas. Il en conclut que le chameau ne voyait pas de l'œil droit. Le cadet remarqua sur le bord gauche du chemin des morceaux d'herbes mâchées de la taille d'une dent de chameau. Il réalisa alors que le chameau pouvait avoir perdu une dent. Du fait que les traces d'un pied de chameau étaient moins marquées dans le sol, le benjamin inféra que le chameau boitait.

Tout en marchant, un des frères observa des colonnes de fourmis ramassant de la nourriture. De l'autre côté, un essaim d'abeilles, de mouches et de guêpes s'activait autour d'une substance transparente et collante. Il en déduisit que le chameau était chargé d'un côté de beurre et de l'autre de miel. Le deuxième frère découvrit des signes de quelqu'un qui s'était accroupi. Il trouva aussi l'empreinte d'un petit pied humain auprès d'une flaque humide. Il toucha cet endroit mouillé et il fut aussitôt envahi par un certain désir. Il en conclut qu'il y avait une femme sur le chameau. Le troisième frère remarqua les empreintes des mains, là où elle avait uriné. Il supposa que la femme était enceinte car elle avait utilisé ses mains pour se relever.

Les trois frères rencontrèrent ensuite un conducteur de chameau qui avait perdu son animal. Comme ils avaient déjà relevé beaucoup d'indices, ils lancèrent comme boutade au chamelier qu'ils avaient vu son chameau et, pour crédibiliser leur blague, ils énumérèrent les sept signes qui caractérisaient le chameau. Les caractéristiques s'avérèrent toutes justes.

Accusés de vol, les trois frères furent jetés en prison. Ce ne fut qu'après que le chameau fut retrouvé sain et sauf par un villageois, qu'ils furent libérés.

Après beaucoup d'autres voyages, ils rentrèrent dans leur pays pour succéder à leur père.

Ce texte est un fragment résumé du conte *Les pérégrinations des trois fils du roi de Serendip* d'Amir Khusrau, un grand poète persan. C'est le premier conte de son recueil *Hasht Bihist* (*Les huit Paradis*, 1302).

On peut lire dans l'article

On peut lire dans l'article l'extrait de la lettre d'Horace Walpole du 28 janvier 1754 ou il utilise le mot pour la première fois, donnant son étymologie et sa définition :

« D'ailleurs je dois te raconter une découverte pénible. [...] Cette découverte est presque du type de ce que j'appelle sérendipité, un mot qui dit beaucoup, que j'essaierai de t'expliquer parce que je n'ai rien de mieux à te dire ; tu le comprendras mieux par l'étymologie que par la définition. Une fois je lisais un conte stupide appelé "Les trois Princes de Serendip". Quand les trois dignitaires voyageaient, ils faisaient toujours des découvertes, par accidents et sagacité, des choses qu'ils ne cherchaient pas ; par exemple l'un d'entre eux découvrit qu'un âne borgne était passé par la même route parce que l'herbe avait été broutée seulement du côté gauche où l'herbe était pourtant la moins bonne. Comprends-tu sérendipité maintenant ? »

Walpole souligna l'importance de la sérendipité dans une lettre qu'il écrivit plus tard :

« ...beaucoup de découvertes sont faites par des gens qui étaient à la chasse de quelque-chose de très différent. Je ne suis pas totalement sûr si l'art de faire de l'or ou la vie éternelle sont inventés — mais combien de découvertes nobles ont été déjà mises en lumière parce qu'on cherchait ces moyens miraculeux ! Pauvre Chimie si elle n'avait pas eu de motifs aussi glorieux devant les yeux ! »

En 1833 le mot sérendipité fut imprimé pour la première fois dans la lettre cité ci-dessus avec d'autres de Walpole. Il fallut attendre 1875 pour que le mot soit repris par quelqu'un d'autre. Le bibliophile et chimiste Edward Solly l'utilisa alors dans le magazine *Notes and Queries* et le lança dans des cercles littéraires. Walter Cannon, professeur de physiologie au

Harvard Medical School, l'importa dans les sciences exactes avec le chapitre *Gains from Serendipity* de son livre *The Way of an Investigator*, 1945.

Trois choses ne me convainquent pas beaucoup dans les deux articles : la comparaison avec la méthode déductive de Sherlock Holmes, le rôle donné au hasard, et la prétendue stupidité du conte. Je le trouve au contraire très fin. La question serait plutôt de savoir pourquoi des observations sans queue ni tête aboutissent à des conclusions consistantes.

On trouve bien dans le conte une description de la méthode scientifique, fondée sur l'observation et la déduction. On y découvre peut-être aussi, plus implicitement, l'idée que ne rien chercher précisément, et donc n'être attentif à rien en particulier, peut accroître le sens de l'observation. Le plus important est quand même l'idée qu'à partir de détails les plus anodins, on peut reconstituer la complète cohérence du réel.

Je ne peux m'empêcher de penser ici à un texte que j'avais écrit sur *le Concept de Coerrance* :

Le concept de coerrance

Le concept de coerrance est déterminant pour comprendre le réel. Il permet de dépasser celui de loi, notamment de loi naturelle, qui ne s'applique qu'à la représentation.

Ainsi, la pomme qui paraît obéir aux lois de l'attraction est en coerrance avec l'univers tout entier. En fait sa chute est libre et n'obéit à rien du tout. Elle coerre simplement dans un schème spatio-temporel qui caractérise le réel ; celui-là même qui me permet de dire que ma maison s'approche quand je rentre chez moi. Tout ce qui existe est coerrant, et coerrer est presque synonyme d'exister.²²

²² <http://jdepétris.free.fr/astuces/index.html>

Cahier XXXIII
Xanadu le palais de Kubilaï Khan

Le 15 août

Les rues de Tangaar

Qu'il est dur de décrire une ville. On croit la saisir d'abord d'un coup en arrivant. Plutôt est-on saisi par une impression homogène, qui ne tarde pas à se fractaliser.

J'aurais dit en arrivant que le site de Tangaar est sec et rocheux. La ville est prise dans une petite plaine côtière, encerclée d'un relief de failles calcaires. Elle tend à en escalader les premières pentes tout de suite escarpées, et à s'étirer le long des côtes irrégulières. Au fond de criques, de petits villages de pêcheurs ont fini par devenir des quartiers périphériques

Les falaises, les pentes pelées donnent une impression d'aridité — renforcée encore, quand on descend du nord, par les installations portuaires et pétrolières. Elle est immédiatement démentie par les nombreux jardins, les parcs publics, ou les petits bouts de terre privés entre les maisons. Plus on s'enfonce au cœur de la ville, et plus on est frappé par une tout autre impression de luxuriance végétale.

La ville ne possède qu'un petit centre, et les cités de béton sont rares dans les banlieues. Sa plus grande surface est faite de dédales de petites rues bordées de jardins potagers à peine fermés par des barrières de bois, ou des grillages derrière lesquels picorent des poules. Quand on y promène, on s'attend à déboucher bientôt dans la campagne. Il n'en est rien. On revient toujours sur une place ou une rue commerçante.

L'architecture de Tangaar oscille entre les coquettes villas délabrées et la pure et simple favela. Elle est singulièrement désordonnée. On ne peut avoir subi le fort conditionnement du spectacle marchand sans être saisi par une impression de misère dans ces rues qui ignorent le bruit et la saleté de la circulation, les hauts murs décorés de couleurs criardes, l'anonymat des passants et les systèmes de surveillance. En complet contraste, on pressent la qualité de vie qu'elles offrent. Elle se manifeste surtout par le calme. Même les enfants jouent calmement entre les rues et les jardins. Les habitants se saluent et se parlent sans vociférer, avec cette politesse caractéristique du Marmat qui, plutôt qu'éloigner, rapproche.

Le 16 août

Par delà le vrai et le faux

« S'il est une chose dont je suis sûre, disait hier Douha au petit-déjeuner pris ensemble, c'est que "vrai" n'a guère de sens qu'en mathématique. »

« Et aussi en programmation, a corrigé Manzi. Les fonctions "true" et "false" y sont opératoires et parfaitement claires. »

« Dans tous les autres cas, continua Douha, c'est comme si le mot "vrai" disait : "la carte est et n'est pas le territoire". Ce qui revient à un énoncé dépourvu de sens, pour masquer la seule question qui vaille : Quel est le rapport entre la carte et le territoire ? »

« Dans son emploi le plus rigoureux, reprit Ziddhâ, "vrai" ne signifie pas autre chose que "tautologique" en mathématiques. Aucune véritable inférence n'est proprement possible si elle demeure "vraie" — sans qu'elle doive pour autant devenir fausse non plus. »

Le petit-déjeuner

Le petit-déjeuner inspire à mes amis de curieuses conversations depuis que nous sommes arrivés à Tangaar. Le petit-déjeuner, ou l'aube sur la ville ? Si l'on y prête attention, on voit que les lieux ont toujours une influence particulière sur la façon dont on pense.

Je dirais plus précisément que le mouvement de la pensée n'est jamais totalement étranger à celui du regard dans l'espace, peut-être aussi de l'audition, de l'olfaction. C'est d'ailleurs ce

qui nous donne l'expérience de penser "dans notre tête", dans notre cerveau, là où sont concentrés les principaux organes des sens.

J'aimerais bien parvenir un jour à donner à cette intuition une forme un peu plus consistante. J'ai souvent observé attentivement quelqu'un qui parle, réfléchit, écrit ou calcule. Son regard est profondément associé à son activité. Que regarde-t-il ? Que voit-il ? Que voit-il sur quoi son esprit prend appui ?

C'est difficile à dire. Le seul moyen d'aller plus loin, serait d'être attentif à soi-même dans ces cas. Comment s'y prendre sans entrer dans une mise en abîme ?

À Tangaar, je me sens déjà un peu chez moi. Les deux fois où j'y suis arrivé en venant d'Europe, c'était le contraire. L'impression était terriblement exotique, et plus encore pour mon deuxième voyage, où j'y devinais déjà ce que je connaissais de l'arrière-pays. Maintenant, pour le retour, j'y découvre un avant-goût de Marseille. Mon regard y retrouve ses mouvements familiers sans la présence des montagnes : l'horizon de la mer, le jeu des brumes au matin, quand le soleil se lève à l'autre bout de la ville sur les collines pelées.

Le petit-déjeuner de ce matin

« La grossière erreur de la décolonisation, m'explique Manzi ce matin, fut pour les anciennes civilisations, de vouloir rattraper l'Occident. Même l'empire tzariste puis bolchevique, les Ottomans, les Japonais ou les Perses ont voulu le rattraper, quand il s'agissait de le dépasser. De ce point de vue, ils étaient en retrait sur les avant-gardes européennes. »

Ce matin, nous déjeunons tous les deux, les femmes sont parties seules à la mer. « Force est de reconnaître à la décharge du plus grand nombre des pays du monde, dis-je, qu'ils n'avaient pas le choix, et qu'ils ne l'ont toujours pas. La plupart de ces états sont artificiels, issus de découpages territoriaux et d'administrations coloniales programmées pour marcher dans les traces de l'Occident. »

L'odeur de la mer, oui, c'est cela qui m'est le plus familier. Cette odeur m'a frappé la semaine dernière en arrivant, puis très vite je ne l'ai plus perçue. Ce matin, elle s'impose à moi à nouveau avec une insistance singulière, et elle contamine d'un ton particulier toutes mes autres perceptions.

« Tu dis la même chose que moi, me répond Manzi, si ce n'est que tu te places du point de vue d'un Européen, ce qui est normal. Je pourrais te répondre, moi qui n'en suis pas un, à la décharge de l'Occident, qu'il n'avait pas le choix non plus. »

« Comment cela ? » m'étonné-je en constatant que cette fragrance marine vient de la direction opposée à celle où se pose mon regard, pour en modifier la perception.

« Prends ce qu'il y a eu de plus radical dans la première moitié du vingtième siècle, continue-t-il : les *Syndicalists* des USA, le Mouvement Surréaliste, l'Empirisme logique, la Colonne Durruti... »

« Drôle de catalogue ! » Dis-je en suivant des yeux un vol de canards.

« Exactement ! m'approuve-t-il. Le monde occidental était bien incapable de trouver une cohérence et d'avancer dans son propre sens du progrès. Les modes de production, les mœurs, les valeurs, l'instruction publique, les institutions ne pouvaient se modifier assez vite pour évoluer. Les nations européennes n'ont pu que se jeter tête baissée dans une double guerre mondiale pour différer l'impasse. »

Les canards de la région ont un plumage noir et blanc, et un bec rouge dont la couleur se prolonge comme un masque autour de leurs yeux. Je crois qu'on les appelle en français des « canards de barbarie ».

« Moi qui ne suis pas Européen, continue Manzi, je dois bien conclure que le reste du monde en général, et la République du Gourpa en particulier, n'a pas de raison de suivre l'Occident jusqu'à ses impasses. N'étant pas au même point, nous n'avons pas à emprunter les mêmes chemins. Il suffit de le comprendre pour découvrir que ce qui paraît du retard peut être de l'avance. Nous pouvons construire du neuf sans devoir d'abord bâtir l'ancien. »

Nous sortons déjeuner le matin. Dans les villes, les gens préfèrent ici s'installer dans les bars et les restaurants, qui sont d'ailleurs nombreux et bon marché. Près de l'hôtel, il nous suffit de monter une petite rue en escalier pour nous installer sur une terrasse d'où l'on voit jusqu'au-delà de la ville. Le soleil est alors à peine au dessus des collines qui semblent flotter sur la brume de l'aube.

En cette saison, les canards migrent vers le sud. J'en regarde passer un nouveau vol, en escadrille bien formée.

Le 17 août

Le musée de l'écriture

Je suis retourné au musée de l'écriture de Tangaar, et me suis cette fois particulièrement attardé au département de préhistoire. Pour les conservateurs, l'écriture a commencé avec des cordelettes à nœuds, des rosaires. Le signe alors désignait un texte entier, pas une locution, pas un mot, pas un morphème, encore moins une lettre. Pour cela, un seul type de signe suffisait : un nœud, ou un grain. L'usage était à l'évidence rituel.

De là, des jeux plus complexes de signes sont nés, marquant l'articulation ou la hiérarchie de jeux de propositions, à la manière du XML contemporain. C'est la longue préhistoire de l'écriture, dont la véritable histoire commence au croisement d'une telle structure avec la notation musicale et numérique.

L'écriture serait donc à l'origine une sorte de formatage de la parole, « d'étiquetage » (*tag*), destiné à favoriser son « inscription » dans la mémoire. Puis, au fil des siècles, le signe écrit s'est mis à coller au plus près des phonèmes, jusqu'aux écritures sémitiques.

(Tout ceci est bien trop condensé.)

La salle des Yuang

La salle des Yuangs attribue à l'empire de Kubilaï Khan une place centrale dans l'histoire de l'écriture. Kubilaï Khan était le petit-fils de Gengis Khan. Né en 1215, l'année où son grand-père prit Pékin, il renversa les Song et devint le premier empereur de la dynastie Yuan en 1280.

Son règne fut celui d'un constructeur de routes et de canaux. Il rétablit la liberté religieuse et introduisit le papier-monnaie, donnant à l'imprimerie une dimension industrielle. Elle servait aussi largement à la production des documents administratifs et universitaires.

Il fit de Pékin sa capitale, nommée alors Cambaluc (grande ville, du turc *qan bali*), et fit construire le palais de Xanadou. Pour les uns, ce palais était dans la région du Takla-Makan, à l'est de la Chine, pour d'autres, plus au nord, dans la Mongolie extérieure, d'autres enfin se demandent si ce n'est pas tout simplement Shangdu, sa résidence d'été au sud de Pékin.

Il s'agirait bien en tout cas d'un lieu réel, dont la place exacte semble surtout contestée aujourd'hui à cause de sa signification pour le nationalisme mongol, turkmène ou chinois. Coleridge avait écrit un célèbre poème intitulé *Kubla Khan*, dont il perdit définitivement une partie, et qui commence ainsi :

*In Xanadu did Kubla Khan
A stately pleasure dome decree*

Toutes ces connotations ont fait du nom de Xanadu le symbole d'un lieu de mémoire littéraire libre, où rien ne serait oublié. C'est pourquoi en 1960, Théodore Holm Nelson (Ted Nelson) le choisit pour son projet. Le musée de Tangaar lui consacre une salle entière.

Le projet Xanadu

« Tu ne connaissais pas le Projet Xanadu ? » m'a demandé Ziddhâ à mon retour. Je n'en avais jamais entendu parler

L'encyclopédie en ligne *Wikipedia* le présente comme une vieille lune, un projet certes précurseur du *World Wide Web*, mais qui n'a pas abouti depuis quarante-cinq ans, et qu'a avantageusement remplacé le HTTP, le Protocole de Transfert HyperTexte.

(Voir Wikipedia : <<http://fr.wikipedia.org/wiki/Xanadu>>)

Selon le musée de Tangaar, le projet serait toujours vivant, et Ziddhâ pense la même chose. Il a seulement pris une autre forme : celle d'un *Project Tanslittérature*. J'ai lu sur place, et nous avons regardés ensemble sur le net, des quantités de documents qui me laissent songeur.

Le Project Tanslittérature

« Ce travail dérive d'une question simple que nous avons posée il y a longtemps : "Comment un document informatique peut-il faire mieux que le papier ?" Notre réponse était : "Gardons connectées toutes les citations à leur source originale." Nous nous battons encore pour cette idée, et la grande puissance qu'elle donne aux auteurs et aux lecteurs. (Plus tard, d'autres ont demandé "Comment les ordinateurs peuvent-ils simuler le papier ?" — une question moins perspicace, pensons-nous, dont la malheureuse poursuite a mené à la situation présente.) »

Theodor Holm Nelson - Oxford Internet Institute and Project Xanadu

Source libre à : *University of Oxford, University of Southampton, Project Xanadu, Xanadu Australia, Liquid Information, London .*

Transliteration Project : <<http://translit.org/>>

On peut lire sur la Page *Transquoter* : « Le Project Transliteration™ en source libre est un nouveau concept de Ted Nelson pour diverses sortes de documents électroniques — avec les citations connectées à leurs origines, dans la transparence pour tous, sans balises enchâssées ou hiérarchie imposée (contrairement au XML). »

TranQuoter Delivery Page :

<<http://www.xanadu.com.au/transquoter>>

Le Projet Translittérature continue : « Un document est une collection d'idées créées par des esprits humains et adressée à des esprits humains, et conçue pour servir ces idées et ces esprits. Ainsi les connexions, annotations et réutilisations doivent être nos objectifs principaux. »

« Malheureusement, les documents informatiques aujourd'hui ont perdu de vue ces objectifs. Le monde a accepté des formes de documents électroniques, basés sur les traditions techniques, qui ne peuvent ni être annotés, aisément connectés ou largement réutilisés. Les traditions dans le monde technique, presque jamais questionnées, sont l'imitation et l'imposition de la hiérarchie, l'imitation du papier, et l'agglomération en boule de neige de morceaux de fichiers. »

Pourquoi le Projet Xanadu ne veut-il pas mourir et ne peut-il vivre non plus ? Apparemment, parce qu'il repose sur le plein-emploi de la technologie numérique dans un monde qui ne peut pas la rejeter, mais tient d'abord à s'en servir pour faire ce qu'il faisait déjà sans elle, et l'empêcher surtout de remplacer ses usages.

La même chose s'est vue pour toutes les grandes inventions. Le nouveau doit d'abord faire ses preuves en servant l'ancien. Alors seulement, dans le meilleur des cas, il acquiert la force de s'en débarrasser et d'en prendre la place.

Que régnait-il avant le numérique ? — Des médias de masse qui se développaient avec l'audiovisuel. Qu'implique le numérique ? — Des structures non hiérarchiques fondées sur l'écriture.

Nous avons donc tout compris. Pour l'heure, la technologie numérique est contrainte de servir l'exact contraire de ce qui constitue son essence.

Cahier XXXIV
Derniers jours à Tangaar

Le 18 août

Le fonctionnement de la pensée et le rêve

En parcourant les dernières pages de mon journal mises en ligne, je découvre toujours de nombreux passages moins bien écrits que je l'aurais cru.

Que pouvais-je espérer d'autre ? Saisir à la volée ce qui me passe en tête sans me relire pendant des jours, agrémenter de citations rapidement traduites, faire un cadavre exquis de descriptions, de récits, de dialogues, de raisonnements, d'articles encyclopédiques ou journalistiques... est déjà un exploit si j'aboutis à quelque chose d'à peu près lisible.

Heureusement, je peux toujours réécrire, couper, ajouter et ajuster. J'avais pratiqué autrement pour mon premier voyage. Seule une poignée de lecteurs pouvait me lire presque en même temps que j'écrivais, et je n'ai rendu public le journal entier qu'après l'avoir largement retravaillé.

Je ne vois toujours hélas aucune solution satisfaisante. Il est dommage de publier du texte à réécrire, d'abord parce qu'il est peu probable que le premier lecteur revienne sur les versions corrigées. Attendre me priverait pourtant de retours en cours de rédaction. Aucun moyen terme n'apporte d'issue.

Ce ne serait rien encore s'il suffisait de corriger morceaux après morceaux. C'est au contraire leur ajustement qui pose les plus difficiles problèmes.

Tout se passe ici exactement comme avec le rêve. Le rêve ajuste des fragments de réalité, des traces mnésiques. Le travail du rêve est avant tout d'ajuster le plus parfaitement ces fragments pour leur donner une consistance comparable à celle de la réalité d'où ils sont pris.

Le rêveur et le rêvant

On pourrait utiliser deux termes différents, le *rêveur* et le *rêvant*, disons, pour désigner ces deux activités bien distinctes qu'effectue une même personne : lorsqu'elle construit le rêve, et lorsqu'elle le vit. Le rêveur et le rêvant sont aussi distincts par leur activité que le sont pour l'écriture l'auteur et le lecteur — même s'ils peuvent bien être, là encore, la même personne.

Le *rêveur* tient exactement la fonction envers le *rêvant* que Freud prêtait à l'*inconscient*. Pour ma part, je ne suis pas convaincu que le *rêveur* soit d'une quelconque façon inconscient. C'est un peu comme si l'on disait que l'auteur serait l'inconscient du lecteur, notamment quand il est l'auteur lui-même qui se relit.

Il est clair qu'en me relisant, je ne prends pas « conscience » de ce que j'aurais écrit « inconsciemment ». Au contraire, j'entre plutôt dans une sorte d'hallucination, comme le suggère si bien Alexandre Coronel dans un récent courriel.

Ton ami Pierre-Laurent Faure résume parfaitement tout le bien que je pense de ton journal : "un moyen bien commode d'accéder à des points théoriques complexes". [...] Ce morceau-là par exemple dans le cahier XXII, quand tu parles des mauvais traitements que tu fais subir aux photos pour illustrer ton journal :

« Si l'on y prête attention, la phénoménologie de la vision est très proche de l'hallucination. Tout fonctionne comme avec l'écriture. C'est incroyable tout ce que l'on peut percevoir, sentir, comprendre dans quelques lignes, alors qu'on ne les voit pas à proprement parler. »

[...] L'écriture est mon lot quotidien (comme journaliste) et tes mots m'ont fait prendre conscience que la dimension hallucinatoire ne réside pas forcément dans l'acte d'écrire, mais plutôt dans celui de lire. Avant de rédiger, comme pendant l'écriture, je suis ignorant du résultat final, de l'impression produite. Ce qui fait que quand je me relis, parfois seulement une fois l'article paru — le fordisme appliqué au journalisme veut que ce soit le secrétariat de

rédaction qui se charge habituellement de cette tâche —, j'ai une impression d'étrangeté, de dédoublement, bref que c'est un autre qui a écrit. Alors qu'en fait c'est plutôt un "halluciné" qui lit. Me voilà rassuré quant à ma santé mentale !

Sigmund Freud avait fait des observations qui auraient pu le conduire à ces conclusions lorsqu'il s'est interrogé sur la prémonition. L'un de ses patients fit un rêve qui avait pour cadre la Révolution Française. Il passait sous la guillotine lorsque le baldaquin de son lit lui tomba sur la tête.

Le caractère prémonitoire, et presque surnaturel, disparaît si l'on cesse de supposer que le temps du rêve soit le même que celui du rêveur. Comparons un rêve à un roman : rien ne nous dit qu'il ait été écrit dans l'ordre où il se donne à lire. Cet ordre lui-même n'est pas nécessairement chronologique, et la durée des événements n'a de toute façon rien à voir avec le temps mis à les écrire. Le *rêveur*, contrairement au *rêvant* qui se laisse halluciner, fait un travail de monteur. Il coupe, colle ; il déplace et condense. Loin d'être inconscient, il est très attentif à ce qu'il fait.

Comment suis-je sûr de cela ? J'en ai fait l'expérience, comme tout le monde peut la faire d'ailleurs.

Quand j'étais enfant, j'ai eu avec mon père un accident de voiture. Sa splendide traction s'était retrouvée les deux roues avant par-delà le parapet dans les gorges du Queyras. La nuit qui suivit, je mis longtemps à m'endormir. La scène se répétait en rêve jusqu'au choc final où je me réveillais en sursaut. Et moi « rêveur », que faisais-je ? Je cherchais pardi à prolonger le rêve. J'ai bien fini par y arriver, associant d'autres possibles, d'autres fragments de souvenirs à ceux qui m'obsédaient.

Dans ces cas de rêves répétitifs, on voit très bien que le travail onirique ressasse, exactement comme celui de l'écriture qui relit, corrige, coupe, remonte, jusqu'au moment où il obtient une suite fluide, et si consistante qu'elle acquiert la vivacité et la profusion des expériences réelles. À peu de choses près, c'est exactement ce que fait un peintre, un compositeur, un architecte... c'est ce qu'accomplit tout travail humain, qui de toute façon ne fait jamais l'économie de l'écriture, ni du rêve.

Qu'est-ce que la réalité ?

Écrire, cela peut ressembler à noircir du papier, la fameuse page blanche qui parfois angoisserait. En réalité, la page n'est pas davantage blanche que la nuit du rêveur. Ce serait plutôt comme on fait un frottage.

La meilleure image est encore celle du pinceau du peintre et celui du paléontologue. Le peintre pose et étale sa couleur sur la surface vierge. L'archéologue, lui, s'en sert pour chasser la terre et la poussière qui libèrent lentement l'objet de sa curiosité. En fait, c'est la même chose. On pourrait se convaincre que l'archéologue ou le paléontologue « créent » les objets qu'ils mettent à jour. Le peintre, comme l'écrivain, le compositeur, le programmeur, le mathématicien... ne font rien de très différent.

Le mathématicien, tout particulièrement, est dans une situation intermédiaire et très intéressante. Il écrit dans un langage mathématique, exactement comme l'écrivain dans une langue naturelle, et pourtant l'équation qu'il développe semble bien déjà là, attendant seulement d'être rendue visible, comme un collier de bronze ou une dent fossilisée.

Quand on écrit, la réalité est aussi bien là, sous les coups de plume. Ce n'est qu'une question d'habileté manuelle au fond. Ce qu'il est bien plus difficile d'apprendre, c'est où il est pertinent de creuser.

Qu'est-ce que cette réalité, qui donne à nos gestes leur exactitude et leur précision ? Qu'est-ce que cette réalité, commune aux traces d'encre, de peinture, à la terre et aux pierres, aux vibrations de l'air, aux altérations de matériaux aussi divers que le papier, la toile, la surface magnéto-optique, ou encore au rêve nocturne ? Deux choses au moins la caractérisent : la consistance, la dureté, sur laquelle nous prenons appui tout en la durcissant davantage, et la profusion.

Discours sur le peu de réalité de Tangaar

Il est bien dur, disais-je de décrire une ville. D'abord pour la principale raison qu'une ville est un réseau d'axes de circulation. Aussi, où que nous nous trouvions, notre perception est contaminée par là où nous allons, et, plus faiblement, par là d'où nous venons.

C'est pourquoi la ville de Tangaar me paraît si exotique en arrivant de France, et si semblable à Marseille en revenant de l'arrière-pays. Je ferais déjà aujourd'hui une description toute différente de celle que j'ai écrite le 15. Je ne parviens déjà plus à percevoir ce côté rustique, sachant maintenant qu'aucun de ces chemins ne conduit dans la campagne, mais sur des places et des rues commerçantes.

Sans mes photos, je pourrais croire avoir rêvé. Déjà maintenant je suis persuadé que je ne pourrais plus les prendre : dans les mêmes lieux, les angles de vue que j'avais cadrés sont devenus des points aveugles.

Le 19 août

Le mot aigle est féminin en palanzi

« Une aigle » — le mot qui désigne l'aigle est féminin en palanzi, comme le chat en anglais, la truite en français, le boa en espagnol...

Quand je pense « une aigle », je ne sais pourquoi, l'amplitude des ailes me paraît plus grande, comme pour « celle » que je regarde en ce moment du balcon de l'hôtel.

Mais on ne trouve pas d'aigle à Tangaar, sauf dans les camps de nomades. « Celle-ci » doit venir de là. Je la distingue à peine, tant elle est loin, au-delà des dômes de la grande mosquée. Elle ne vole pas particulièrement haut.

Oui, il y a quelque chose de commun entre l'écriture et la chasse au rapace.

Les autres rues de Tangaar

Je n'avais pas vu, lors de mes précédents voyages, cet aspect presque champêtre de Tangaar qui m'a frappé cette année. J'aurais dû pour cela m'aventurer au-delà des premiers quartiers dans lesquels on arrive et dont on est tenté de ne plus sortir. Ils forment autant de centres qui s'étirent en de longs boulevards.

Là on trouve des immeubles à la fois anciens, traditionnels et hauts. Ce sont de grands bâtiments de pierre — les carrières sont toutes proches autour de Tangaar, et la ville s'est même parfois déployée autour.

Les rues y sont ensoleillées et larges ; les fenêtres aussi, à niveau du plancher. Les vitres sont souvent ornées de vitraux, et parfois cachées par des croisillons de bois. Les plus anciens quartiers de Tangaar ne donnent pas la même impression d'entassement que l'on trouve en plein cœur de la plupart des villes.

Les façades crépies sont décorées de motifs : généralement des mots en caractères coufiques, dont le corps carré se prolonge en arabesques végétales. Ils sont à peine visibles, tracés seulement sur le revêtement en fines rainures, et tendent à s'effacer sur les plus vieilles habitations.

Le calame à cartouche

J'ai acheté un calame à cartouche d'encre ce matin au marché. Le calame de roseau à cartouche est l'étonnante synthèse de l'antique et du futur. C'est tout simplement un roseau taillé tel qu'on s'en sert pour écrire depuis l'Antiquité. Ni le stylo à plume ni la bille ne sont parvenus à le détrôner dans le Marmat. Surtout dans la région de Tangaar, où l'on coupe le roseau pour tout le pays.

Cette année même, quelqu'un a trouvé le moyen d'adapter des cartouches au roseau. Le procédé est assez simple, si ce n'est qu'il demande une précision au poil près. Ce n'est pas une image : l'encre est en effet drainée par capillarité le long d'une fine mèche de poils de chien, qui se dédouble pour parvenir de part et d'autre de la pointe taillée.

L'autre extrémité est serrée dans une minuscule bague qui se fiche dans l'embout de la cartouche. Cette bague traverse la très dure membrane qui sépare deux compartiments de la tige du roseau. Elle y est alors maintenue par un minuscule œillet de métal.

La partie supérieure du roseau est coupée en biseau pour qu'on puisse y introduire la cartouche, qui, elle, est tout à fait ordinaire.

Une telle précision d'orfèvre ne suffit pas à faire du calame à cartouche un objet plus précieux que le roseau ordinaire. Après tout, le crayon en bois demande aussi une technique d'ajustage assez précise qui n'en fait pourtant pas un produit de luxe. Le roseau à cartouche se trouve sur le marché à un prix comparable à celui d'un bic cristal.

Je vais en acheter quelques-uns avant de rentrer. J'apprécie de pouvoir tailler ma plume à mon gré.

Le stylo à plume existait déjà depuis très longtemps dans le monde musulman, comme j'en avais déjà parlé lors de mon deuxième voyage (cahier 7). « Le premier stylo à cartouche fut fabriqué dans les années 970 par le calife fatimide Al Mucizz. Ce premier modèle fut perfectionné à plusieurs reprises, puis on n'en entendit plus parler. Peut-être l'objet demeurait trop cher — il était en or massif — comparé à un simple bout de roseau qu'on peut trouver partout, choisir et tailler à sa main. »

Le 20 août

Si Dieu le veut

« Si Dieu le veut. » C'est une expression qu'on entend souvent ici. Naturellement, elle est une expression que prisent partout les Musulmans. Ici, ils ne sont pas les seuls. Elle est passée dans la langue courante, comme on dirait en France « Dieu merci » ou « à Dieu ne plaise. »

« Tu veux déjeuner avec moi sur le Vieux-Port à midi ? — Si Dieu le veut » me répond Ziddhâ. Ça veut dire oui. Ça veut dire « Oui, je veux bien, et nul ne peut savoir si cela aura lieu et ce qui pourra se passer. » C'est une posture d'esprit intéressante, qui fait passer tous les possibles dans la vie, qui dit « le possible fait partie du réel ».

Il ne semble pas que cette formule soit si ancienne qu'elle pourrait le paraître. Dans mon enfance, les musulmans que je connaissais auraient plutôt dit « c'est écrit ». Ils croyaient au *démon de Laplace*. Ce sont les gens de ma génération, ou plus jeunes, qui disent « si Dieu le veut ».

Ce n'est plus fataliste, à l'évidence, ni même déterministe, c'est le contraire. « Si Dieu le veut » ne retient ni ma volonté ni mes actes. C'est plutôt par avance en accepter toutes les conséquences inattendues, imprévisibles, c'est penser que l'arborescence des conséquences reste ouverte.

« Je vais rentrer en France demain. » En ajoutant « si Dieu le veut » tout devient plus aventureux. Que Dieu le veuille ou non ne limite en rien ma liberté : je ne suis contraint ni empêché de rien. C'est moi, au contraire, qui reconnait en face de ma liberté une liberté universelle. Elle ne limite en rien la mienne ; elle la supporte au contraire, lui donne appui, la démultiplie. Elle en est la puissance, la vectorielle.

« Si Dieu le veut » a un air de famille avec les mathématiques du chaos. C'est pourquoi je ne crois pas très ancien le succès de cette formule.

« Dieu est grand » est aussi une expression récente, ou du moins resurgie d'un passé lointain. Plusieurs personnes me l'ont confirmé, ici et ailleurs.

Une tradition du Prophète enseigne quand il convient ou non de dire « Dieu est grand ». On le dira quand se manifeste l'étendue des possibles, mais pas devant la magnificence de la création, ou l'on préférera « Loué soit Dieu ». Par exemple, il ne convient pas de dire « Dieu est Grand » en regardant à travers un télescope de lointaines galaxies.

Ziddhâ m'a expliqué tout cela aujourd'hui, et demain je m'en vais, si Dieu le veut...